



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

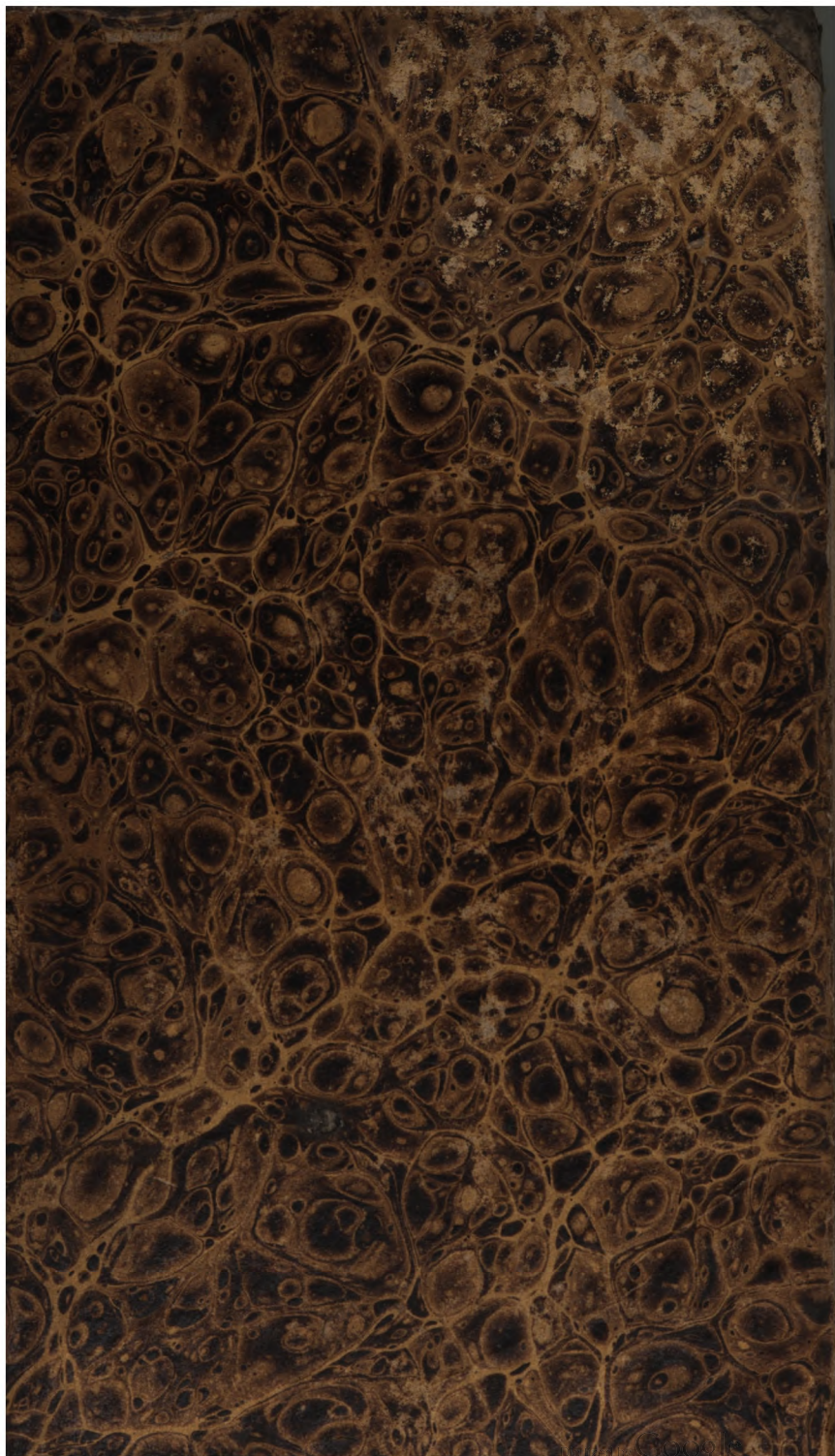
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



H. Afr. 4864 (1)

<36639029260011

<36639029260011

Bayer. Staatsbibliothek

RELATION
DE LA
GUERRE D'AFRIQUE

PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831.

TOME I.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, N° 24.

RELATION

DE LA

GUERRE D'AFRIQUE

PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831,

PAR M. ROZET,

CAPITAINE AU CORPS ROYAL D'ÉTAT-MAJOR, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ
D'HISTOIRE NATURELLE, DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE, ETC.
ATTACHÉ A L'ARMÉE D'AFRIQUE COMME INGÉNIEUR GÉOGRAPHE.

TOME PREMIER.



PARIS,
CHEZ FIRMIN DIDOT FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE JACOB, N^o 24;
ANSELIN, LIBRAIRE, RUE DAUPHINE, N^o 9;
DELAUNAY, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

•••••
M DCCC XXXII.

64. 25. 195



A L'ARMÉE D'AFRIQUE.

MES CAMARADES,

Une puissance barbare dont l'existence fatiguait l'univers depuis plusieurs siècles, après avoir indignement violé le droit des gens à l'égard de nos compatriotes établis dans ses états et insulté notre consul, combla la mesure en tirant sur un de nos vaisseaux qui était venu lui apporter des paroles de paix. - A ce dernier outrage, des cris de guerre s'élevèrent de toutes parts; Charles X, qui régnait alors, vous ordonna de traverser les mers, d'aller jusque dans la Casbah venger la France et délivrer l'humanité d'un de ses plus grands fléaux.

Vous avez glorieusement rempli votre mission; témoin de vos exploits, je vais essayer de les raconter.

Je serai véridique et impartial autant qu'un homme peut l'être; tout en vantant votre

courage et vos vertus, je blâmerai vos fautes : je dirai les torts du général, comme ceux du simple soldat ; et si quelqu'un m'accuse de calomnie, j'en appelle à vous.

Mes récits sont votre ouvrage aussi bien que le mien : quoique m'étant trouvé à presque toutes les affaires, je n'ai pas pu tout voir ; et néanmoins, dès l'instant que j'eus conçu le projet d'écrire l'histoire de vos combats, je me crus obligé de tout dire. Pour y parvenir, je pris des renseignements de tous les côtés ; je m'adressai aux officiers qui ont le plus marqué dans les différentes affaires ; j'écrivis sous leur dictée les faits comme ils me les disaient ; une grande partie des aides-majors des régiments me donnèrent leurs rapports ; plusieurs colonels me confièrent l'historique de leur régiment ; enfin un de nos généraux voulut bien me communiquer son journal, et s'entretenir amicalement avec moi sur les principales opérations de cette guerre, à laquelle il a pris une si belle part.

Quant à ce que je dis du gouvernement et des différentes administrations d'Alger, j'ai

pu l'observer moi-même; mais j'avais aussi des relations avec plusieurs employés civils qui m'avertissaient de ce qui se passait.

Voilà de quelle manière je suis parvenu à faire deux volumes sur la guerre d'Afrique. On dit bien des choses dans deux volumes; et quand on en dit tant, il est difficile de ne pas se tromper quelquefois : aussi n'ai-je pas la prétention de ne m'être jamais trompé. Lorsqu'on me prouvera clairement que j'ai commis une erreur, je m'engage à la rectifier; et si par hasard cet ouvrage passe une seconde fois sous la presse, j'y ferai tous les changements dont la nécessité m'aura été démontrée. Mais je ne consentirai jamais à altérer la vérité, quand même je l'aurais dite au préjudice de quelqu'un.

J'ai voulu, dans ces pages, raconter seulement ce qui s'est passé depuis le commencement de la guerre d'Afrique jusqu'à ce jour; ainsi ne vous attendez pas à y trouver la description du pays, les mœurs des différents peuples qui l'habitent, etc., etc.: je réserve ceci pour un autre ouvrage, auquel je travaille.

Mes camarades ! la conquête d'Alger , le passage de l'Atlas réclament une plus illustre plume que la mienne ; et en publiant les notes que j'ai recueillies , je ne fais que donner des matériaux à celui de nos grands écrivains qui voudra leur consacrer ses veilles.

P. ROZET.

Alger , le 30 septembre 1831.



RELATION

DE LA

GUERRE D'AFRIQUE

PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831.



LA régence d'Alger, élevée sur les débris de l'empire des Maures, depuis plus de trois siècles, s'était arrogé le droit d'*écumer* les mers. Quelques milliers de brigands, qui n'avaient pour eux qu'une audace extraordinaire, entravaient le commerce de l'univers, et répandaient l'effroi et la désolation sur toutes les côtes de l'Europe que baigne la Méditerranée.

L'Espagne, directement exposée aux coups de ces barbares, entreprit, à différentes époques, de les anéantir. Oran, Tunis, Bugie, etc., avaient déjà été soumis, lorsque Charles-Quint, en 1541, mena contre Alger, leur principal repaire, une flotte nombreuse portant une puissante armée. Le débarquement s'était effectué, on commençait à cerner la ville, lorsque les éléments déchaînés forcèrent les Espagnols à se rembarquer, après avoir éprouvé des pertes considérables.

T. I.

I

Sous le règne de Louis XIV, les vaisseaux français réprimèrent souvent l'audace des corsaires barbaresques. En 1682 et 1683, l'amiral Duquesne bombarda Alger, la détruisit en partie, et força le dey à se soumettre aux conditions qu'il lui plut d'imposer; mais les pertes des barbares furent bientôt réparées, et, en 1687, la France se vit obligée d'envoyer une nouvelle expédition contre Alger.

Tout cela n'aboutissait à rien. A peine les flottes avaient-elles quitté la côte d'Afrique que les corsaires recommençaient leurs courses, pillaient tous les navires qui leur tombaient sous la main, et réduisaient les équipages au plus rude esclavage.

En 1775 l'Espagne fit de nouveaux préparatifs; une armée de 30,000 hommes, commandée par Oreilly, munie d'une nombreuse artillerie, et approvisionnée de toutes les choses nécessaires, débarqua en Afrique au mois de juillet; mais après avoir éprouvé beaucoup de contrariétés, le général eut à combattre contre une armée de 100,000 hommes. Il fut vaincu et forcé de se rembarquer.

Postérieurement à cette malheureuse expédition, les Espagnols firent encore contre la ville d'Alger quelques tentatives qui ne servirent qu'à leur attirer le mépris des Algériens.

Rien ne pouvant plus arrêter les déprédations

de ces pirates, ils ne se contentaient pas d'infester les mers, mais ils débarquaient à l'improviste sur les côtes d'Espagne, sur celles d'Italie, dépeuplaient les villages et traînaient les habitants en esclavage.

Les puissances européennes, au lieu de prendre des mesures énergiques pour se faire respecter, eurent la faiblesse de traiter avec le chef de ces bandits, et d'acheter fort cher, non pas son amitié, mais la promesse qu'il daignerait ne pas les piller. La France, l'Angleterre ne rougirent pas d'accéder à de honteuses conditions.

Le dey regardait tous les souverains de l'Europe comme ses vassaux, et le moindre retard dans le paiement du tribut était suivi de l'ordre de courir sur les bâtiments de la puissance retardataire.

La guerre qui désolait l'Europe depuis plus de vingt ans avait empêché de s'occuper des Barbaresques, et Alger profita de cet intervalle pour se mettre dans un état de défense vraiment formidable. Au retour de la paix, l'Angleterre, à la suite de quelques démêlés avec le dey d'Alger, envoya contre lui lord Exmouth avec une flotte de trente vaisseaux, à laquelle se réunit une escadre hollandaise. Les deux divisions combinées se présentèrent devant la place le 27 août 1816, et, après avoir dirigé un feu terrible contre elle

et les batteries du môle, qui les détruisit presque en totalité, l'amiral déclara au dey d'Alger que la Grande-Bretagne ne faisait pas la guerre pour ruiner les villes, et qu'elle lui accordait la paix s'il voulait consentir à l'abolition immédiate de l'esclavage des chrétiens, faire des réparations suffisantes au consul de S. M. Britannique qu'il avait insulté, et payer une indemnité pour les pertes éprouvées par les sujets anglais établis dans les états d'Alger.

Le dey vaincu, et n'ayant plus de moyens de défense, consentit à tout. Il rendit mille esclaves chrétiens qui languissaient depuis long-temps dans les fers. Les flottes combinées s'éloignèrent, et, un an après, non-seulement les fortifications d'Alger étaient réparées, mais encore de nouvelles batteries avaient été construites, et cette place était plus forte que jamais.

Bientôt les pirates recommencèrent leurs courses, et l'effroi se répandit de nouveau sur les côtes de la Méditerranée.

En 1819, le congrès d'Aix-la-Chapelle fit signifier au dey d'Alger, par une escadre composée de vaisseaux anglais et français, qu'il eût à cesser ses pirateries; mais il répondit avec arrogance, qu'il ferait la guerre à toutes les puissances qui ne traiteraient pas de la paix avec lui; et les amiraux furent obligés de s'en aller sans obtenir la moindre satisfaction.

Cependant par leurs menaces et par la présence de quelques vaisseaux, la France, l'Angleterre et les États-Unis étaient parvenus à faire respecter leur pavillon.

Hussein-Pacha, arrivé au pouvoir en 1818, se montra hostile à l'égard de la France dès le commencement de son règne. En 1824 il fit, contre la foi des traités, exercer des perquisitions vexatoires dans la maison du consul de France à Bone, et une taxe arbitraire fut établie dans la province sur nos marchandises.

Deux ans après, le pavillon français fut insulté : des navires romains, qui en étaient couverts, furent capturés, et on refusa de les rendre; le dey réclama avec hauteur des sommes qui ne lui étaient pas dues; et le 30 avril 1827, le consul de France venant pour complimenter ce souverain à l'occasion de la fête du Beïram, à la suite d'une légère discussion il le frappa avec le chasse-mouches qu'il tenait à la main.

Immédiatement après cette insulte, le roi de France envoya à son consul l'ordre de quitter Alger. Aussitôt le dey fit détruire tous les établissements français qui se trouvaient sur la côte, entre Alger et Bone, et se livra à toutes sortes d'excès contre les Français établis en Afrique.

Une escadre se rendit sur les côtes de la Bar-

barie pour faire la guerre aux Algériens et bloquer leur ville. Ce blocus durait depuis trois ans, et avait coûté près de vingt millions à la France, sans qu'elle en retirât aucun avantage, lorsque le bruit d'une expédition contre Alger se répandit de tous les côtés.

Mais la terreur que cette ville imprimait à l'Europe depuis trois siècles, jointe aux malheureux résultats des expéditions précédentes, semblait en imposer beaucoup au gouvernement français.

Avant de confier à l'inconstance des flots une armée assez formidable pour détruire Alger, le roi crut devoir faire une dernière tentative pour obtenir la paix.

Au mois de juillet 1829, l'amiral de la Bretonnière partit sur le vaisseau *la Provence*, et alla offrir des conditions au dey d'Alger. Le dey répondit avec hauteur, et éleva des prétentions ridicules. Lorsque l'ambassadeur sortit de son palais, peu s'en fallut que la populace ne l'insultât, et à peine fut-il rendu à son bord, qu'à un signal parti de la Casaba, les batteries du port firent feu sur lui, et continuèrent jusqu'à ce qu'il fût hors de la portée du canon.

Une telle violation du droit des gens méritait une punition exemplaire, et au retour en France de M. de la Bretonnière, des cris de guerre se firent entendre.

Depuis six ans Charles X tenait les rênes de l'État, et alors un ministère jésuitique, voulant à toute force détruire le pacte qui unissait le souverain au peuple, se trouvait à la tête des affaires. On balança long-temps avant d'entreprendre une guerre dont on redoutait les conséquences. La marine consultée assurait que la côte d'Alger était presque inabordable, et que si, profitant d'un moment favorable, on parvenait à débarquer l'armée, elle ne croyait pas qu'on pût la soutenir et lui porter des vivres et des munitions.

Les journaux de l'opposition, qui saisissaient avec avidité toutes les occasions d'attaquer le ministère, exagéraient encore les craintes de la marine, augmentaient les forces de l'ennemi, et prédisaient l'avenir le plus affreux à ceux que la témérité conduirait sur les rives africaines.

Cependant on faisait quelques préparatifs : l'artillerie et le génie mettaient en ordre un matériel de siège, des inspecteurs parcouraient les arsenaux ; mais la guerre n'était point encore décidée.

Des conférences à ce sujet avaient fréquemment lieu : les marins se prononçaient contre, et les guerriers pour, en donnant chacun d'excellentes raisons.

M. de La Borde, qui venait de parcourir l'É-

gypte et l'Asie-Mineure, fit connaître à l'Europe entière, dans une brochure faite avec beaucoup de talent, toutes les difficultés que présentait l'expédition, et peignit en traits de feu les privations et les dangers qui attendaient l'armée française sur la côte d'Afrique, si elle avait l'audace d'y mettre le pied.

Malgré cela, un grand nombre d'officiers de tous grades adressaient des demandes au ministère pour être employés dans la guerre qui se préparait. La rumeur publique désignait-elle un général pour commander une division ou une brigade de l'armée, aussitôt sa maison était assiégée par une foule de solliciteurs qui venaient lui demander la faveur de servir sous ses ordres. Plus le danger paraissait grand, plus la valeur française était excitée; chacun voulait concourir à la destruction de ces pirates qui, à la honte des nations civilisées, depuis si long-temps entravaient le commerce et dépeuplaient les côtes de l'Espagne et de l'Italie.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'une commission, composée de militaires, de marins et d'administrateurs, fut réunie au ministère de la guerre pour examiner la question sous tous ses points, et voir s'il était possible de transporter en Afrique une armée assez nombreuse pour détruire Alger, avec tout le matériel de

guerre, les munitions et les vivres nécessaires.

Cette commission, après avoir beaucoup discuté, s'être éclairée de tous les renseignements qu'elle put se procurer, décida, malgré toutes les objections et les craintes de la marine, qu'une armée de 37,000 hommes traverserait la Méditerranée, irait venger l'insulte faite au pavillon français, et délivrer l'Europe d'une plaie qui l'affligeait depuis des siècles.

C'est dans le mois de février 1830 que la guerre contre Alger fut définitivement résolue. On devait s'embarquer à la fin d'avril, et rien n'était encore préparé. Le peu de temps que nous avions à notre disposition faisait dire à tout le monde que l'expédition n'aurait pas lieu, et que c'était seulement une ruse du ministère pour occuper les esprits; cependant des ordres positifs avaient été envoyés aux corps désignés pour faire partie de l'expédition, de se tenir prêts à partir au premier signal.

Dans les arsenaux de l'artillerie on s'empresait de monter des batteries de campagne et de siège, d'après le nouveau modèle adopté depuis peu, de réunir des projectiles et des matériaux, de fabriquer des fusées volantes, etc.

Le génie établit ses ateliers à Lyon et à Avignon; il fabriqua, avec toute la célérité possible,

des gabions, des sacs à terre, des chevaux de frise et des échelles.

Le dépôt de la guerre fut chargé de recueillir toutes les notes que l'on avait sur la Barbarie, de les réunir, et d'en composer un livre et des cartes. Nous possédions depuis long-temps une reconnaissance militaire des environs d'Alger, faite, en 1808, par le capitaine du génie Boutin : c'était ce qu'il y avait de mieux sur le pays; aussi se contenta-t-on de la réduire et d'en faire une carte. Les mémoires qui accompagnaient cette reconnaissance furent scrupuleusement examinés, et on se décida à suivre entièrement le plan d'attaque tracé par cet habile et malheureux ingénieur.

L'intendance militaire s'occupa des approvisionnements et de réunir des moyens de transport pour alimenter l'armée après le débarquement. Elle fut aussi chargée d'organiser le service des hôpitaux, des ambulances et du campement.

Le sous-intendant Brugnières eut la mission de parcourir la côte d'Espagne et les îles Baléares, pour savoir quelles ressources on pouvait en tirer, et en même temps faire consentir le roi d'Espagne à l'établissement d'hôpitaux militaires à Mahon.

L'ordre fut expédié à dix-huit régiments de ligne de former chacun deux bataillons de guerre,

forts de 800 hommes, pour être réunis en régiments, et faire partie de l'armée d'expédition.

Trois escadrons de cavalerie reçurent l'ordre de se tenir prêts à marcher, et les troupes de l'artillerie et du génie furent désignées.

La marine ne déployait pas moins d'activité que l'armée de terre : les bâtiments de guerre s'équipaient, et venaient se réunir dans la belle rade de Toulon. Quatre cents transports de nations différentes, français, grecs, espagnols, italiens, etc., étaient nolisés pour le compte du gouvernement, et se rassemblaient dans le port de Marseille. La plus grande activité régnait dans tous les arsenaux ; on recrutait des matelots, on engageait des ouvriers, et de toutes parts on conduisait des matériaux et des munitions dans les ports.

La guerre était alors évidente ; on allait marcher, et une très-petite partie de l'armée française fut appelée à cet honneur. Le dévouement, l'amour de la gloire, avaient porté une foule d'officiers à demander de passer, même avec désavantage, dans les rangs de l'armée d'Afrique : beaucoup demandèrent, mais peu obtinrent ; on en a vu quelques-uns qui, ne pouvant point obtenir de partir comme officiers, ont donné leur démission, et sont entrés ensuite comme simples soldats dans les régiments de l'armée d'expédition,

où ils ont fait toute la campagne le sac sur le dos. Plusieurs jeunes gens des familles les plus illustres s'engagèrent volontairement : un fils de Montébello, celui de Poniatowski étaient soldats à l'armée d'Afrique.

Le mois de mars finissait ; les préparatifs, commencés en février, étaient presque terminés : les divisions de l'armée avaient déjà reçu l'ordre de se diriger sur Toulon et Marseille, mais le commandant en chef de l'expédition n'était point encore connu. La rumeur publique désignait le général de Bourmont, alors ministre de la guerre, et auquel la France reprochait d'avoir trahi Napoléon sur le champ de bataille, et de faire actuellement partie du ministère le plus impopulaire qui ait jamais existé. Les conjectures se réalisèrent bientôt. M. de Bourmont fut nommé généralissime de l'armée d'Afrique par ordonnance du roi, et aussitôt après toutes les troupes se mirent en marche, avec ordre d'être rendues le 20 avril sur les côtes de la Méditerranée. L'armée se montait à 37,400 hommes ; et elle était abondamment pourvue de toutes les choses nécessaires.

Je vais exposer avec quelques détails la force des différents corps de l'expédition, la quantité de munitions de guerre, de vivres et de matériel qu'il a fallu embarquer avec eux : on pourra

juger par là combien la conquête d'Alger paraissait difficile, et reconnaître en même temps que toutes les précautions avaient été prises pour obtenir un succès complet.

ARMÉE DE TERRE.

ÉTAT-MAJOR GÉNÉRAL.

Comte de Bourmont, lieutenant-général, commandant en chef.

Desprez, lieutenant-général, chef d'état-major général. Tholozé, maréchal de camp, sous-chef d'état-major.

Maubert de Neuilly, lieutenant-colonel de gendarmerie, grand-prévôt de l'armée.

De Bartillat, colonel, commandant le quartier-général.

De Carné, chef de bataillon, vagemestre général de l'armée.

Une vingtaine d'officiers de tous grades, aides-de-camp, officiers d'ordonnance, et jeunes gens de famille attachés au quartier-général.

Une section d'ingénieurs-géographes, composée d'un capitaine et de trois lieutenants.

Plusieurs officiers étrangers, qui avaient été envoyés par les différentes puissances : un général espagnol, un colonel anglais, un colonel et un lieutenant russes, et deux officiers saxons.

INFANTERIE.

L'infanterie formait trois divisions, commandées chacune par un lieutenant-général, et composées de trois brigades. En voici le tableau :

I^{re} DIVISION.

Berthezène, lieutenant-général ; de Brossard, chef d'état-major.

1 ^{re} BRIGADE. Poret de Morvan, maréchal de camp.	$\left\{ \begin{array}{l} 2^e \text{ et } 4^e \text{ léger. 1er régiment de marche,} \\ \text{fort de 1650 h. De Frescheville, colonel.} \\ 3^e \text{ de ligne, 1600 h. Roussel, colonel.} \end{array} \right.$
2 ^e BRIGADE. Baron Achard, M. de C.	$\left\{ \begin{array}{l} 14^e \text{ de ligne, 1650 h. De Laforêt d'Armaillé, colon.} \\ 37^e \text{ id. 1700 h. Baron de Feuchères, colonel.} \end{array} \right.$
3 ^e BRIGADE. Baron Clouet, M. de C.	$\left\{ \begin{array}{l} 20^e \text{ de ligne, 1600 h. Horric de la Motte, colonel.} \\ 28^e \text{ id. 1900 h. Mounier, colonel.} \end{array} \right.$
10,100 hommes.	

II^e DIVISION.

Comte Loverdo, lieutenant-général ; Jacobi, colonel, chef d'état-major.

1 ^{re} BRIGADE. Comte Damremont, M. de C.	$\left\{ \begin{array}{l} 6^e \text{ de ligne, 1600 h. Nouail de la Vilegille, colonel.} \\ 49^e \text{ id. 1700 h. Magnan, colonel.} \end{array} \right.$
2 ^e BRIGADE. Monek d'Uzer, M. de C.	$\left\{ \begin{array}{l} 15^e \text{ de ligne, 1650 h. Mangin, colonel.} \\ 48^e \text{ id. 1650 h. De Lerident, colonel.} \end{array} \right.$
3 ^e BRIGADE. Colombé d'Arcine, M. de C.	$\left\{ \begin{array}{l} 21^e \text{ de ligne, 1700 h. Bérard de Gontefrey, colonel.} \\ 29^e \text{ id. 1675 h. Delachau, colonel.} \end{array} \right.$
9,975 hommes.	

III^e DIVISION.

Duc d'Escars, lieutenant-général ; baron Pétier, chef d'état-major.

1 ^{re} BRIGADE. Berthier de Sauvigny, M. de C.	{ 1 ^{er} et 9 ^e léger, deuxième régiment de marche, fort de 1650 h. De Neuchêze, colonel. 35 ^e de ligne, 1600 h. De Rhullières, colonel.
2 ^e BRIGADE. Baron Hurel, M. de C.	{ 17 ^e de ligne, 1650 h. Duprat, colonel. 30 ^e id. 1650 h. Ocher de Beaupré, colonel.
3 ^e BRIGADE. Montlivault, M. de C.	{ 23 ^e de ligne, 1650 h. Montboisier, colonel. 34 ^e id. 1650 h. Comte de Roucy, colonel.
9,850 hommes.	

En réunissant le nombre d'hommes de chaque division, on trouve que la force de l'infanterie, sans y comprendre les états-majors, se montait à 29,925 combattants.

CAVALERIE.

Un escadron du 13^e chasseurs et deux escadrons du 17^e formèrent un régiment de cavalerie, fort de 539 chevaux, commandé par le colonel Bontems du Bary, qui prit le nom de *chasseurs d'Afrique*.

GENDARMERIE.

La gendarmerie, commandée par le grand-prévôt, était composée de 113 hommes avec 31 chevaux qui furent répartis dans les trois divisions et au quartier-général de l'armée.

ARTILLERIE.

Vicomte Lahitte , maréchal de camp , commandant en chef.

Comte d'Esclaibes , colonel , chef d'état-major.
Quinze officiers d'état-major.

Toute l'artillerie menée en Afrique était organisée d'après le nouveau système adopté seulement depuis un an. Chaque batterie de campagne, ou montée, était composée de six bouches à feu : quatre pièces de 8 , et deux obusiers de 24.

Je donne les numéros des batteries, avec les noms des capitaines qui les commandaient.

BATTERIES MONTÉES.

Régiments.	Batteries.	Capitaines.
2 ^e	4 ^e	Ancinelle.
3 ^e	4 ^e	Dieu.
7 ^e	4 ^e	Mairet.
9 ^e	4 ^e	Lamy.

Le personnel se composait de 16 officiers et de 669 sous-officiers et canonniers.

BATTERIES NON MONTÉES.

Régiments.	Batteries.	Capitaines.
2 ^e	10 ^e et 11 ^e	Lelièvre , Rouvroy.
3 ^e	10 ^e et 11 ^e	Collinet , Olery.

Régiments.	Batteries.	Capitaines.
4 ^e	10 ^e et 11 ^e	Aubert, Coteau.
7 ^e	10 ^e et 11 ^e	Moquart, Feraudy.
9 ^e	10 ^e et 11 ^e	Robert, Taffe.

Ces batteries étaient servies par 947 canonniers et 29 officiers.

La 10^e batterie du 2^e régiment, commandée par le capitaine Lelièvre, fut composée de six obusiers de montagne, qui nous ont été d'un grand secours pendant toute la campagne.

Le capitaine Collinet, avec ses artilleurs, avait été chargé du service des fusils de rempart, qui furent aussi fort utiles.

PARC DE SIÈGE.

Le lieutenant-colonel Eggerlé, directeur. Le-grand, chef de bataillon, sous-directeur, avec 7 capitaines et 11 gardes d'artillerie sous leurs ordres.

Bouches à feu : 30 pièces de 24 ; 20 pièces de 16 ; 12 pièces de 12 ; 12 obusiers de 8 pouces ; 8 mortiers de 10 pouces, dits à la Gomer : en tout 82 bouches à feu, munies de 104 affûts et approvisionnées de la manière suivante :

Boulets de 24.....	30,000
<i>id.</i> de 16.....	20,000
<i>id.</i> de 12.....	14,400
TOTAL.....	64,400

T. 1.

2

Obus de 8 pouces.....	9,600
Bombes de 10 pouces.....	6,400
Boîtes à balles de 24.....	600
<i>id.</i> de 16.....	400
<i>id.</i> de 12.....	300

avec la quantité de poudre nécessaire pour lancer tous ces projectiles.

Pour les batteries montées on avait emporté :

7,436 coups de 8 à boulets.
2,602 <i>id.</i> <i>id.</i> à balles.
3,602 coups à obus de 24.
892 coups d'obus de 24 à ball.

TOTAL... 14,532 coups, tout compris.

Une compagnie de pontonniers et une d'ouvriers, fortes chacune de cent hommes et de quatre officiers, faisaient aussi partie de l'artillerie.

Quatre compagnies d'artillerie de marine, composant un détachement fort de seize officiers et 388 canonniers, commandé par le colonel Gobert et le chef de bataillon Préaux, furent mises à la disposition du général Lahitte, pour être employées en cas de besoin, et faire le service concurremment avec l'artillerie de terre.

Le train d'artillerie des parcs se composait d'un escadron commandé par le capitaine Ano-

zet. Ses moyens de transport consistaient en 156 prolonges.

Approvisionnements divers.

Le service de l'artillerie en campagne exige une quantité considérable d'approvisionnements de différente nature. Voici ceux qui ont été portés en Afrique :

2,000 fusils d'infanterie, 150 fusils de rempart.

Des plates-formes pour les mortiers, avec les piquets et les outils nécessaires.

2,500 fascines à faire des gabions.

66,000 gargousses en papier, toutes confectionnées.

8,000 fusées à bombe de 10 p. n. 1, et 12,000 fusées à obus de 8 p. n. 2, chargées et embarquées.

2,400 mèches à canon.

5,000,000 de cartouches d'infanterie.

285,762 kilogrammes de poudre à canon.

280,000 pierres à fusil.

100,000 sacs à terre.

1,900 poutrelles et madriers pour les divers besoins.

41 réchauds de rempart.

121,000 bouchons de foin confectionnés et mis dans des tonneaux.

Un assortiment complet pour les artifices.

520 fusées de guerre avec les affûts pour les tirer.

50 balles à feu de 10 pouces, entonnées.

Machines : Deux chèvres, quatre moulles, six crics, trente chevrettes, dix leviers; enfin les roues et les ferrures de rechange, avec les outils et cordes nécessaires pour tout cet attirail.

GÉNIE.

Baron Valazé, maréchal de camp, commandant en chef.

Baron Dupau, lieutenant-colonel, chef d'état-major; Lemer cier, chef de bataillon, directeur du parc; les chefs de bataillon Cham baud et Vail lant, avec plusieurs capitaines, étaient attachés à l'état-major.

Les troupes se composaient d'un bataillon de guerre, fort de huit compagnies de 150 hommes chacune, commandées par quatre officiers : deux capitaines et deux lieutenants. Quatre de ces compagnies appartenaient au premier régiment du génie, deux au second, et deux au troisième.

Une demi-compagnie du train, forte de 70 hommes et 100 chevaux, était chargée de conduire tout le matériel, dont voici l'état sommaire :

Matériel du génie.

20 prolonges et deux forges de campagne , plus 130 volées, palonnières, timons, crics, etc., et toutes les ferrures nécessaires.

300 outils : marteaux, rivoires, tenailles, ciseaux, scies, meules à repasser, faucilles, sabots, etc.

171 outils divers pour deux forges de campagne, et 354 outils pour quatre forges stables.

35,000 outils de parc, tels que : pics à roc et à terre, haches, serpes, pioches (7753), pelles rondes (7976), pelles carrées (600), en outre beaucoup de manches de haches, de pelles, et des dames pour battre le terrain.

500 outils de sape : crocs de sape, fourches, mantelets, axes de gabions farcis, rouleaux, crics, manivelles de crics, etc.

Défenses accessoires : 200 fers de lance contre la cavalerie. 16 barils de chausses-trapes pour le même usage.

4,222 palissades ordinaires et triangulaires.

2,664 mètres courants de liteaux pour palissades.

300 chevaux de frise de trois mètres. Huit barrières.

6,705 lances pour hérissons. Ces lances étaient

réunies par faisceaux de , destinés à être placés en carré autour de chaque compagnie pour préserver les travailleurs des attaques de la cavalerie arabe.

Une caisse de cordes pour les lances et 1,200 cordes diverses.

Dix blokhous avec dix caissons de ferrures pour eux.

Approvisionnement de siège.

2,455 fascines. 50 cerceaux pour gabions.

90 cabestans de carde.

214,997 sacs à terre réunis en 523 ballots.

3,480 gabions carrés. 37,664 piquets pour gabions ordinaires, et 2,340 pour gabions farcis.

20 brouettes, 50 civières.

Mines : 360 châssis de mines de toutes les grandeurs, 150 cadres ordinaires, à la hollandaise, 382 planchers de coffrage, 486 paniers d'osier, grands et petits, 500 kil. de mèches à canon et de mèches soufrées pour étoiles.

Instruments d'assaut : 170 crochets de gymnastique et perches d'assaut; 156 échelles d'assaut.

Un assortiment d'outils pour le pisé, 20 pompes, une grande quantité de clous et de vis de

toutes les grandeurs, 114 feuilles de tôle, 1,924 kil. d'acier, 2,756 kil. de fer en barre, 10,080 kil. de houille en caisse; enfin une grande quantité de câbles et autres cordages.

Bois: 50 jantes de roues, 83 pièces pour le charronnage, 43 madriers, 2,164 planches en sapin de diverses dimensions, 60 perches de sapin, 65 pièces de sapin de grume, 24 pilotis ferrés, 16 chevalets pour pont avec une caisse de boulons, 10 plateaux ferrés, 200 piquets pour attacher les chevaux au bivouac.

1,242 kil. de laine brute.

Equipages de pont. Des cabestans, des treuils et des cordes, des marteaux à noyer, des ciseaux à calfat, deux marmites en fonte, 134 indicateurs, 4 moutons à bras, 12 établis de menuiserie, 164 paniers en sparterie, plusieurs maillets et dix caisses de fil de fer.

Pour l'éclairage on avait embarqué 60 kil. de bougies, 60 kil. de torches, 108 kil. de chandelles, plusieurs lanternes sourdes et ordinaires, 10 réchauds de rempart.

La plus grande partie des objets qui composent le matériel du génie a été confectionnée à Lyon et à Avignon, dans le court espace de deux mois, février et mars; mais il faut observer qu'on se préparait déjà depuis long-temps, et que le mi-

nistre n'a point épargné l'argent pour activer les préparatifs de l'expédition qu'il allait commander.

INTENDANCE MILITAIRE.

Baron Deniée intendant en chef de l'armée. MM. Lambert, Evrad, de Sermet, Bruguières, de Saligny, Fontenay, Charpentier, Frosté et d'Orville sous-intendants.

La police supérieure des subsistances était confiée à M. de Sermet.

M. Bruguières fut chargé du service du trésor, des postes et des hôpitaux militaires.

M. de Saligny eut le campement, l'habillement et l'harnachement.

MM. Fontenay et Charpentier administrèrent les équipages militaires, l'artillerie et le génie.

Enfin le parc des bestiaux fut donné à messieurs Frosté et d'Orville.

M. Ferino, payeur général de l'armée et commissaire des postes, avait sous ses ordres : M. Grillet, payeur principal, cinq payeurs particuliers et six payeurs adjoints.

Vingt-quatre interprètes, dont la moitié ne savait ni l'arabe ni le français, furent attachés aux différents corps de l'armée pour faciliter les relations avec les habitants.

Je vais maintenant donner le détail des ser-

vices qui dépendent immédiatement des intendants militaires.

TRAIN DES ÉQUIPAGES.

Le train des équipages était fort de 882 hommes et de 1,302 chevaux.

128 caissons à deux roues avec timons à pompe furent construits en vingt jours ; on y ajouta autant de caissons à quatre roues. Ces 256 voitures furent conduites par 654 chevaux de trait, dont les selles étaient tellement disposées, qu'en cas de besoin on pouvait y adapter des crochets, et transporter les fardeaux sur le dos des chevaux dans les endroits où les caissons n'auraient pas pu passer. On joignit encore à cela 628 mulets de bât qui devaient faire le service journalier des magasins à l'armée. Les conducteurs des mulets furent organisés en compagnies comme le train.

SUBSISTANCES MILITAIRES.

On avait décidé que l'armée emporterait pour trois mois de vivres, et il ne restait qu'un mois et demi pour les préparer.

La maison Seillières se chargea des fournitures dans le délai fixé, moyennant une prime déterminée, et à l'époque convenue elle avait réuni pour être embarqués :

1,777 quintaux métriques de farine blutée pour pain d'officier et d'hôpital.

5,280 quintaux de biscuit.

5,333 quintaux de farine blutée à dix pour cent.

360 quintaux de riz, 720 quintaux de légumes secs, 400 quintaux de sel, 1,500 quintaux de bœuf salé, 1,000 quintaux de lard, 1,000 bœufs vivants pesant 500 kil. chacun, 9,000 hectolitres de vin, 188 hectolitres d'eau-de-vie.

Fourrages, 14,400 quintaux d'avoine et orge, 14,400 quintaux de foin pressé avec la presse hydraulique, 28,800 quintaux de paille.

Combustibles, 10,000 quintaux de bois, 8,000 quintaux de houille.

Tout ceci formait trois mois de vivres, dont un mois pour la consommation des troupes pendant la traversée, et deux-mois après le débarquement. Trois autres mois devaient être expédiés immédiatement après l'arrivée en Afrique.

On embarqua vingt et un fours en fer battu, des briques et de la chaux pour les monter, les pétrins et tous les ustensiles nécessaires à la fabrication du pain, enfin 4,500 caléfacteurs.

Les ouvriers d'administration, enrégimentés, formaient un bataillon fort de 688 hommes. Il y avait en outre 429 employés et officiers d'administration.

HOPITAUX MILITAIRES.

PERSONNEL DE SANTÉ.

MM. Roux, médecin en chef; Stephanopoli, médecin principal;

Maurichau-Beaupré, chirurgien en chef; Chevreau, chirurgien principal.

Il y avait sous les ordres de ces messieurs 20 médecins et 152 chirurgiens et sous-aides.

Le nombre des pharmaciens était de 85, dont un pharmacien en chef, M. Charpentier, et un pharmacien principal, M. Juving.

Matériel.

Les hôpitaux de l'armée d'Afrique étaient très-bien approvisionnés. Voici la liste des principaux objets qui furent embarqués à Marseille pour leur service, et qui ont presque tous été confectionnés en moins de deux mois :

348 matelas en crin, avec 348 traversins de même nature.

2996 lits en fer, 1848 paillasses et autant de sacs à paille, 3109 couvertures en laine, et tout le linge nécessaire pour la garniture des lits.

60 brancards pliants pour transporter les malades;

4 caissons d'ambulance pour aller sur le champ de bataille.

12 caissons ordinaires et 4 caissons dits magasins.

160 k. de tablettes de bouillon pour les ambulances.

32 chaudières en cuivre de différentes grandeurs, et 30 casseroles; cuivrierie pour 7 fourneaux de cuisine avec les 7 fourneaux.

7 fourneaux de chimie, 7 fourneaux de pharmacie avec toute la cuivrierie nécessaire; 16 fourneaux d'ambulance complets et 8 baignoires.

35 grandes seringues, 50 seringues à injection, 120 biberons.

15 soupières, 3,300 pots à boire et autant de gobelets, 3,400 écuelles.

120 bassins de lit, 150 urinoires et 1,500 pots de nuit vernissés.

130 lanternes, 54 grands bidons, 54 seaux à bouillon, 3,000 cuillers à bouche de fer étamé, et autant de fourchettes; 74 lampes à huile.

10 métiers à matelas et 20 cardes pour la laine.

60 brouettes pour transporter les malades.

20 fermes pour hôpital, construites exprès, avec 425 bâches en toile goudronnée pour les couvrir.

300 bouteilles noires, 1,100 flacons, 1,500

fioles à médicaments, 11 mortiers en fer avec pilons, et 11 petits mortiers de marbre.

Une grande quantité de bandes, linge et charpie pour les pansements.

30 jambes de bois, 200 béquilles, 1,000 sondes.

220 mètres de flanelle, 20 kil. de coton pour mèches, 200 kil. de légumes préparés pour bouillon; enfin dix caisses de mercerie.

Pour les ambulances, on avait embarqué : 44 kil. de bougie, 48 kil. de chandelles, 16 kil. de savon blanc, 56 kil. de sel gris, 20 kil. d'huile à brûler, 120 litres d'eau-de-vie, et autant de vinaigre.

Pour les hôpitaux, on avait plus d'objets et en bien plus grande quantité : 3,033 lit. de vinaigre; 200 kil. d'huile d'olive, 2,034 kil. d'huile à brûler, 2,000 kil. de pruneaux, 2,006 kil. de cassonade, 15,007 kil. de miel, 883 kil. de biscuits, 360 litres de vin rouge.

150 kil. de riz en poudre, 100 kil. de semoule, 150 kil. de vermicelle, 175 de sucre terré, 153 kil. de beurre de Hollande, 1,800 kil. de savon, 2,000 kil. de chandelles, et enfin 500 sangles.

Médicaments.

Les pharmaciens avaient préparé beaucoup de médicaments, dont je cite les principaux :

6 kil. de sulfate de quinine, 1,000 kil. de sulfate de soude, 100 kil. de soufre sublimé, 1,200 kil. de gomme arabique.

100 kil. de chlorure de chaux, 3,000 kil. de chlorure de soude.

100 kil. d'ammoniaque, 10 kil. de fleurs de sureau, 5 kil. de fleurs de roses rouges.

12 kil. d'onguent mercuriel, 10 kil. d'emplâtres à vésicatoire, 15 kil. de camphre, 20 kil. de manne, 100 kil. d'acide tartrique, 56 kil. d'acide sulfurique.

2 kil. de magnésie, 5 kil. de térébenthine, 5 kil. de nitre, 5 kil. de baume de copahu, 1 kil. de pierre infernale, 0, kil. 5 d'émétique, 10 kil. d'alun, 2 kil. d'ipécacuanha.

5 kil. de sel de saturne, 5 kil. de cantharides pulvérisées, 2 kil. de mercure doux, 20 kil. de moutarde pulvérisée, 10 kil. de crème de tartre pulvérisée, 1 kil. de colle de poisson, 2 kil. d'extract de cachou, 1 kil. de jalap pulvérisé, 2 kil. de sublimé corrosif.

50 kil. de cire jaune, 20 kil. d'amandes douces, 10 kil. d'extract de réglisse, 3 kil. de cannelé de Ceylan, 4 kil. d'extract de genièvre, 7 kil. d'onguent basilicon, 3 kil. de racine d'angélique, 6 kil. de sel ammoniac.

150 kil. de farine de lin, 100 kil. de charbon

animal pulvérisé, 50 kil. de sel de soude, 506 kil. de racine de réglisse.

La pharmacie centrale de Paris avait expédié à Marseille, pour être mis à la disposition du pharmacien en chef de l'armée, un assortiment complet de réactifs, avec deux caisses d'ustensiles pour la pharmacie.

Avant l'embarquement, on fit distribuer aux troupes 35,000 ceintures de flanelle, pour se couvrir le ventre et prévenir ainsi les inflammations intestinales, qui sont très-communes et très-dangereuses dans les pays chauds.

L'Espagne ayant consenti à l'établissement d'un hôpital à Mahon, M. le sous-intendant Limoges en fut chargé, et partit de Marseille avec un personnel et un matériel considérables. Il emmena aussi 1,000 lits en fer, avec 1,500 fournitures complètes.

CAMPEMENT.

Tous les ouvrages que nous possédions sur la côte de Barbarie s'accordaient à dire qu'à la grande chaleur du jour succèdent des nuits très-fraîches et très-humides. Ce passage brusque du chaud au froid et à l'humidité pouvait occasionner beaucoup de maladies parmi les soldats, s'ils étaient obligés de bivaquer pendant plusieurs mois.

Pour remédier à cet inconvénient, on reprit le système des tentes, et on embarqua un grand nombre de marquises et de canonnières pour le service de toute l'armée 4800.

Enfin le parc des bestiaux, confié à MM. les sous-intendants Frosté et d'Orville, se composait de 1,000 bœufs, pesant 500 kil. bruts chaque, qui furent réunis à Cette et embarqués sur des tartanes, qui à cause de cela reçurent le nom de *bateaux-bœufs*.

Tous les voyageurs avaient dépeint la côte de Barbarie comme un pays aride et entièrement privé d'eau en été. Pour parer à cet inconvénient, on emporta un équipage de sonde complet, et tout ce qui est nécessaire pour le forage des puits. On espérait par ce moyen se procurer de l'eau en assez grande abondance pour les besoins de l'armée.

Les broussailles et les haies, qui couvrent une grande partie des environs d'Alger, offraient un grand avantage pour la défense; l'ennemi, en plaçant derrière des batteries et des troupes, pouvait nous prendre en flanc et nous faire beaucoup de mal.

L'aéronaute Margat fut attaché à l'armée; il embarqua avec lui deux aérostats pouvant élever chacun un homme, et ces ballons, retenus captifs avec des cordes, devaient être en perma-

nence pendant toute la guerre, et recevoir des ingénieurs chargés d'examiner le terrain, les positions de l'ennemi, et de donner avis de ses mouvements.

Tels sont les préparatifs qui furent faits pour l'armée à laquelle Charles X avait donné la mission d'aller en Afrique venger l'insulte faite au pavillon français, et détruire un nid de pirates qui, à la honte des nations civilisées, imposaient des lois à l'Europe entière depuis plus de trois cents ans.

Ce qui étonnera tout le monde, c'est qu'au commencement de février 1830 l'expédition contre Alger n'était point encore résolue, et qu'au 1^{er} mai suivant non-seulement l'armée était rendue sur les côtes de la Méditerranée, mais encore l'embarquement du matériel et de toutes les munitions était presque terminé.

La guerre dont j'écris l'histoire présentait de très-grandes difficultés. Dans le court espace de deux mois, tous les préparatifs ont été faits ! Ceci donne la mesure de la puissance d'un peuple que sa position politique, son caractère et son instruction placent en tête de la civilisation européenne.

SÉJOUR A TOULON.

D'après les ordres du ministre de la guerre,

T. I.

3

le 20 avril les troupes devaient être rendues à leurs destinations, et le 25 tous les officiers d'état-major aux différents quartiers-généraux. On disait que S. A. R. le Dauphin passerait la revue de l'armée à la fin d'avril, et que l'embarquement aurait lieu immédiatement après.

En arrivant à Tarascon, nous trouvâmes les chasseurs d'Afrique qui y étaient cantonnés. Le duc d'Escars avait établi son quartier-général à Aix, et sa division occupait les villages environnants. Le général Loverdo était à Marseille. Les villages qui se trouvent sur les routes d'Aix à Toulon par Roquevaire, et de Marseille à Toulon, n'avaient pas de troupes, afin que la route ne fût point encombrée. La division Berthezème était à Toulon et dans la campagne environnante. Quelques villages le long de la côte étaient occupés par l'artillerie.

Depuis quelques jours nous voyagions, par un temps magnifique, à travers le beau pays de la Provence, dont les habitants nous recevaient à bras ouverts, et adressaient des vœux au ciel pour le succès de nos armes.

Le 25 au soir, en sortant d'Olioulles, nous aperçûmes la rade de Toulon couverte de vaisseaux et présentant un coup d'œil magnifique.

Le 3^e de ligne, en garnison à Toulon depuis long-temps, était le seul régiment de l'armée

qui fût logé dans la ville. Il n'était encore arrivé que fort peu de curieux, en sorte que nous pûmes nous loger sans beaucoup de difficulté.

Le 26, en parcourant la rade, nous fûmes fort étonnés de voir que le nombre des bâtiments était bien moins considérable que nous ne l'avions cru : toute la flotte n'était pas réunie, et on attendait encore beaucoup de vaisseaux et des bateaux à vapeur venant des ports de l'Océan. La ville et l'arsenal étaient loin de présenter cette activité que semblait nécessiter une guerre aussi importante, ce qui nous fit penser que l'embarquement n'était pas aussi prochain qu'on le disait.

Cependant le général en chef de l'armée arriva le 27 avril, à six heures du soir. Dix-neuf coups de canon annoncèrent son entrée dans la ville. Le peuple, attiré par la curiosité, s'était porté en assez grand nombre sur son passage ; mais un morne silence prouva à M. de Bourmont que les Toulonnais se rappelaient encore Waterloo. Le ministre descendit à l'hôtel de ville, où un logement lui avait été préparé.

Chaque jour, dès le grand matin, les artilleurs de la marine s'exerçaient au polygone. Le bruit du canon qui venait frapper les remparts se répétait successivement dans chacune des trois rades, et, se perdant sur la vaste étendue des

mers, semblait partir pour annoncer à Alger la grandeur des préparatifs qu'on faisait contre elle.

Le 28, le polygone tira beaucoup plus que de coutume ; les vaisseaux avaient étendu leurs voiles pour les faire sécher ; des nuages de fumée, peu élevés au-dessus des mâts, couvraient toute la flotte ; les premiers rayons du soleil levant, rasant la surface des collines, réfléchissaient mille couleurs sur les vaisseaux et les côtes de la rade. La ville de Toulon sur la droite, cette masse de navires diversement éclairés, et les tourbillons de fumée qui planaient au-dessus d'eux, présentaient un des plus beaux tableaux que l'on puisse voir.

Dans la journée, les différents corps de l'armée allèrent faire visite au général en chef, qui les reçut parfaitement, et s'entretint sur la campagne avec plusieurs officiers supérieurs. J'entendis alors un officier-général dire que le but de l'expédition n'était pas seulement de punir le dey, mais qu'on avait l'intention d'explorer toute la régence, et que l'armée ne s'arrêterait qu'au pied du grand Atlas.

Les journaux annonçaient que les flottes russe et anglaise étaient actuellement réunies dans les eaux de Malte, et qu'elles avaient l'intention de se rendre sur la côte d'Afrique pour assister au

débarquement de l'armée française. Cette nouvelle causa de l'inquiétude à nos marins et même aux généraux de l'armée de terre : l'escadre anglaise dans la Méditerranée comptait plus de douze vaisseaux complètement armés, plusieurs frégates et corvettes. Dans la flotte d'expédition nous n'avions que quatre vaisseaux de 74, des frégates, des corvettes et quelques autres navires armés en guerre; encore devaient-ils porter des troupes, ce qui gênerait beaucoup leurs manœuvres.

Ces raisons faisaient appréhender que les Anglais ne profitassent de la circonstance pour nous attaquer et détruire toute notre marine d'un seul coup. Quelques cutters de cette nation qui se trouvaient alors dans la rade, au milieu de l'escadre, augmentaient encore les craintes : on les regardait comme des espions.

D'un autre côté, on savait que la flotte russe se composait de six gros vaisseaux et de plusieurs frégates, et on n'hésitait pas à croire qu'elle vînt à notre secours en cas de besoin. Dans cette espérance, nos marins étaient très-décidés à combattre les Anglais s'ils voulaient s'opposer à leur passage.

L'arrivée du ministre imprima une grande activité à tous les préparatifs : chaque jour des bâtiments de l'État venaient grossir la flotte :

RELATION

au 30 avril la rade de Toulon renfermait 80 bâtiments de guerre, et 250 transports du commerce destinés à recevoir une partie de la 3^e division, le matériel de l'artillerie et tous les chevaux de l'armée.

A Marseille, 100 transports embarquaient les vivres, les fourrages, le matériel des hôpitaux, les objets de campement, etc., et venaient se rallier à fur et à mesure dans la rade d'Hyères, pour attendre le moment du départ. Au 1^{er} mai l'embarquement était presque terminé à Marseille, et un grand nombre de bâtiments étaient déjà au lieu du rendez-vous.

Dans l'arsenal de Toulon on remarquait un mouvement extraordinaire; on embarquait les munitions et le matériel de l'artillerie; les bateaux plats étaient à peu près terminés : il y en avait 55, dont 45 étaient destinés pour débarquer les troupes; les autres portaient chacun deux pièces de canon avec les canonniers pour les servir. Chaque bateau s'ouvrait par-devant et laissait tomber un pont; les pièces et leurs caissons entraient en reculant; les roues roulaient sur des coulisses en bois, et le bas de l'affût s'adaptait exactement dans une rainure pratiquée au milieu d'une pièce de bois plus élevée que les coulisses et placée entre elles. La première pièce arrivée au fond du bateau était tournée en tra-

vers. La seconde restait sur l'avant avec son caisson derrière, et pouvait tirer pendant que le bateau s'approchait de terre. En arrivant sur la plage, on décrochait le devant du bateau qui, en tombant, formait un pont sur lequel on poussait la pièce, et elle arrivait ainsi toute prête à tirer sur l'ennemi s'il s'opposait au débarquement.

L'arrivée du Dauphin, qui était annoncée depuis quelques jours, avait attiré à Toulon un immense concours de curieux qui venaient dans le double but de voir S. A. royale et les deux armées qui allaient entrer en campagne. Le nombre des étrangers était si considérable qu'il devint à peu près impossible de se loger : en arrivant, le 25 avril, nous avons loué d'assez jolies chambres à 1 fr. par jour. Alors, de mauvais cabinets, situés au 4^e étage, et dans lesquels on pouvait à peine se coucher, se louaient jusqu'à 5 fr. par jour.

Dans le même temps, les salons des restaurateurs ressemblaient à de véritables champs de bataille : les militaires et les bourgeois se précipitaient en foule aux heures des repas ; les maîtres et les garçons perdaient la tête, et on ne pouvait pas venir à bout d'être servi. Quand une société était parvenue à s'emparer d'une table, elle se divisait en deux portions : l'une

de garde auprès pour empêcher qu'on ne la prît, et l'autre, courant dans le restaurant et dans la cuisine, chercher des chaises, des assiettes et de quoi manger. Après le dîner, on se levait vite de table pour céder la place à ceux qui attendaient : quant à la carte à payer, vous la faisiez vous-même, et la dame du comptoir s'en rapportait entièrement à votre bonne foi.

Cette cohue durait tant qu'il y avait à manger chez le restaurateur ; et ceux qui, pour éviter la foule, venaient un peu tard, ne trouvaient plus rien. Plus d'un amateur aisé, venu de Paris sur l'impériale de la diligence, arrivé à Toulon, s'est vu forcé de coucher sur un grabat, et souvent sans avoir pu satisfaire son appétit. "

Le 3 mai, vers le milieu du jour, une salve de vingt et un coups de canon annonça l'entrée dans la ville de monseigneur le duc d'Angoulême, dauphin et grand-amiral de France. Il était accompagné du ministre de la marine et du duc de Guiche. Les curieux s'étaient portés en foule à la rencontre du prince ; mais à sa vue, ils ne firent pas retentir les airs de leurs acclamations ; quelques cris de *vive le Roi* s'échappaient de temps en temps du milieu de la multitude : les militaires gardaient le silence.

Les officiers des armées de terre et de mer étaient réunis à l'hôtel de la préfecture maritime,

où le grand-amiral devait descendre. A son arrivée, il fut reçu par les généraux en chef et les autorités de la ville, qui le conduisirent dans ses appartements. Comme il faisait très-chaud et que le prince était fatigué, la présentation des corps militaires fut remise à 4 heures de l'après-midi.

Le soir, une superbe musique militaire, placée sous les fenêtres du palais, remplissait les airs de ses mélodieux accords, pendant que Son Altesse Royale, entourée des chefs de l'armée, se délectait autour d'une table couverte des mets les plus recherchés.

Les édifices publics furent maigrement illuminés; peu de maisons particulières avaient fait la dépense de deux chandelles pour manifester la part qu'elles prenaient à la joie commune; beaucoup de bourgeois et de militaires se promenaient silencieusement dans les rues et formaient, sur le Champ-de-Bataille, des groupes autour des musiciens, pour s'approprier une partie des plaisirs prodigués à nos chefs.

Les faiseurs de nouvelles annonçaient comme certain que le vainqueur du Trocadéro venait se mettre à la tête de l'armée, et que MM. de Bourmont et Duperré n'étaient que ses lieutenants. Ces faux bruits firent naître une lueur d'espérance parmi les soldats : ils étaient fiers de voir à leur tête l'héritier de la couronne, et

ils trouvaient très-convenable que la plus belle flotte armée depuis bien long-temps dans les ports de la France fût commandée par le grand-amiral en personne.

Le lendemain de son arrivée, le prince alla visiter l'arsenal, et parut très-satisfait de tout ce qu'il vit. Immédiatement après il s'embarqua et se rendit à bord du vaisseau *la Provence*. Des bordées tirées par plusieurs bâtiments annoncèrent à la flotte la présence du grand-amiral; tous les bâtiments étaient pavoisés, et cet assemblage de pavillons et de flammes de différentes couleurs, ressemblait assez à l'étalage des magasins de nouveautés. Les cutters anglais étaient également pavoisés et avaient arboré leur pavillon.

Des détachements d'artillerie, du génie et d'infanterie, qui avaient été embarqués sur des bateaux plats, furent dirigés près du polygone pour exécuter un débarquement sous les yeux du Dauphin. Les habitants de Toulon et les étrangers s'étaient portés en foule sur ce point, pour assister à la répétition d'une partie du grand drame que l'on devait jouer sur la côte d'Afrique.

Le Dauphin, après avoir quitté le vaisseau amiral, s'approcha du point où les bateaux plats attendaient son arrivée: au signal donné les bateaux furent poussés contre terre; mais comme ils ne purent pas approcher assez près, les sol-

datés furent obligés de se jeter à l'eau. Les troupes se formèrent sur le rivage ; le génie s'entoura de ses faisceaux de piques, et fit un feu nourri ; l'artillerie, amenée sur les hauteurs, tira plusieurs coups de canon. Le général Lahitte, qui accompagnait toujours le prince, montra dans cette circonstance une activité extraordinaire : il était partout et mettait la main à tout. Son Altesse Royale fut enchantée de la précision et de la promptitude avec lesquelles le débarquement s'était effectué, et adressa des compliments flatteurs à plusieurs officiers.

Le même jour, 4 mai, une estafette arriva de la croisière devant Alger. M. de Bourmont se rendit au bureau de la santé pour avoir une conférence avec l'officier de marine qui la commandait, et aussitôt après Son Excellence fit partir un courrier pour Paris.

On débita dans le public que cette estafette venait annoncer qu'un brick anglais, ayant voulu forcer le blocus, avait été coulé par la croisière.

Le soir, les maisons des généraux de l'armée et quelques édifices publics furent seuls illuminés. La revue des troupes, qui se trouvaient cantonnées dans la ville et dans les environs, avait été annoncée pour le lendemain à 9 heures du matin.

Le 5 mai, avant 8 heures, les brigades de la division Berthezène, un détachement d'artillerie, une compagnie du génie et les quatre compagnies d'artillerie de marine étaient rangées sur les glacis du chemin couvert, depuis la porte d'Italie jusqu'à la porte de France. La tenue des troupes était superbe, et cette portion de l'armée présentait un coup d'œil très-imposant.

Le prince, parti de la porte d'Italie, traversa les rangs à cheval, mais au pas : il était accompagné d'un brillant état-major, dans lequel on remarquait le duc de Guiche et M. d'Haussez, ministre de la marine, plus cavalier que marin. Pendant toute la revue l'armée garda le plus profond silence. Le Dauphin revint ensuite sur ses pas, et se plaça sur une petite élévation pour voir défiler les troupes, qui le firent dans le plus bel ordre. On vit alors les aumôniers des différents corps marcher au pas, d'un air dégagé, en tête des régiments.

Après la revue et sans adresser un seul mot à l'armée, ni verbalement ni par écrit, le prince, accompagné de M. de Bourmont, partit à une heure de l'après-midi pour retourner à Marseille. Son Excellence le ministre de la marine resta à Toulon pour dîner avec les officiers supérieurs des armées de terre et de mer.

La visite du Dauphin n'électrisa pas beaucoup

l'armée; les soldats osèrent se permettre plusieurs plaisanteries sur son compte.

Les exercices des canonniers de la marine continuaient tous les jours au polygone; on faisait de temps en temps sur la rade l'essai de fusées de guerre fabriquées par l'artillerie de mer, et qui réussissaient assez bien.

Le général en chef revint de Marseille le 8, et pressa les embarquements; le mouvement des troupes devait commencer le 11, et tout devait être terminé le 15; ainsi le départ paraissait très-prochain.

La nuit du 10 au 11 fut très-mauvaise, il tomba beaucoup d'eau. La division Berthezène était sur le port, mouillée jusqu'aux os, et ne put commencer à s'embarquer qu'à 7 heures du matin, à cause du vent qui était beaucoup trop fort pour aller en rade. Enfin l'embarquement commença : les soldats montaient gaîment sur des tartanes (bateaux-bœufs), qui les portaient lentement à bord des bâtiments de guerre. Malgré le piteux état dans lequel la pluie avait mis les troupes, en s'éloignant du port elles firent retentir l'air des cris de *vive le Roi! vive la France!* Le même jour on embarqua aussi quelques batteries d'artillerie et une partie des troupes du génie.

Le 12, le reste de la première division arriva

et fut embarqué immédiatement après. L'embarquement des quatre mille chevaux, appartenant aux différents corps de l'armée, commença à Castignau dans cette journée. On faisait entrer 10 à 12 chevaux dans un bateau plat (chalan) dont on avait baissé le pont, et on les conduisait ainsi aux bâtiments-écuries. Là, on leur passait une sangle sous le ventre, et on les hissait en l'air au moyen de poulies. Cette opération se fit avec tant d'habileté, que quatre mille chevaux furent embarqués en cinq jours sans qu'on en perdît plus de trois, qui tombèrent à la mer pendant qu'on les hissait.

Dans les bâtiments les chevaux étaient fort à leur aise, on pouvait passer entre eux ; ils avaient une mangeoire, un râtelier et beaucoup de sable sous les pieds, ce qui les rendait plus solides et empêchait en même temps qu'ils ne détruisissent le fond du navire. Les rations leur étaient régulièrement distribuées, et sur chaque bâtiment on avait placé un assez grand nombre d'hommes pour les panser. C'est à toutes ces précautions que l'on doit d'en avoir si peu perdu pendant la traversée.

La proclamation suivante fut distribuée aux troupes et affichée dans toutes les rues de la ville.

ORDRE DU JOUR.

SOLDATS !

« L'insulte faite au pavillon français vous appelle au-delà des mers : c'est pour le venger qu'au signal donné du haut du trône vous avez tous brûlé de courir aux armes, et que beaucoup d'entre vous ont quitté avec ardeur le foyer paternel.

« A plusieurs époques les étendards français ont flotté sur la plage africaine. La chaleur du climat, la fatigue des marches, les privations du désert, rien n'a pu ébranler ceux qui vous ont devancés. Leur courage tranquille a suffi pour repousser les attaques tumultueuses d'une cavalerie brave, mais indisciplinée. Vous suivrez leurs glorieux exemples.

« Les nations civilisées des deux mondes ont les yeux fixés sur vous. Leurs vœux vous accompagnent. La cause de la France est celle de l'humanité; montrez-vous dignes de votre noble mission : qu'aucun excès ne ternisse l'éclat de vos exploits. Terribles dans le combat, soyez justes et humains après la victoire : votre intérêt le commande autant que le devoir. Trop longtemps opprimé par une milice avide et cruelle, l'Arabe verra en vous des libérateurs; il implo-

rera votre alliance. Rassuré par votre bonne foi il apportera dans nos camps les produits de son sol. C'est ainsi que rendant la guerre moins longue et moins sanglante, vous remplirez les vœux d'un souverain aussi avare du sang de ses sujets que jaloux de l'honneur de la France.

« Soldats, un prince auguste vient de parcourir vos rangs; il a voulu se convaincre par lui-même que rien n'avait été négligé pour assurer vos succès et pourvoir à vos besoins. Sa constante sollicitude vous suivra dans les contrées inhospitalières où vous allez combattre. Vous vous en rendrez dignes en observant cette discipline sévère qui valut à l'armée qu'il conduisit à la victoire, l'estime de l'Espagne et celle de l'Europe entière.

« Le lieutenant-général, pair de France,
commandant en chef,

« C^{te} DE BOURMONT. »

Cette proclamation produisit un très-bon effet dans l'armée et fit presque oublier l'impopularité de son auteur. Les soldats furent très-satisfaits lorsqu'ils apprirent que les quatre fils du général en chef l'accompagnaient dans une expédition aussi périlleuse. Deux servaient comme officiers dans des régiments de ligne, et les deux

autres, l'un capitaine et l'autre lieutenant d'état-major, étaient aide-de-camp et officier d'ordonnance de leur père. C'était une chose vraiment attendrissante de voir un général marcher à l'ennemi au milieu de sa famille.

Les premiers régiments de la deuxième division, arrivés le 12 au soir, s'embarquèrent le 13 par un temps épouvantable, et les soldats furent entassés dans les bâtiments, où ils restèrent vingt-quatre heures sans pouvoir changer de linge. Le 14, l'embarquement de cette division était entièrement terminé.

Le ministre témoigna le désir de s'embarquer le 15 mai, jour de l'anniversaire du départ d'un grand homme pour l'Égypte; mais l'amiral s'y opposa et dit qu'il ne quitterait la rade que lorsque le temps serait entièrement rétabli. Le général en chef accusa la marine de ne pas mettre toute l'activité nécessaire dans l'embarquement des troupes, et dès cette époque commença la mésintelligence entre les deux commandants des forces de terre et de mer. Cependant, à les entendre séparément, ils faisaient tout leur possible pour conserver la bonne harmonie, de laquelle dépendait entièrement le succès de la guerre. J'ai plusieurs raisons de croire que le général Bourmont y mit beaucoup du sien.

La troisième division, arrivée en partie, de-

vait s'embarquer le 15 mai. Mais le mauvais temps s'y opposa, et ce ne fut que le 16 que les régiments du duc d'Escars commencèrent à s'embarquer. Le 17, il faisait un beau soleil, et l'embarquement des troupes et de tous les chevaux fut terminé dans cette journée. Les états-majors reçurent l'ordre de se tenir prêts à embarquer le lendemain.

Tout ce qui restait de l'armée à Toulon s'embarqua le 18 mai; le général en chef avec son état-major monta à bord du vaisseau amiral.

Les ingénieurs-géographes furent placés sur *le Breslaw*, vaisseau de 74 armé en guerre, qui s'était couvert de gloire au combat de Navarin. Nous étions là avec le général Loverdo et tout son état-major, le colonel du 49^e régiment de ligne, avec la musique et cinq compagnies de ce régiment. Amédée de Bourmont, jeune officier plein de mérite et du plus charmant caractère, était lieutenant dans la compagnie de grenadiers. Nous avions encore une compagnie du 6^e de ligne, un détachement de 18 gendarmes et un officier avec quelques interprètes, 610 marins, 6 lieutenants de vaisseau, 5 enseignes, 7 aspirants, un capitaine de frégate, le commandant du vaisseau et 5 chirurgiens, ce qui formait un total de 1,300 hommes.

Aussitôt après notre départ de Toulon, une di-

vision de réserve, commandée par le lieutenant-général de Montesquiou Fezensac, avait ordre d'occuper les cantonnements que nous venions d'abandonner. Cette division était aussi formée de trois brigades.

La première, qui avait son quartier-général à Toulon, était commandée par le maréchal de camp comte de Rochechouart, et composée des 1^{er} 18^e et 60^e régiments de ligne.

La deuxième, formée des 2^e, 40^e et 56^e régiments de ligne sous les ordres du comte d'Arbaud-Jouques, devait occuper Marseille.

Enfin la troisième commandée par le baron Desmichels et composée des 3, 4 et 36^e régiments de ligne, se cantonna à Aix et dans les environs.

Ces troupes furent effectivement réunies peu de temps après notre départ, elles étaient prêtes à venir porter secours à l'armée d'Afrique en cas de besoin.

Avant de donner le détail des forces de l'armée navale, je vais dire quelques mots sur la manière dont nous étions logés à bord.

Les soldats étaient placés dans les batteries et couchés pêle-mêle sur des hamacs entre les pièces de canon. Mais comme on n'avait pu donner des hamacs qu'à la moitié des hommes, une partie montait sur le gaillard d'avant depuis six heures jusqu'à minuit, et l'autre dormait, en-

suite les premiers cédaient leurs places et montaient sur le pont.

Dans les batteries, les officiers étaient séparés des soldats par une simple toile ; chacun était couché dans un hamac qu'il plaçait à peu près comme il pouvait. Beaucoup de hamacs étaient suspendus au plancher au moyen de crocs en fer, et on se trouvait ainsi élevé en l'air de quatre pieds. Quelques officiers les attachaient aux roues et à la culasse des pièces de canon. Malgré l'industrie que chacun déploya, on n'en fut pas moins entassé les uns sur les autres et fort mal à son aise pendant toute la traversée. L'odeur que répandait un si grand nombre d'hommes réunis, combinée avec celle naturelle au vaisseau, était tout-à-fait insupportable. Ce n'est qu'avec la plus grande répugnance qu'on descendait le soir pour se coucher. Les officiers de marine conservèrent leurs logements ordinaires ; le commandant du vaisseau avait donné trois petits cabinets, remplis chacun par le cadre qu'on y suspendait, pour loger le général Loverdo, son chef d'état-major et le colonel du 49^e.

Les officiers supérieurs furent admis à la table du capitaine de vaisseau ; les autres, réunis aux officiers de marine, mangèrent tous ensemble dans la batterie de 18 : les heures des repas étaient 10 heures du matin et 5 heures du soir.

Dans les premiers jours nous fûmes fort bien traités, beaucoup mieux que chez les restaurateurs de Toulon ; mais tout se gâte avec le temps et surtout à bord d'un vaisseau de guerre.

Au moment où le général en chef quitta Toulon pour monter à bord de *la Provence*, les transports partis de Marseille étaient ralliés aux îles d'Hyères, et toute la flotte de guerre, avec les bateaux à vapeur, se trouvait réunie dans la rade de Toulon. L'armée navale était formidable et commandée par les officiers supérieurs dont les noms suivent :

M. Duperré, vice-amiral, commandant en chef, avait arboré son pavillon sur le vaisseau *la Provence*.

Ducampe de Rosamel, contre-amiral, commandant en second, montait *le Trident*.

• M. Mallet, contre-amiral, chef d'état-major.

M. Hugon, capitaine de vaisseau, commandant supérieur de la flottille et des troupes de débarquement.

M. Remquet, capitaine de frégate, major de l'armée.

M. Robi, commissaire-général de la flotte.

L'armée navale devait marcher sur trois colonnes : au centre deux lignes de vaisseaux et de frégates ; à 4,000 m. à l'ouest, la réserve com-

posée de deux divisions, et à 4,000 m. à l'est, le convoi disposé sur deux lignes.

Voici les noms et la disposition des bâtiments, d'après l'ordre de l'amiral.

FORCE ET ORDRE DE L'ARMÉE NAVALE.

CONVOI A LA GAUCHE à 4000 ^m de distance de l'armée du centre.		ARMÉE DU CENTRE (1).		ESCADRE DE RÉSERVE à 4000 mètres de distance de l'armée du centre.	
Numéros.		1 ^{re} ESCADRE.	2 ^e ESCADRE.	1 ^{re} DIVISION.	2 ^e DIVISION.
1 ^{re} LIGNE.	2 ^e LIGNE.				
<i>Créole</i> , corvette détachée de la réserve.	<i>Voltigeur</i> , brick détaché de la réserve.				
2	26	Provence, vaiss. 74, g.	Dragon, brick 20, g.	Thétis, f. 44, fl.	Endymion, b. 20.
5	27	Pallas, v. r., 62, g.	Superbe, vaisseau 74, fl.	Bonite, g. 28.	Cornélie, c. 18.
3	21	Surveillante, f. 64, g.	Algeriras, v. 80, fl.	Tarn, g. 28.	Vigogne, g.
4	20	Breslaw, v. 74, g.	Ville-de-Marseille, v. 74, fl.	Bayonnaise, g. 12.	Finistère, bomb.
19	30	Iphigénie, f. 64, g.	Duquesné, v. 80, fl.	Rhône, g. 26.	Vulcain, id.
15	22	Didon, f. 64, g.	Couronne, v. 74, fl.	Vésuve, bombarde.	Dore, id.
13	23	Trident, v. 74, g.	Marie-Thérèse, f. 60, g.	Lybio, g. 26.	Acheron, id.
17	25	Guerrière, v. r. 62, g.	Scipion, v. 74, fl.	Chameau, g., fl.	Cyclope, id.
6	31	Herminie, f. 60, g.	Jeanne-d'Arc, f. 60, fl.	Adour, g., 26.	Volcan, id.
7	32	Melpomène, f. 60, g.	Arthémise, f. 60, fl.	Astrolabe, g.	Faune, b. 16.
8		Amphitrite, v. r. 62, g.	Marengo, v. 74, fl.	Garonne, g.	Zébie, b. 16.
		Vénus, f. 60, fl.	Nestor, v. 74, fl.	Truite, g.	Mécla, bombarde.
		Belle-Gabrielle, f. 64 g.	Thémis, f. 44, fl.	Plus deux, pou- drières placées à 2000 mètres en ar- rière et à 2000 mè- tres l'un de l'autre, sous la surveillance du brick le Hus- sard.	
		Magicienne, f. 44, fl.	Cybèle, f. 44, fl.		
		Médée, f. 44, fl.	Arythie, cor. 18, g.		
14	28	Proserpine, f. 44, fl.	Caravane, gab. 18, g.		Robuste, g.
11	29	Aréthuse, f. 44, fl.			Marsouin.
1	16				Chaque bombar- de portait 2 gros mortiers en fonte, de 13 pouces; nous en avions huit.
9	10				
12	18				
148	24	DIVISION DES BATEAUX A VAPEUR.			
152	143	Sphinx.	Nageur.		
154	125	Souffleur.	Coureur.		
130	126	Ville-du-Hâvre.	Rapide.		
132	127				
	135				
1	15	(1) Je n'ai mis que la lettre initiale pour désigner chaque espèce de bâtiment; le chiffre désigne le nombre de canons; la lettre g. indique ceux qui étaient armés en guerre, et les lettres fl. ceux qui étaient armés en flûte. Tous les bâtiments de la réserve, à l'exception de deux ou trois, étaient armés en guerre.			
5	22				
6	54				
7	"				
8	83				

Le vaisseau amiral, qui commandait la flotte, conduisait la première escadre de l'armée. Le vaisseau de l'amiral en second faisant partie, par ordre ou pour mémoire, de la première escadre dans l'ordre de marche, sur deux colonnes, fut chargé de conduire la deuxième escadre. Dans l'ordre de bataille, l'amiral en second reprit son poste au centre de la première escadre. Le capitaine Hugon, montant *la Créole*, fut chargé du commandement et de la conduite du convoi. Le capitaine de vaisseau Lemoine, de *la Thétis*, détaché de la deuxième escadre, commandait la réserve et conduisait la première division. Le capitaine de frégate, commandant *la Cornélie*, conduisait la deuxième division.

Les deux escadres réunies, la première en tête, formaient la ligne de marche et d'ordre de bataille. Les divisions à la suite de chaque escadre ne faisaient pas partie de la ligne de bataille. Elles devaient se former en ligne, chacune en dehors de l'escadre. Les bâtiments du convoi devaient naviguer, autant que possible, dans l'ordre prescrit, et s'y rallier souvent au mouillage.

Les navires détachés à divers postes, dans cet ordre de marche, dans celui de mouillage étaient obligés de reprendre leur poste. Les cinq gabares à la suite de la réserve prenaient place

dans l'ordre du mouillage, à la queue de la deuxième division.

La première division d'infanterie était à bord de l'escadre de débarquement, composée des vaisseaux armés en flûte. La deuxième, qui ne devait être mise à terre qu'après la première, se trouvait sur l'escadre de bataille, composée des frégates et des vaisseaux armés en guerre. L'escadre de réserve portait six bataillons de la troisième division, les autres étaient sur les bâtiments du convoi. Les troupes du génie, de l'artillerie et les administrations étaient réparties sur les trois escadres et sur le convoi.

La force des équipages de ligne qui montaient les bâtiments de guerre s'élevait à 27,000 h., de sorte que la flotte portait 64,000 hommes, 4,000 chevaux et les vivres nécessaires à cette multitude pour trois mois.

Jamais l'histoire n'a parlé d'une expédition plus gigantesque, exécutée en si peu de temps et avec autant de soin. Quand ce serait là le seul mérite de celui qui l'a entreprise et dirigée, la France lui devrait encore une reconnaissance éternelle.

Les matelots de la marine royale (équipages de ligne) étaient formés en compagnies, et connaissaient très-bien les manœuvres de l'infanterie et de l'artillerie; il n'y avait point d'autres artilleurs pour les vaisseaux. En cas de besoin, ces équi-

pages de ligne pouvaient mettre dix mille hommes à terre, pour venir prêter main-forte à l'armée si elle avait essuyé des revers.

En abordant la côte d'Afrique, les vaisseaux armés en guerre et les frégates devaient s'embosser pour ruiner les batteries de l'ennemi. Ensuite le débarquement devait être effectué par trois lignes d'embarcations chargées d'attaquer la côte l'une après l'autre. Le capitaine de frégate Remquet dirigeait la première ligne, les capitaines de frégate Salvy et de Loaffre avaient le commandement des deux autres.

Des préparatifs aussi immenses et aussi bien combinés permettaient d'espérer les plus beaux résultats de la campagne, si les éléments ne se déchaînaient pas contre nous. Mais c'était là la grande difficulté. Les marins ne cessaient de répéter que la côte d'Alger était presque inabordable, et que dans un seul instant toute l'armée pouvait être perdue. Les vents du nord, les vents d'ouest et d'est les faisaient trembler. Ils nous citaient les exemples de Charles-Quint, d'Oreilly. On ajoutait à cela que la saison était beaucoup trop avancée; qu'à supposer que l'armée pût débarquer, elle arriverait en Afrique au plus fort de la chaleur; étant obligés de bivouaquer sur des sables arides et brûlants, nos soldats périeraient tous de maladie.

Ces bruits, répandus avec profusion, n'affectèrent aucunement le moral de l'armée. Le Français aime les choses difficiles : aussi tous les militaires partaient-ils avec joie et ne doutèrent pas un seul instant de la victoire.

Le général ne s'était point dissimulé la difficulté de l'entreprise, et les inconvénients du climat l'inquiétaient beaucoup. Il fit prendre toutes les précautions possibles pour les diminuer : les soldats reçurent chacun une ceinture de laine pour se couvrir le ventre, les schakos furent garnis d'une toile blanche; on donna deux bidons par homme, un en bois pour le vin et un en fer-blanc pour l'eau.

Un ordre du jour imprimé prescrivait toutes les précautions à prendre pour conserver la santé. En voici les principales dispositions :

1° Faire porter au soldat un pantalon de drap en tout temps.

2° Exiger qu'il ne se déshabille pas en arrivant le soir au gîte ou au bivouac.

3° Ordonner qu'il soit en capote toutes les fois qu'il y aura de la fraîcheur dans l'air, et qu'il ne sera point en marche ou occupé.

4° Placer les bivouacs et les camps sur des terrains un peu élevés, inclinés et à l'abri des vents régnants.

5° Multiplier les feux par le mauvais temps.

6° Faire, dans les mêmes circonstances, une distribution extraordinaire de vin ou d'eau-de-vie.

7° Lorsqu'il fera très-chaud, marcher autant que possible le matin ou dans le courant de la soirée, et se reposer, pendant la forte chaleur, dans des lieux abrités.

8° Faire porter au soldat une ceinture de laine qui enveloppe le bas-ventre.

9° Faire des haltes fréquentes, en choisissant pour cela les lieux voisins des eaux salubres, et en ayant soin de ne laisser boire le soldat qu'après quelques minutes de temps.

10° Passer l'eau dans un linge, à cause des petites sangsues qui s'y trouvent souvent dans les pays chauds.

11° Mettre dans l'eau saumâtre ou de mauvaise qualité, un peu de vinaigre ou d'eau-de-vie.

12° Veiller à ce qu'on ne se livre point à l'usage immodéré des fruits, et surtout des abricots qui sont malfaisants et très-abondants en Afrique.

Cet ordre fut distribué dans toute l'armée, et on le fit lire deux fois par jour dans les compagnies, afin que le soldat se pénétrât bien de tout ce qu'il prescrivait.

Un aperçu historique, statistique et topographique, rédigé au dépôt général de la guerre,

d'après les renseignements qu'on avait pu se procurer, contenant les cartes des environs d'Alger et deux vues de la ville, fut distribué presque à tous les officiers de l'armée, ainsi qu'un grand nombre de plans topographiques des environs de la place et de ses principaux forts, des dictionnaires arabes et français et quelques autres livres.

Jamais, non jamais on ne prit tant de précautions pour mettre une armée en campagne : j'en appelle à tous ceux qui en ont fait partie. Le succès le plus complet a couronné l'entreprise, et ce n'est point un effet du hasard. Gloire et honneur à l'homme qui l'a dirigée ! il a fermé une des plaies du genre humain ; le monde lui doit une statue.

Avant que le ministre ne quittât Paris, il avait été décidé qu'on suivrait exactement le plan d'attaque tracé par le capitaine Boutin. Ce plan consistait à mouiller avec toute la flotte dans une baie fort commode à 5 lieues à l'ouest d'Alger (baie de Sidi-el-Ferruch), d'établir là un camp retranché, de marcher ensuite droit sur le château de l'Empereur, de le prendre, et alors Alger ne pouvait plus tenir, surtout si la marine l'attaquait en même temps par mer ; ce qu'elle pouvait toujours faire avec ses bombardes, dont la force des mortiers leur permettait de jeter des bombes dans toutes les parties de la ville,

en se tenant hors de la portée des batteries qui la défendaient du côté de la mer.

Ce plan ne fut pas tenu secret, et long-temps avant le départ de la flotte tout le monde le connaissait, le dey d'Alger lui-même en fut instruit; et on disait qu'il avait tellement fortifié la côte de *Sidi-el-Ferruch* que nous aurions beaucoup de peine à l'aborder. Les plans de Boutin et les renseignements recueillis par notre croisière devant Alger prouvaient qu'il était impossible de débarquer ailleurs, soit à cause des difficultés du terrain, soit parce que la côte était partout défendue par une nombreuse artillerie. On avait donc commis une grande faute en ne gardant pas le secret sur le point de débarquement. Cette faute était de nature à compromettre le salut des deux armées.

Le 18 mai, en montant sur *le Breslaw*, nous trouvâmes l'ordre du jour suivant affiché au grand mâ.

Vaisseau *la Provence*, le 18 mai 1830.

« Officiers, sous-officiers et marins !

« Appelés avec vos frères d'armes de l'armée expéditionnaire à prendre part aux chances d'une entreprise que l'honneur et l'humanité commandent, vous devez aussi en partager la gloire. C'est de nos efforts communs et de notre

parfaite union que le Roi et la France attendent la réparation de l'insulte faite au pavillon français. Recueillons les souvenirs qu'en pareille circonstance nous ont légués nos pères ! Imitons-les, et le succès est assuré. Partons...
VIVE LE ROI !

« Le vice-amiral DUPERRÉ,

« Commandant en chef l'armée navale. »

Ce mot *partons*, nous fit croire que le lendemain matin toute la flotte serait sous voile, et que dans peu nous toucherions la côte de Barbarie.

Le 19, les bateaux-bœufs reçurent l'ordre d'aller attendre la flotte dans la baie de Palma, et ils appareillèrent sur-le-champ. On disait que le départ de l'armée aurait lieu le 20 à cinq heures du matin, ce qui remplit tout le monde de joie ; car les troupes, embarquées depuis huit jours, se trouvaient déjà fort mal à leur aise, entassées comme elles étaient dans les bâtiments.

Le bruit du départ de la flotte s'étant répandu dans la ville, le 20, dès la pointe du jour, les trois quarts des Toulonnais et tous les étrangers se portèrent sur les hauteurs voisines du fort La-malgue pour jouir du beau spectacle de deux cents voiles déployées. Cette masse de curieux s'était formée par groupes dont chacun avait apporté des parasols pour se garantir de l'ardeur

du soleil, et des vivres pour passer la journée. Nous les contemplions avec nos lunettes, réunis dix ou douze ensemble, buvant, mangeant et tous en émoi au moindre mouvement qui avait lieu à bord d'un bâtiment. Le vent du S. O., qui s'était levé avec le soleil, dura toute la journée, au grand dépit des amateurs, qui furent obligés de s'en aller sans avoir rien vu.

Néanmoins nous fûmes tous consignés à bord, on hissa les grands canots sur le pont.

Le vent d'est s'éleva le 21 dès l'aurore et souffla pendant toute la journée; le bruit se répandit sur la flotte qu'une dépêche télégraphique qu'on venait de recevoir retardait le départ de trois jours. Cette nouvelle causa un découragement général.

On ajoutait aussi que le dey avait demandé la paix, et que l'Angleterre s'était chargée des négociations. Ceci fit beaucoup murmurer. «Ce n'était point au moment du départ qu'il fallait négocier» disaient les officiers, et chacun témoignait tout haut son mécontentement. Amédée de Bourmont, aussi ennuyé que les autres, alla à bord du vaisseau amiral voir son père, et revint le soir nous consoler en annonçant que tous les bruits qui couraient étaient faux, et que l'amiral n'attendait que le vent favorable pour lever l'ancre. Les curieux ne revinrent pas occuper leur position de la veille.

Le départ étant ajourné, le 22 on permit aux officiers de l'armée d'aller à terre : le vent d'est, qui s'était élevé le matin, soufflait tellement fort dans l'après-midi que les embarcations abordaient difficilement les vaisseaux. C'était le cinquième jour de notre embarquement, et nous remarquâmes avec beaucoup de plaisir qu'il s'était établi une grande intimité entre les officiers de marine et ceux de l'armée de terre ; il ne s'était pas encore élevé le moindre différent, et on avait toutes sortes d'égards les uns pour les autres : nous sûmes qu'il en était de même sur tous les bâtiments de l'escadre. Cette bonne harmonie dura pendant toute la traversée.

Quand je dis officiers, je n'entends point parler des deux commandants de vaisseau qui, sur le nôtre du moins, crurent avoir fait un grand sacrifice en nous permettant la promenade sur la dunette, mais qui, du reste, nous honorèrent de leur morgue pendant tout le temps que nous fûmes à leur disposition.

Le bruit se répandit sur le soir que le dey d'Alger demandait sérieusement la paix, et qu'il offrait de payer à la France une indemnité de 150 millions pour ses pertes et les frais de la guerre. Taher-Pacha, capitain-pacha du grand seigneur, venait à Toulon pour traiter avec les

chefs de l'armée. Cette nouvelle fut regardée comme la cause du retard.

Le 23, nous vîmes arriver un brick grec nolisé pour l'armée, et un brick anglais, avec son pavillon déployé, qui apportait des câbles en fer pour la flottille; câbles que l'on attendait avec impatience, mais qui, du reste, n'avaient contribué en rien au retard, puisque l'armée n'emmenait avec elle qu'une très-petite partie du convoi : le reste ne devait suivre que plusieurs jours après, et nous rejoindre sur la côte d'Alger.

Étant descendus à terre, nous trouvâmes tous les habitants de Toulon dans la consternation; ils savaient, disaient-ils, que la paix était sur le point de se conclure, et que toute l'armée devait débarquer; le maire lui-même était allé chez le préfet maritime pour s'informer si cette nouvelle méritait quelque confiance.

Nous apprîmes en même temps que dans toutes les églises on avait fait des prières publiques pour demander à Dieu le succès de l'expédition, et plusieurs dames me dirent avoir prié pour nous avec toute la ferveur d'une âme chrétienne.

Les habitants de la Provence, ainsi que tous les amis de l'humanité, voyaient avec plaisir l'expédition contre Alger, parce qu'ils espéraient que leur commerce reprendrait son ancienne activité, et qu'ils désiraient ardemment la ruine

de ces pirates dont la cruauté les faisait frémir; mais en même temps ils redoutaient pour nous l'inconstance des éléments, les chances des combats et la rigueur du climat. Comment faire subsister, disaient-ils souvent, une armée aussi nombreuse dans un pays où on ne trouve rien, pas même de l'eau? vous allez tous mourir de soif!

Le 24 le vent d'est fut très-fort, pendant toute la journée le ciel resta couvert; on permit encore aux officiers d'aller à terre. La flotte ne fit aucune manœuvre, et il n'était nullement question du départ.

DÉPART DE L'ARMÉE.

Le vent d'est régnait encore le 25 à six heures du matin; mais vers sept heures il tomba une petite pluie qui fit tourner le vent au nord-ouest. Dans ce moment tout le monde sur le pont contemplait avec anxiété les flammes des vaisseaux, qui prenaient lentement la direction du sud-est. Bientôt le vent se fixa tout-à-fait, et les signaux du vaisseau amiral ordonnèrent à la flotte de se préparer à lever l'ancre. Il est difficile de décrire l'effet que cet ordre produisit dans les deux armées: les officiers et les soldats jetèrent des cris de joie, les visages pâles et blêmes reprirent tout à coup leurs couleurs; on se donnait la main en se félicitant les uns les autres. Les

matelots avaient pris leur caractère grave et leur air empressé, les officiers de marine se rendaient posément à leur poste en nous souriant avec affabilité. Le peuple de Toulon accourait de toute part sur les hauteurs qui bordent la rade pour jouir du beau spectacle que nous allions leur offrir : à midi l'amiral hisse le signal d'appareiller, la joie redouble.

Le cabestan est monté, soklats et matelots sont aux barres. Le fifre siffle. Le tour crie, et les câbles, en s'enroulant dessus, soulèvent les ancres qui nous tenaient depuis si long-temps attachés à la terre.

A une heure le premier bâtiment du convoi sort du port toutes voiles déployées, un second le suit, et bientôt la rade en est couverte. Quelques-uns passent près de nous et manquent de se briser contre les vaisseaux. Le trois-mâts n° 83 se jette en travers de l'*Algésiras*, casse la pointe du beaupré de ce vaisseau, et accroche ses vergues, qui lui brisent son mât de misaine ; il reste plus d'une heure à se débarrasser.

La portion du convoi qui devait marcher avec la flotte était partie, lorsque les vaisseaux de guerre commencèrent à mettre à la voile ; la brise se soutenait très-bien et on sortait avec vent arrière : la ligne de frégates et de vaisseaux qui était devant nous avait levé l'ancre. Les Toulon-

nais agitaient leurs mouchoirs et leurs chapeaux pour nous faire leurs adieux : les forts de la rade gardèrent le silence ; pas un seul coup de canon ne partit pour saluer la flotte.

A quatre heures et demie, la dernière ancre du *Breslaw* est soulevée et nous nous mettons en marche ; mais au moment où le vaisseau s'abattait, il se trouve embarrassé par une frégate et le *Marengo* sur lequel nous allions nous jeter en travers, lorsque notre ancre, qui était encore suspendue dans l'eau, s'accroche à son câble et nous retient un instant ; mais au signal donné par le commandant, notre câble est coupé, et par une manœuvre adroite nous évitons de choquer le *Marengo*. Au milieu du goulet nous trouvons une citerne à l'ancre, sottement placée là, avec un homme seul pour la garder ; le vaisseau lancé droit dessus ne peut pas être détourné : le malheureux gardien de la citerne (1), voyant cette masse gigantesque qui allait l'anéantir, se jette à genoux et lève les mains au ciel. Le flanc du navire choque la citerne, homme et bateau tout disparaît ; mais aussitôt nous eûmes le bonheur de voir ce malheureux, pâle comme un linge, à genoux au milieu de son esquif qui n'avait été

(1) Bateau chargé de porter de l'eau aux navires dans les ports.

que choqué, et tout étonné de voir encore la lumière.

Nous parvînmes ensuite, sans accident, en pleine mer, et j'ai su depuis qu'il n'en était pas arrivé d'autres pendant le départ de la flotte. Avant le soleil couché, tous les bâtiments étaient sortis de la rade de Toulon, et se trouvaient pêle-mêle à quelques lieues en avant, où chacun manœuvrait pour prendre son rang dans l'ordre de marche.

C'était vraiment un coup d'œil admirable de voir ces énormes masses se mouvoir dans tous les sens, et venir se placer en ligne, à la suite les unes des autres, comme des soldats d'infanterie.

Le convoi était déjà si éloigné qu'on le voyait à peine. A la nuit tombante, les lignes de l'armée navale étaient à peu près formées; la brise de N.-O. se soutenait toujours, et l'on filait trois nœuds. Les commandants de chaque division marchaient à leur tête avec un fanal au grand mât : le plus bel ordre régnait dans toute l'armée.

La nuit n'était point assez obscure pour empêcher de découvrir une grande partie de la flotte. Les vaisseaux qui se dessinaient en noir sur le ciel azuré, le bruit des vagues qui battaient contre leurs flancs, le sifflement du vent dans les cordages et contre les voiles, inspiraient

à nos âmes une mélancolie mêlée d'admiration, qui n'était troublée que par les cris des marins qui commandaient les manœuvres.

Nous marchâmes parfaitement en ordre, mais lentement, pendant toute la nuit, quoique le vent fût bon ; mais on ne pouvait pas aller plus vite, parce que toute la flotte n'était pas encore réunie.

Le 26 mai, à la pointe du jour, nous voyions encore les côtes de France, et la flotte dispersée manœuvra aussitôt pour se former en bataille. L'ordre était rétabli ; le convoi se trouvait un peu en avant sur notre gauche et assez dispersé, quand, vers 7 heures du matin, on découvrit, assez loin dans l'est, deux bâtiments de guerre, dont l'un portait pavillon rouge. L'amiral envoya aussitôt le bateau à vapeur *le Sphinx*, pour reconnaître ces bâtiments, et *le Breslaw* reçoit l'ordre d'aller protéger le convoi, dans le cas où ils auraient l'intention de l'attaquer. Nous quittâmes alors notre poste, et nous allâmes nous placer derrière le convoi. Les vaisseaux, aperçus auparavant, s'étaient déjà beaucoup approchés, et l'un d'eux, par ses signaux, se fit reconnaître pour la frégate française *la Duchesse-de-Berry*, venant de la station devant Alger avec des dépêches importantes pour l'amiral. L'autre était une frégate turque, portant pavillon rouge

au grand mât, et sur laquelle se trouvait Taher-Pacha, envoyé par le grand-seigneur auprès du dey d'Alger, et qui venait à notre rencontre sous l'escorte de *la Duchesse-de-Berry*. Ces deux frégates avaient toutes leurs voiles dehors et s'approchaient de l'armée.

La frégate française fila en avant et vint au vaisseau *la Provence*, qu'elle salua de treize coups de canon. A 11 heures et demie, l'amiral rend sa manœuvre indépendante, et ensuite, accompagné de *la Duchesse-de-Berry*, du *Sphinx* et de la corvette *la Perle*, il va à la rencontre du Capitan-Pacha. L'amiral français commença les civilités, et tira vingt et un coups de canon pour saluer le Turc, qui lui furent rendus aussitôt. Les cinq navires mirent en panne. Taher-Pacha, accompagné d'un drogman, s'embarqua dans un canot, et se rendit à bord de *la Provence*. L'équipage et tous les militaires étaient en grande tenue pour le recevoir. L'amiral, accompagné de ses officiers et de l'état-major de l'armée de terre, vint à sa rencontre. Conduit dans le salon, on lui offrit du café, qu'il accepta, et on conversa quelque temps avec lui. Il dit qu'il avait la mission d'aller auprès du dey d'Alger, pour tâcher de l'amener à faire la paix avec la France; mais que le commandant du blocus s'était opposé à ce qu'il entrât dans le port.

Pendant cet entretien, qui dura plus d'une heure, la flotte ne conserva que la quantité de voiles nécessaire pour gouverner. A midi et demi, nous perdîmes la terre de vue, et à deux heures, l'amiral mit toutes ses voiles dehors, et vint rejoindre la flotte avec le bateau à vapeur et *la Perle*. Les deux frégates continuèrent leur route vers Toulon, où *la Duchesse-de-Berry* eut ordre de conduire le Capitan-Pacha.

La venue de cet ambassadeur avait encore fait naître des craintes dans l'armée : chacun faisait ses conjectures, et tout le monde tremblait qu'il n'apportât des conditions si avantageuses que les généraux ne se crussent obligés de les accepter ; mais, lorsqu'on vit l'amiral reprendre son poste et la flotte continuer sa route, les craintes s'évanouirent.

D'après ce que nous savions des manœuvres des flottes anglaise et russe, nous présumions qu'elles devaient être maintenant devant les îles Baléares, et nous nous attendions à les rencontrer le lendemain dans la journée. On cinglait directement sur Palma, point où la flotte devait se rallier avant de se porter sur la côte d'Afrique. Le convoi n'ayant plus besoin de soutien, pendant la nuit *le Breslaw* reprit son poste dans l'ordre de marche.

Le 27, vers huit heures du matin, le bateau

à vapeur *le Rapide* tira un coup de canon et signala des avaries. *Le Sphinx* fut aussitôt envoyé à son secours, et peu de temps après, il vint annoncer que les avaries *du Rapide* ne pouvaient pas être réparées à la mer, et qu'il était obligé de retourner en France.

Vers midi, les trois colonnes de l'armée étaient parfaitement en ordre et présentaient le plus beau spectacle que l'on puisse voir. La distance de chaque bâtiment de la même ligne était de trois cents mètres; les colonnes se trouvaient placées à plus de quatre mille mètres les unes des autres, en sorte que la flotte occupait un carré de deux lieues et demie de côte, et comprenait ainsi une grande partie de l'espace que l'œil pouvait embrasser. La mer était toute couverte de nos vaisseaux. La régularité des lignes, les énormes masses qui les formaient, et dont les mâts atteignaient les nuages, remplissaient l'âme de respect et d'admiration.

Le vent avait un peu fraîchi; nous filions trois nœuds à l'heure. Quelques militaires avaient le mal de mer, mais légèrement. Nous n'aperçûmes pas un seul bâtiment étranger dans toute la journée.

Depuis que nous étions embarqués, chaque soir après dîner, la musique du régiment montait sur la dunette, et pendant une heure jouait

des morceaux choisis. Ces sons harmonieux au milieu de la mer produisaient un effet magique ; les airs de *la Dame Blanche*, de *la Muette*, de *Marie*, etc., rappelaient de douces émotions dans le cœur des jeunes officiers qui sortaient des bras de l'amour pour voler à la gloire. Les marches guerrières faisaient tressaillir nos soldats ; on les voyait s'animer, leurs visages se coloraient : Alger était déjà vaincu !

Tout à coup le roulement se faisait entendre : les compagnies de matelots étaient formées sur le pont, les soldats se rangeaient près de la poupe, les officiers s'approchaient du balcon de la dunette ; alors l'aumônier du vaisseau se présentait. A sa venue, tout le monde mettait chapeau bas, et il récitait la prière du soir, qu'on écoutait avec beaucoup de recueillement. La prière finie, les hamacs étaient distribués, et une partie de l'équipage allait se livrer au repos. Quant aux officiers de l'armée, ils se promenaient sur la dunette, ou se retiraient dans la salle d'agrément pour jouer et causer jusqu'à neuf heures. Alors on allait dans son hamac respirer l'odeur la plus infecte qu'il soit possible d'imaginer.

Le vent de nord-est s'était élevé pendant la nuit ; le 28, à la pointe du jour, il ventait grand frais. Le tangage et le roulis du vaisseau étaient épouvantables. A 5 heures, un cutter, que l'on

crut être anglais, traversa toute la flotte sans arborer son pavillon; et il ne se trouva pas un seul bâtiment qui lui envoyât quelques coups de canon pour le punir de cette impolitesse. Nous approchions des îles Baléares, et la présence de ce petit navire nous fit croire que la flotte anglaise n'était pas éloignée. A 6 heures, l'amiral donna ordre au brick *l'Alacrity* d'aller chasser dans l'ouest.

Le vent avait encore fraîchi, la mer était magnifique, la flotte marchait en bon ordre, mais les vaisseaux étaient horriblement ballottés; le roulis amenait souvent les voiles à toucher l'eau, et dans ce moment le navire paraissait s'engloutir sous les vagues.

Combien de militaires se trouvaient alors pour la première fois dans une pareille position! très-peu pouvaient garder l'équilibre; la tête devint lourde, les maux de cœur arrivèrent; les soldats les plus vigoureux mettaient la tête au sabord pour vomir; les autres, couchés pêle-mêle dans les batteries, s'inondaient réciproquement. Sur la dunette, des officiers vomissaient par-dessus le bastingage; d'autres, à demi morts, se roulaient sur le plancher; et pendant ce temps-là, ceux qui étaient assez heureux pour résister, se joignaient aux marins pour se moquer de nous, et pas un seul ne chercha à nous porter

le moindre secours. Avions-nous un moment de repos, « Mangez, nous disaient-ils; prenez courage »; quelques-uns ont essayé de manger, sont même allés se mettre à table; mais à peine avaient-ils le morceau dans la bouche qu'ils étaient obligés de se sauver pour aller le rendre, et souvent même on était forcé, malgré la politesse française, de renarder dans son assiette, en jetant des éclaboussures sur tous ses voisins. Tels sont les effets du terrible mal de mer; j'en appelle à ceux qui l'ont éprouvé; jamais, non jamais l'humanité ne fut plus démoralisée.

Une flotte de trois cents voiles, qui marche en ordre de bataille par un grand frais, présente le plus beau spectacle que l'on puisse imaginer; mais acheter ce plaisir au prix du mal de mer c'est le payer cent fois plus qu'il ne vaut.

A midi, les vaisseaux les plus avancés signalèrent la terre, et à 3 heures nous passâmes devant Mahon : le thermomètre de Réaumur marquait alors 14°,50. Le vent tomba un peu avec le soleil. Vers six heures, il était calmé, et dans la brume, à l'ouest, nous découvrions l'île Majorque.

Il paraît que l'amiral changea alors d'avis; car au lieu de se rendre dans la rade de Palma, il continua sa route vers Alger, et envoya l'ordre aux bateaux-bœufs de le suivre.

Le 29, à 8 heures du matin, le brick *le Rusé*, venant des côtes d'Afrique, rallie l'armée et salue l'amiral à qui il va remettre ses dépêches. A 9 heures, on signale les bateaux-bœufs qui viennent de notre côté. Le brick, après avoir communiqué avec l'amiral, va rejoindre le convoi, et marche avec lui. La flotte filait trois nœuds, et, jusqu'à présent, nous n'avions guère été plus vite.

Mais le lendemain, 30 mai, jour de la Pentecôte, à neuf heures du matin, le vent d'est était très-fort; nous filions six nœuds et marchions le cap sur Alger, lorsque tout à coup l'armée reçoit ordre de virer de bord et de retourner en arrière. Cet ordre déconcerta tout le monde : les marins dirent que les bateaux-bœufs avaient été dispersés par un coup de vent, et que nous allions à leur recherche. Nous n'étions plus qu'à 14 lieues de la côte d'Afrique, lorsqu'à 11 heures un quart, le mouvement ordonné auparavant s'effectua, et nous fîmes route vers l'ouest. A midi, le brick *l'Alerte*, qui se trouvait tout-à-fait à la queue de l'escadre, signala la terre d'Afrique. Peu de temps après, nous fûmes rejoints par plusieurs bâtiments de la croisière devant Alger (1).

(1) Cette croisière se composait, au moment de l'expé-

Ces bâtiments qui venaient de reconnaître la côte déclarèrent que la mer était extrêmement houleuse, et que le débarquement était tout-à-fait impossible. Cet avis décida l'amiral à attendre le moment favorable; mais cette décision ne transpira point dans l'armée, qui faisait mille conjectures sur la cause du mouvement qui venait d'avoir lieu. Comme nous marchions vers l'ouest, on crut généralement que l'amiral ne voulait pas se faire voir par l'ennemi dans la journée, mais que pendant la nuit il s'approcherait de terre pour débarquer à l'improviste. A 5 heures, la flotte fit un quart de conversion et marcha vers le nord. A six heures et demie, *le Sphinx*, qui avait été envoyé à la recherche des bateaux-bœufs, revint sans les avoir trouvés: *la Pallas*, seule de toute l'armée, continua sa route vers l'Afrique, probablement pour donner l'ordre aux bateaux-lesteurs de se rendre dans la baie de Palma.

Le 31, à 4 heures du matin; le vent d'est était assez fort, et la flotte, accompagnée de quatre

dition, des frégates *la Sirène*, *la Circé*, *la Duchesse-de-Berry*, et des bricks *la Comète*, *le Silène* et *l'Aventure*. Ces bâtiments étaient commandés par M. Massieu de Clerval; capitaine de vaisseau, qui avait sous ses ordres MM. Rigodit, Kerdrain, Richard, Bruat et d'Assigny.

bâtiments de l'escadre de blocus, marchait vers l'ouest. Tous les officiers de l'armée de terre prétendaient qu'on s'était beaucoup approché de la côte pendant la nuit, et ils espéraient arriver au mouillage dans la journée. Mais l'illusion ne dura pas long-temps : peu après toute la flotte vira de bord, et marcha vers le nord-est avec vent grand-largue. L'abattement devint alors général : le commandant du vaisseau lui-même ne savait que penser : la paix était-elle signée, et retournions-nous en France ? l'escadre de blocus était-elle venue prévenir que la flotte anglaise se trouvait devant Alger et s'opposait au débarquement des Français ? Il n'était pas probable, quoi qu'on en voulût dire, que toute une flotte courût à la recherche de quelques tartanes.

Le général Loverdo et les officiers supérieurs paraissaient déconcertés. Il était sept heures du soir, et nous avions l'ordre de continuer la même marche toute la nuit. Alors le découragement fut à son comble : en marchant pendant toute la nuit nous devions arriver à Mahon ; on conclut de là que l'expédition était manquée, et que nous aurions le déboire de rentrer chez nous sans avoir vu l'ennemi.

Le lendemain, 1^{er} juin, à 6 heures et demie du matin, l'amiral donne à la réserve l'ordre de relâcher dans la baie de Palma, et à l'armée du

centre celui de forcer de voile au vent et de marcher comme elle voudrait. Aussitôt toutes les lignes sont rompues; chaque bâtiment va de son côté.

Cette flotte superbe qui, un quart d'heure auparavant, marchait encore d'un air imposant en conservant le plus bel ordre, était maintenant dispersée sur la vaste étendue des mers, comme si, après avoir été vaincue, elle fuyait devant l'ennemi; et bien loin de là, depuis notre départ de Toulon nous n'avions pas vu un seul vaisseau appartenant à une puissance étrangère. L'aspect de la flotte ainsi désunie frappa tout le monde de stupeur : soldats et officiers maudissaient tout haut le gouvernement, la marine et les Anglais : on était alors plus persuadé que jamais que notre retour avait été déterminé par la présence d'une flotte anglaise qui s'opposait au débarquement.

A 8 heures, la frégate *l'Iphigénie* s'approcha de l'amiral, qui communiqua pendant une demi-heure avec elle. Cette frégate et *la Surveillante* font ensuite route vers le sud. Les marins dirent que *la Surveillante* était chargée d'une mission pour la côte d'Afrique, et que l'autre portait au convoi, resté en arrière, l'ordre de rejoindre l'armée le plus tôt possible. A midi, on voyait parfaitement l'île Majorque; vers une heure, le

second convoi, parti de Toulon 48 heures après nous, se montrait dans le nord-est. *L'Amédée* fut aussitôt dépêché vers lui pour l'amener dans la rade de Palma. Peu de temps après, *le Trident*, qui était à côté de nous, déchira son grand hunier; mais les matelots l'eurent bientôt raccommodé. A 3 heures, il arriva une avarie à notre gouvernail, et après l'avoir signalée, nous fûmes obligés de mettre en panne pour le réparer. La réparation était terminée, et nous étions en marche, lorsque le brick *la Cigogne*, qui arrivait de France, nous fut dépêché par l'amiral pour savoir si notre avarie pouvait se réparer à la mer. Nous profitâmes de la circonstance pour lui demander des nouvelles, et s'il avait entendu parler de l'ambassadeur turc. Il répondit qu'il ne savait absolument rien, et qu'à son départ de Toulon (le 27), la frégate turque n'y était point encore entrée. Nous arrivâmes à la nuit tombante devant la baie de Palma, sur les côtes de laquelle des feux étaient allumés de distance en distance.

Quoique très-déconcertés par les manœuvres de la marine, auxquelles personne ne comprenait rien, nous revîmes cependant la terre avec grand plaisir; il y avait déjà dix-huit jours que les troupes étaient embarquées, elles avaient beaucoup souffert par les privations et le mal de

mer, et nous espérions qu'on les ferait débarquer pendant quelques jours. Le bonheur de mettre le pied à terre nous fit un instant oublier notre dépit; nous attendions le jour avec impatience.

SÉJOUR DANS LA BAIE DE PALMÀ.

Le 2 juin, au lever du soleil, nous étions sous le vent et dans la baie de Palmà; nous apercevions les deux convois qui, pendant la nuit, étaient allés mouiller près de la ville.

Le vent venait de l'est, il était très-froid, et les vaisseaux erraient sans ordre dans la baie. Le nôtre s'étant approché fort près de terre, nous voyions une grande étendue de terrain; l'horizon était borné par une chaîne de montagnes assez élevée; qui forme un demi-cercle autour de la baie; sur quelques sommets on apercevait des couvents. Depuis une certaine hauteur les flancs de ces montagnes sont arides ou couverts de mauvais bois, mais dans le bas on y remarque des villages et une belle végétation. Vers le sommet de la courbe, une plaine très-fertile, couverte de fort beaux oliviers, s'étend jusqu'à la mer; c'est à ce point que la ville est bâtie.

Cette ville paraît assez étendue; elle est dans

la plaine. Avec nos lunettes nous y distinguons plusieurs églises très-élégantes; une, entre autres, plus grande que toutes les autres, d'une construction gothique, attirait principalement les regards : c'est la cathédrale. A droite de la ville on voyait des jardins, et ensuite une immense quantité de moulins à vent qui ont tous six ailes, au lieu de quatre comme les nôtres. A gauche, sur un mamelon, s'élevait un château-fort flanqué de tours et sur lequel on avait arboré le drapeau blanc et le drapeau espagnol, en signe de l'alliance qui existe entre les deux nations. Tout le long du littoral de la baie sont placées, de distance en distance, des tours rondes en pierre d'une construction gothique. Naguère dans chacune de ces tours il y avait une garnison chargée de veiller continuellement les pirates d'Alger, et quand ils débarquaient sur un point, d'en avertir la ville, et de se porter en avant pour les repousser.

Bientôt, disions-nous, oui bientôt, ces tours seront rendues à leur ancienne destination; les Algériens ayant vu fuir la plus belle armée qui ait jamais été dirigée contre eux, vont devenir plus audacieux qu'auparavant, et les Espagnols seront les premières victimes sur lesquelles ils exerceront leurs cruautés.

Le temps était brumeux, une pluie fine tom-

bait par intervalles , et les vaisseaux erraient dans toutes les directions. *Le Breslaw* ayant suivi d'un peu trop près l'amiral qui s'approchait de terre , reçut l'ordre de prendre le large. Nous nous éloignons sans but en nous laissant gouverner par le vent , lorsqu'à bâbord un rocher couvert de broussailles se présenta à notre vue. « Quel est
« ce rocher? demanda un jeune officier. — *Cabrera*, répondit un marin. — *Cabrera!* répétèrent
« avec indignation quelques vieux militaires :
« c'est donc là que plusieurs mille prisonniers
« français, amenés par la cruauté des Espagnols,
« ont été abandonnés à toutes les horreurs de
« la faim. Quel séjour ! isolé au milieu des eaux ,
« pas un arbre pour arrêter les rayons du soleil,
« pas une source pour se désaltérer ! C'est sur
« cette pierre que tant de braves , couverts de
« lauriers et de blessures , ont expiré au milieu
« des plus horribles souffrances. Leurs corps
« n'ont jamais eu de sépulture , les vautours et
« l'ardeur du soleil les ont dévorés ; leurs os sont
« encore là qui crient vengeance. Ah ! qu'on nous
« débarque dans cet horrible lieu , nous irons
« tous leur rendre les derniers devoirs ; au moins
« l'expédition contre Alger n'aura pas été tout-
« à-fait inutile. »

Le reste de la journée se passa à raconter les cruautés commises par les Espagnols pendant la

guerre de Napoléon, et à continuer les conjectures sur la cause qui avait arrêté la marche de l'armée. A 6 heures du soir, *le Sphinx* rentra en signalant des avaries, et il se rendit auprès de l'amiral; mais on n'apprit rien de ce qu'il avait dit. Depuis notre départ de Toulon, j'avais été en grande intimité avec l'officier de marine chargé des signaux à bord du *Breslaw*, et je m'étais ainsi tenu au courant de tout ce qui se passait dans la flotte; mais le soir même, 2 juin, il me pria de ne plus lui faire de questions, parce que le commandant du vaisseau lui avait défendu de dire ce qui se passait aux officiers de terre. Cette sévérité ne servit qu'à nous alarmer encore davantage, et nous crûmes plus que jamais que l'expédition était désespérée. A la nuit tombante, une grande partie de la flotte mit le cap au sud et s'éloigna de terre : nous crûmes un instant qu'on partait pour Alger.

Mais notre bonheur s'évanouit en dormant. Le lendemain, 3 juin, nous montâmes de grand matin sur le pont, persuadés que nous étions déjà bien loin en mer, et la première chose qui s'offrit à notre vue fut l'indigne Cabrera.

Les signaux que fit l'amiral pendant toute la journée prouvèrent qu'il n'avait rien de mieux à faire qu'à se promener; quand un bâtiment venait un peu trop près de lui, il recevait de

suite l'ordre de virer de bord ; si on paraissait s'approcher de la côte , il signalait de se tenir au large ; on lui demanda à communiquer, il refusa. Cette conduite nous démontra qu'on n'avait pas l'intention de nous laisser débarquer.

Les troupes souffraient beaucoup, il y avait une odeur si infecte dans les batteries qu'on ne pouvait pas y tenir, il pleuvait et il faisait froid : les soldats et les marins, à qui on ne donnait presque point d'eau, tendaient des voiles pour en recueillir. La viande salée et le biscuit, qui formaient toute leur nourriture, les avaient horriblement échauffés, ils étaient maigres et pâles à faire peur. Tous les chefs disaient qu'il était impossible de les faire entrer en campagne dans l'état où ils se trouvaient.

Les officiers n'étaient guère plus heureux : nous commencions à manger de la viande salée ; nous étions rationnés pour l'eau, celle qu'on donnait était très-mauvaise, et on ne cherchait point à s'en procurer de nouvelle ; cependant c'était très-facile dans la position où nous nous trouvions. Les murmures devinrent plus forts que jamais, on ne gardait plus de ménagement. Le pauvre Amédée de Bourmont, qui par son caractère et son affabilité avait su se concilier l'estime et l'amitié de tout le monde, eut alors beaucoup à souffrir. Les officiers ne ménageaient

point son père dans leurs discours, et l'avenir de sa famille dépendait entièrement du succès de l'expédition. Malgré la difficulté de sa position, il ne discontinua pas d'être avec nous, il nous encourageait de toutes ses forces ; mais il craignait autant que les autres.

Le général Loverdo ne se contenait pas plus que les officiers subalternes : il se promenait sur le pont en traitant M. de Polignac et ses collègues comme ils le méritaient. « Il n'y a plus de négociations, disait-il, quand une armée de 40,000 hommes est embarquée, c'est vouloir la faire périr que de temporiser ainsi. » D'un autre côté, son amour-propre était blessé de ce que le général en chef et l'amiral ne lui eussent fait aucune communication relativement à tout ce qui se passait ; il ne pouvait pas concevoir que deux hommes fussent assez audacieux pour se charger seuls de toute la responsabilité que les dispositions qu'ils avaient prises faisaient peser sur leurs têtes.

Les musiciens, que nous n'avions pas entendus depuis notre retraite, montèrent sur la dunette, ceux des autres vaisseaux en firent autant, et bientôt toute la rade retentit du bruit des instruments. Leurs accords ranimèrent un peu le courage, et le soir même plusieurs militaires dirent que tout espoir n'était point encore perdu :

telle fut l'influence de la musique sur le moral de l'armée.

Le 4, nous restâmes toute la journée à nous promener devant la baie. Pas un bateau espagnol ne se montrait pour nous apporter des légumes ou des fruits. A 8 heures du matin, *l'Iphigénie* rentra; elle communiqua avec l'amiral et lui dit que ses ordres avaient été exécutés, le 1^{er} juin à 10 heures du soir. Une troupe de marsouins passa à 400 mètres du vaisseau à bâbord; les marins dirent que cela présageait du mauvais temps. A 9 heures, nous aperçûmes, vers la pointe ouest de l'île, vingt-neuf bricks du second convoi qui avait été dispersé dans sa marche, et qui rentraient. Peu après nous vîmes arriver un bateau à vapeur. A 11 heures, un requin qui se promenait au milieu de la flotte s'approcha à 300 mètres de la poupe de notre vaisseau, et s'éloigna ensuite. A midi, il faisait assez chaud, et le thermomètre de Réaumur marquait 19°, 55. Vers 3 heures, le temps était clair, les vaisseaux se promenaient nonchalamment dans toutes les directions, et semblaient participer à l'ennui qui accablait tout le monde. Un bateau à vapeur arriva vers le soir; mais nous ne sûmes rien à son égard.

Le lendemain (5 juin), à 7 heures du matin, ce bateau parla long - temps par signaux avec

l'amiral, et il parlait encore lorsque *la Pallas*, qu'on avait envoyée le 30 devant Alger, arriva. Elle communiqua avec *la Provence* ; mais rien ne transpira de ce qu'elle avait dit. Depuis le matin, une goëlette espagnole, fort mal équipée, se promenait au milieu de la flotte, sans s'approcher d'aucun bâtiment français. Après-midi il faisait beau, le vent était assez frais ; nous vîmes entrer un assez grand nombre de bateaux-bœufs, qui venaient à la suite les uns des autres. A 3 heures, le thermomètre marquait 18 degrés.

Ce jour-là nous fûmes fort étonnés de voir tout le monde tranquille : on disait qu'il fallait attendre ; que l'amiral avait sans doute de bonnes raisons pour en user ainsi. Qu'on se figure sept cents jeunes militaires, remplis d'ardeur, renfermés depuis dix-huit jours dans un bâtiment, réduits au strict nécessaire, après s'être vus sur le point de débarquer pour marcher à l'ennemi, et depuis se croyant forcés de retourner chez eux sans combattre, prendre leur parti avec tranquillité, et l'on viendra dire que les Français n'ont point de patience ! Cette campagne, comme la suite nous le prouvera, a démontré que le soldat français peut surmonter toutes les difficultés quand il est bien conduit.

A 4 heures du soir, le brick *l'Alerte*, mouche de l'amiral, s'approche du *Breslaw*, et demande

qu'on envoie une embarcation à son bord. M. St.-Amand, lieutenant de vaisseau, chargé de la télégraphie, s'y rend. A son retour, les officiers l'environnent pour tâcher de le faire causer : il reste muet ; mais sa physionomie parlait pour lui : l'espérance était peinte sur son visage ; et, malgré qu'il ne voulût rien nous dire, nous conclûmes que l'expédition n'était pas désespérée. Quelques officiers de *la Surveillante* vinrent nous rendre visite. Nous leur demandâmes ce qu'on disait chez eux relativement à notre retraite. Ils nous répondirent très-naïvement que nous attendions l'arrivée des bateaux-bœufs qui avaient été dispersés par un coup de vent, et que nous mettrions à la voile aussitôt qu'ils seraient réunis. On ne les laissa pas parler sans les interrompre par de fréquents éclats de rire ; on se moqua beaucoup d'eux, et on leur répondit qu'une flotte anglaise nous barrait le chemin d'Alger, qu'on avait envoyé une estafette à Paris pour demander ce qu'il fallait faire, et que telle était la cause de notre séjour dans la baie de Palma.

Il y avait déjà quelques malades dans l'armée : ils furent transportés tous à bord d'une frégate que nous vîmes passer à 4 heures du soir, faisant route pour Mahon. Elle était remorquée par un bateau à vapeur qui la conduisit hors de la rade.

La réserve et le convoi qui étaient mouillés près de Palma avaient eu la permission d'aller à terre, et ils pouvaient ainsi se procurer de l'eau, des légumes et des fruits ; mais l'amiral avait constamment défendu à tous les bâtiments de l'armée du centre de s'approcher de la côte.

Le soir, nous continuâmes la manœuvre ordinaire, c'est-à-dire que l'on s'éloigna de terre pour y revenir le lendemain matin.

Le 6 à la pointe du jour, le temps était calme. Vers 8 heures, une bande de marsouins passa près du vaisseau, et la corvette *la Bayonnaise* arriva des côtes d'Afrique. Il plut tout l'après-midi, et quelques coups de tonnerre se firent entendre. Le reste du jour, les bateaux-bœufs arrivèrent par deux et par quatre. Le bruit se répandit que l'amiral avait reçu de France plusieurs paquets de lettres pour l'armée, et qu'il ne voulait pas les faire distribuer. On en tira la conclusion, toute simple, qu'il se passait sur le continent des choses que l'on ne voulait pas que nous sachions, et le découragement vint encore s'emparer de nous. On répétait souvent : « Si « les Anglais nous empêchent de passer, il faut « les attaquer : nous n'avons pas autant de vais- « seaux armés en guerre qu'eux, eh bien, nous « irons à l'abordage ; trois bâtiments attaqueront « ensemble un vaisseau, certes nous le pren-

« drons; et d'ailleurs il vaut mieux mourir en
« combattant que de périr de misère. Qu'on nous
« mène à l'ennemi, et l'on verra ce que nous
« pouvons faire. »

A 4 heures, le brick *la Badine*, arrivant de France, parle avec l'amiral, et à 6 heures il repart pour Alger; on reçoit l'ordre de se rassembler et de mettre des fanaux aux mâts.

La nuit se passa comme à l'ordinaire, et le soleil à son lever nous présagea une belle journée. A midi (7 juin), une tortue de mer parut le long de bâbord; on mit un canot à la mer pour aller la prendre; mais elle plongea. A la tombée de la nuit, une petite goëlette, que nous ne connaissions pas, passa très-près à tribord. Le commandant la héla, et lui demanda d'où elle venait : elle ne répondit rien, mais, un peu pressée de s'expliquer, elle dit : De Palma, et s'en tint là. Nous présumâmes qu'on lui avait défendu de parler.

Depuis que nous étions dans la baie de Palma, la mer avait été assez calme, et nous ne pouvions pas croire qu'il fût sur la côte d'Afrique un temps capable de nous empêcher de débarquer. Le 8, nous eûmes calme plat toute la journée et l'atmosphère fut brumeuse et très-chaude. Nous vîmes des pêcheurs espagnols qui s'approchèrent de deux frégates; et leur remirent

des provisions. Nous les hélâmes; mais ils ne répondirent pas. Ce jour-là les ordres furent donnés à la flotte par le contre-amiral; ce qui fit présumer que les généraux en chef étaient allés se divertir dans Palma, tandis que nous étions à nous morfondre; et qu'il ne nous était pas seulement permis d'approcher à une lieue de la côte. Sur les 2 heures, il tomba une forte pluie, qui pénétra partout dans le bâtiment; les soldats et les matelots en profitèrent pour ramasser de l'eau. Après la pluie, le général Damremont, monté sur un canot de *la Surveillante*, vint rendre visite au lieutenant-général. Il nous répéta ce que ses officiers nous avaient dit trois jours auparavant. On lui donna un concert, et ensuite il s'en alla. Toute la journée nous vîmes arriver des bateaux-bœufs dispersés, et nous en conclûmes qu'ils se promenaient à dessein pour nous amuser. On fit ce jour-là le relevé des malades que nous avions à bord. Ils se montaient à trente-huit : 14 fiévreux pleurétiques, 9 blessés, 7 vénériens et 8 galeux. Le fils Bourmont me parut beaucoup plus triste que les autres jours.

Le 9, le temps fut très-brumeux. A 2 heures, un vent d'est très-frais s'était élevé, et le thermomètre marquait 17° 25. *La Ville-de-Marseille* reçoit l'ordre de s'approcher de terre et de pas-

ser à la poupe de l'amiral, qui se trouvait alors en panne tout près de Palma. *Le Breslaw* et *le Nestor* qui, comme *la Ville-de-Marseille*, portaient chacun un lieutenant-général, reçoivent le même ordre que ce vaisseau. Ceci prouvait évidemment qu'il allait y avoir une réunion de généraux, et qu'il en résulterait quelque chose. L'espoir de sortir de l'incertitude dans laquelle nous vivions depuis si long-temps répandit la joie dans tous les cœurs. Que nous allions en Afrique ou en France, peu importe, pourvu que nous sortions d'ici, répétait-on à chaque instant.

A 2 heures et demie, nous virâmes de bord pour marcher à l'amiral; mais nous filions lentement, parce que le vent était très-faible. A 5 heures, *l'Aréthuse* s'approche de nous, et le capitaine crie avec son porte-voix d'envoyer à son bord le général Loverdo et le fils du ministre. Immédiatement après, l'amiral nous donne l'ordre de nous placer derrière *l'Aréthuse*. Le général Berthezène, se rendant à bord de la frégate avec deux officiers, passe dans un canot. Le général Loverdo, son premier aide-de-camp et le fils Bourmont partent dans un canot pour la même destination. Nous voyions à bord de *l'Aréthuse* le général en chef avec tout son état-major. L'amiral marche devant cette frégate, et

paraît ne pas vouloir prendre part au conseil qui va s'y tenir.

La réunion des généraux a lieu dans la chambre du capitaine de *l'Aréthuse*; les fenêtres sont ouvertes, et, avec nos lunettes, nous voyons fort bien ce qui s'y passe. Ces messieurs parlent avec vivacité et gesticulent. De temps en temps on les voit sourire; enfin ils se séparent, et chacun retourne à son bord respectif. Le général Loverdo revient au *Breslaw* une heure après en être parti. A son arrivée il annonce que le soir, ou le lendemain à la première brise, nous partons pour Alger. Aussitôt des cris de joie se firent entendre. Les soldats, que la réunion des généraux avait sortis de leur abattement, se félicitaient les uns les autres, et on entendait de tous côtés : Les Algériens vont payer l'ennui qu'ils nous ont causé. Amédée était tout rayonnant ; on l'entoure pour savoir positivement ce qui s'était passé, et voici ce qu'il raconta : « Deux bricks de l'escadre de blocus, *le Silène* et *l'Aventure*, ont été jetés le 27 mai sur la côte devant le cap Matifou, et les équipages ont été massacrés par les Kbaïl. Ce malheur, rapporté à l'amiral avec l'avis que la côte était inabordable, sont les causes qui ont déterminé le retour de la flotte sur Palma. Depuis notre arrivée, l'amiral a persisté à rester ici, en disant qu'il voulait que tous les bateaux-

bœufs fussent réunis pour mettre à la voile, et qu'il fallait attendre long-temps avant que le calme ne fût rétabli sur la côte d'Afrique. Il était devenu presque inabordable, maltraitait tout le monde, et ne répondait pas à ce qu'on lui disait. Quand on lui faisait quelques observations : « Vous n'y comprenez rien, laissez-moi tranquille », répliquait-il. Le général, fatigué de voir les choses traîner ainsi en longueur, se décida à demander une explication à l'amiral. Cette explication fut un peu vive; des reproches furent adressés au commandant de la flotte, et enfin il promit au ministre qu'il partirait à la première brise favorable. Son Excellence s'empressa de transmettre cette heureuse nouvelle à l'armée, qu'elle présumait bien être dans une grande inquiétude.

Ainsi les éléments étaient cause de notre venue dans la baie de Palma; mais la volonté de l'amiral avait prolongé notre séjour dans cette baie bien au-delà du temps nécessaire, et compromis ainsi le salut de l'armée et le succès de l'expédition.

Le fils Bourmont nous dit aussi qu'on avait des nouvelles d'Alger du 27 mai, qui annonçaient l'arrivée des beys de Constantine, d'Oran et de Titerie; les forces de ces trois chefs réunies se montaient à quarante et un mille hommes de



troupes régulières, sans y comprendre un grand nombre de troupes irrégulières, Kbaïl et Arabes.

Le général Loverdo, revenu sur la dunette après dîner, déclamait tout haut contre l'amiral; « Il ne sera jamais maréchal de France », disait-il, etc., etc.

DÉPART DE PALMA.

Le 10 juin, le soleil décorait l'orient des plus vives couleurs, et le beau jour qu'il présageait répandit la joie dans toute l'armée. A cinq heures, une légère brise d'est s'éleva, et tout le convoi mit à la voile. *Le Nestor*, *la Ville-de-Marseille* et *le Breslaw* marchaient lentement vers le sud pour rejoindre la flotte qu'ils avaient quittée la veille. A midi l'armée navale manœuvrait pour se former en ordre de bataille.

L'amiral était resté dans la baie pour faire partir le convoi et la réserve. A une heure, nous fûmes rejoints par un brick de guerre portant pavillon hollandais; toute la réserve et une grande partie du convoi étaient à la voile et au vent; à quatre heures du soir les vaisseaux se trouvaient réunis en ordre de bataille, et présentaient un coup d'œil d'autant plus majestueux que nous étions habitués à les voir errer sans ordre.

Dans le nouvel ordre de marche, la réserve fut placée à gauche, et se trouva séparée du convoi par un assez long intervalle. Les bateaux lesteurs étant venus se ranger dans les vides que laissaient entre eux les bâtiments du convoi, cette partie de la flotte présentait une véritable forêt de mâts. Ces petites voiles latines qui se jouaient à travers les bricks offraient un coup d'œil très-original. Le vent d'est soufflait assez fort; nous filions quatre nœuds; le thermomètre de Réaumur marquait 16° 50: l'amiral marchait toujours à la gauche en tête du convoi, et garda cette position jusqu'au lendemain.

A la nuit tombante l'île de Majorque avait disparu, mais nous voyions encore Cabrera, qui semblait nous poursuivre comme un fantôme. L'ordre du jour suivant fut lu aux troupes dans la journée.

A bord de *la Provence*, le 5 juin 1830.

ORDRE DU JOUR.

« Au moment où le débarquement va s'effectuer, le général en chef devait rappeler aux troupes de l'armée d'expédition une partie des devoirs qu'elles auront à remplir. Sans l'ordre et la discipline, l'ardeur dont elles sont animées ne leur ferait obtenir que des succès éphémères.

Réunis sous leurs drapeaux, les soldats repousseront facilement toutes les attaques. S'ils s'en écartent, des dangers inévitables les attendent. La fuite et la dispersion de l'ennemi ne doivent jamais les porter à rompre leurs rangs, à chercher dans les habitations écartées des abris toujours dangereux. Si le pays offre des ressources pour les subsistances des hommes et des chevaux, c'est à l'administration qu'il appartient de les recueillir. Le désordre et le pillage les auraient détruites en un moment. Des mesures ont été prises pour que les distributions se fassent régulièrement. Mais, dans aucun cas, les troupes ne perdront de vue que le courage qui leur fait supporter les privations, ne les honore pas moins que celui qu'elles montrent sur le champ de bataille. Il est dans l'intérêt même de tous d'inspirer de la confiance aux habitants, de respecter leur religion, leurs personnes, leurs propriétés, leurs usages; de ne les troubler ni dans la culture de leurs champs, ni dans la garde de leurs troupeaux. Ceux qui n'auront pas fui à notre approche devront surtout trouver sécurité et protection. La dévastation des jardins, en même temps qu'elle ruinerait les propriétaires, priverait l'armée d'aliments salutaires. Les arbres à fruits doivent être conservés avec soin.

« Lorsque l'enceinte d'un camp a été déter-

minée, les habitations qui s'y trouvent comprises devront seules être occupées. Elles seront, ainsi que les fontaines, les puits et les citernes, réparties entre les différents corps. Des gardes assureront le maintien de cette répartition et la régularité avec laquelle se feront les distributions d'eau.

« Les feux des bivouacs, que la fraîcheur des nuits forcera d'allumer, seront entretenus avec les broussailles dont une partie de la campagne est couverte. On coupera les broussailles à peu de distance du camp, et dans les emplacements qui auront été désignés par les chefs de bataillon. Il sera formellement défendu aux soldats de démolir, pour se procurer du bois, les maisons, même celles qui auraient été abandonnées.

« Les prisonniers seront traités avec douceur; on évitera de les dépouiller de leurs vêtements pour s'en couvrir. Des faits prouvent que l'oubli de cette précaution peut avoir, relativement à la santé des hommes, les plus grands inconvénients. Les troupes françaises, dans le cas même où le droit des gens aurait été violé à leur égard, dédaigneront d'user de représailles. Leur justice, leur bonne foi et leur humanité ne devront pas contribuer moins que la force des armes à la prompte soumission du pays où elles sont appelées à combattre.

« Le lieutenant-général, commandant en chef l'armée d'Afrique,

« Comte DE BOURMONT. »

Les dispositions de cet ordre du jour sont extrêmement sages ; mais pour les faire exécuter, surtout par des soldats français, il fallait des généraux fermes et vigilants, et la suite prouvera que les autres ne possédaient pas tous ces deux qualités.

Le 10 juin au matin, on lut encore la proclamation suivante.

A bord de *la Provence*, le 8 juin.

« L'armée, que des vents contraires avaient éloignée des côtes d'Afrique, va s'en rapprocher. Impatiente de combattre, elle ne tardera pas à voir ses vœux remplis ; le général en chef vient d'apprendre que des hordes nombreuses de cavalerie irrégulière nous attendaient sur le rivage, et se disposaient à couvrir leur front par des milliers de chameaux. Les soldats français ne seront pas plus étonnés par l'aspect de ces animaux, qu'intimidés par le nombre de leurs ennemis. Ils auraient regretté que la victoire leur coûtât trop peu d'efforts. Les souvenirs d'Héliopolis exciteront parmi eux une noble émulation ; ils se rappelleront que moins de dix mille hommes de l'armée d'Égypte triomphèrent de soixante-dix mille Turcs plus braves et plus

aguerris que ces Arabes dont ils sont les oppresseurs. »

Nous étions enfin partis pour l'Afrique, et toute l'armée était dans la joie. « Dans trois jours nous verrons l'ennemi et nous vengerons la mort de nos frères si lâchement massacrés », répétaient à chaque instant les soldats et les jeunes officiers. Mais les vieux militaires, ceux qui avaient combattu sous le grand homme, ne partageaient pas tout-à-fait l'enthousiasme des jeunes gens. Ils disaient : « En partant de France, nous savions bien que nous emmenions des troupes qui n'avaient point encore vu le feu, et qui ne se doutaient pas de ce que c'est qu'une bataille ; mais ces troupes étaient vigoureuses, pleines de santé et d'ardeur. Aujourd'hui il n'en est plus ainsi : depuis un mois qu'elles sont embarquées, elles ont éprouvé toutes sortes de privations, et depuis dix jours elles sont complètement démoralisées. Voyez ces figures pâles et blêmes, on dirait qu'elles sortent du tombeau ; jamais ces hommes-là ne pourront résister aux fatigues de la guerre, surtout dans un pays brûlant et désert comme l'Afrique. »

Ces raisons étaient très-plausibles, et tous ceux qui réfléchissaient mûrement ne croyaient pas la victoire aussi certaine qu'on voulait bien le dire. D'ailleurs les forces de l'ennemi étaient

presque doubles des nôtres, et nous allions être obligés de combattre contre des murailles hérissées de canons.

A sept heures du matin, le 11 juin, l'amiral quitta le convoi et vint reprendre sa place à la tête de la colonne. Le temps était couvert, il pleuvait, et le vent d'est soufflait assez fort. Dans la journée on envoya deux bricks en avant pour éclairer l'armée. A sept heures du soir nous n'étions plus qu'à dix-huit lieues des côtes d'Afrique, et l'on gouvernait directement sur Alger, lorsque l'amiral donna l'ordre à la flotte de faire sur-le-champ toutes les dispositions pour le branle-bas de combat, qui aurait lieu le lendemain à quatre heures du matin.

Cet ordre mit tout notre vaisseau en révolution; les marins préparèrent leur artillerie, démolirent les chambres et toutes les cloisons qu'on avait construites pour nous loger. Chaque militaire réunissait ses bagages et faisait son paquet pour être prêt à sauter à terre dès le premier signal.

Le 12, *la diane* battit à quatre heures du matin. On se leva et on monta vite sur le pont dans l'espoir d'apercevoir la terre. Il ventait très-fort du sud-est. A droite de la réserve, qui avait toujours conservé la même position, se trouvait toute l'escadre de blocus faisant route avec

l'armée. Vers cinq heures on découvrit dans la brume les montagnes d'Alger, et derrière, les principaux sommets de l'Atlas. Le soleil en se levant au milieu de nuages pourpres annonçait du vent pour toute la journée; bientôt la brise devint si forte qu'on fut obligé de virer de bord lof pour lof et de marcher au nord. La mer était grosse et beaucoup de navires gouvernaient très-difficilement. A sept heures *le Marengo*, qui se trouvait beaucoup écarté de la ligne, signala la perte de dix hommes qui étaient tombés à la mer avec une vergue qui s'était brisée sous eux. Jusqu'à midi et demi nous continuâmes à nous éloigner de la côte; mais alors on remit le cap sur Alger, vers cinq heures on vira de nouveau de bord lof pour lof et on fit route vers le nord. Cette manœuvre nous causa de l'inquiétude, on craignit qu'il ne prît encore envie à l'amiral de retourner à Palma.

Cette fois nous n'aurions pas attribué notre retraite à la présence d'une flotte anglaise; car nous avions vu distinctement la côte d'Afrique, et nous n'avions pas aperçu un seul bâtiment étranger.

Pendant la nuit se passa dans les angoisses, et le lendemain, 13 juin, jour de la Fête-Dieu, et le 21^e jour de la lune Delhhadjé, an de l'hégire 1245, à la pointe du jour tous les officiers mon-

tèrent sur la dunette pour savoir où nous étions ; mais on avait viré de bord sur les deux heures du matin, et on voyait alors très-bien la terre. La satisfaction fut grande, parce qu'on disait que le débarquement pourrait avoir lieu dans la journée. On marchait directement sur Alger, et les bâtiments détachés reprirent leur poste dans la ligne de bataille.

A 9 heures nous n'étions qu'à deux lieues d'Alger, que nous distinguions parfaitement avec nos lunettes. Le château de l'Empereur, situé sur une éminence au sud-ouest d'Alger, à notre approche tira le canon d'alarme. Cette ville, qui s'élève en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne, a la forme d'un triangle dont la base s'appuie sur la mer : ses maisons toutes blanches et terminées par des terrasses, réfléchissant fortement les rayons du soleil, nous la faisaient paraître comme une vaste carrière de craie. On distinguait au sommet la citadelle (Casbah) garnie de canons, et plusieurs batteries très-élevées sur les deux côtés du triangle. Toute la rade du côté de l'est était défendue jusqu'au cap Matifou, par une douzaine de batteries ; et un fort, celui de Babazon, contenant plus de 50 pièces de canon, était à mille mètres à l'est sur le bord de la mer. Devant le port s'élevait le môle en fer à cheval, et dans lequel nous comp-

tions cinq rangs de canons placés les uns au-dessus des autres. A droite et à gauche se trouvaient encore plusieurs batteries parfaitement armées.

A la vue de la flotte française qui s'avancait directement sur la ville, les Algériens, s'imaginant que nous allions les attaquer par mer, s'étaient portés dans toutes les batteries, les canonniers étaient à leurs pièces, prêts à faire feu au premier signal. Le Dey nous lorgnait du haut de la Casbah et pensait déjà nous tenir tous.

A trois portées de canon des forts, la flotte vira de bord et se dirigea directement sur Sidi-el-Ferruch, que nous apercevions comme une voile blanche au milieu des eaux.

Les drapeaux des consuls, arborés sur leurs maisons de campagne, flottaient au gré du vent : parmi eux se distinguait celui des États-Unis, arboré à une maison située sur une des cimes du mont Boujareah.

Le Breslaw reçut l'ordre d'aller mouiller dans la baie à l'ouest de Sidi-el-Ferruch, de s'emboşser et de détruire les batteries qui défendaient l'entrée de cette baie. Les troupes avaient été placées en bataille dans les différentes batteries et sur le pont ; les canonniers étaient à leurs pièces avec la mèche allumée. Le commandant Maillard passa une revue générale et exhorta tout le monde

à faire son devoir ; ensuite il alla se placer sur la dunette avec le général Loverdo. En marchant nous passâmes successivement devant le fort des 24 Heures, situé à la porte ouest d'Alger, devant le fort des Anglais, qui se trouve un peu plus loin que la campagne du dey à une demi-lieue à l'ouest de la ville ; une demi-heure après nous rangeâmes la pointe Pescade, défendue par trois batteries bien armées et dont le commandement est très-considérable. Sur la côte nous ne vîmes point de soldats, mais de nombreux troupeaux, et quelques hommes errants çà et là : tout paraissait tranquille. *Le Breslaw*, précédé par *la Sirène* et les bricks *le Dragon* et *la Cigogne*, marchant à la tête de la flotte et poussé par un léger vent d'est, s'avancait lentement vers Sidi-el-Ferruch. En arrivant, un des bricks rasa le cap de très-près, tourna et entra dans la baie sans recevoir un seul coup de canon. Le plus grand silence régnait à notre bord ; les officiers, placés dans les batteries, recommandaient aux canonniers de ne pas se presser et de bien ajuster avant de tirer. Nous étions suivis de près par toute l'escadre de bataille. Les bricks sondaient déjà la baie, lorsque nous tournâmes le cap. On s'attendait à voir l'ennemi commencer le feu, et on était disposé à lui répondre vigoureusement. A 11 heures et demie le vaisseau entra dans la baie, s'approche

à demi-portée de canon de la batterie située sur le bord de la mer, lui présente le travers et jette l'ancre. Les canonniers attendaient que l'ennemi tirât pour commencer le feu. Toutes les lunettes étaient braquées sur la batterie, et nous remarquâmes, à notre grande surprise, qu'elle était entièrement désarmée; il n'y avait point non plus de canon sur la colline qui forme le cap : cependant la position était magnifique, cette colline est élevée de 28 mètres au-dessus du niveau de la mer, et une forte batterie établie dessus aurait pu faire beaucoup de mal à la flotte. Mais, comme nous l'apprîmes plus tard, le dey se croyant certain de la victoire, avait donné l'ordre qu'on nous laissât débarquer, en ajoutant que pas un Français ne retournerait en Europe porter la nouvelle de l'anéantissement de l'armée.

Cependant nous découvrîmes, à une portée de canon de nous, dans d'épaisses broussailles qui couvraient tout le pays que la vue pouvait embrasser, cinq ou six tentes, autour desquelles voltigeaient des cavaliers arabes. Ces tentes étaient placées près de deux batteries : l'une tournée de notre côté, composée de six canons en fonte de gros calibre, et de deux mortiers; l'autre, tirant vers la baie de l'est, placée sur une butte à neuf cents mètres de la mer, composée de sept grosses pièces en fonte. Un drapeau

rouge était planté près de chaque batterie. Avec nos lunettes nous apercevions parfaitement ce qui se passait autour de ces batteries : les canons étaient pointés sous un très-grand angle ; les épaulements n'étaient point encore achevés : on voyait des Arabes, commandés par des hommes en vestes rouges, très-occupés à y travailler ; ce qui nous prouva que l'ememi n'était point en mesure pour nous recevoir, et que très-probablement il allait être pris en flagrant délit. A peine étions-nous arrivés que plusieurs Bédouins, couverts de leurs bernous blancs, vinrent caracolier sur le sable, et nous montrer leur adresse à manier la lance et à faire tourner leur fusil en galopant. L'aspect de ces sauvages excita la gaieté des soldats, bien loin de les épouvanter.

La flotte arrivait, et les bâtiments venaient mouiller dans la baie à côté les uns des autres. Tout-à-fait à l'ouest une grande quantité de navires du convoi et quelques bâtiments de guerre s'étaient maladroitement groupés, et présentaient une forte masse très-serrée.

A midi on distribua aux troupes pour cinq jours de vivres, qu'elles devaient emporter en débarquant.

Le temps était superbe et la mer très-calme, lorsqu'à une heure et demie le bateau à vapeur *le Nageur* s'approcha de la côte, et tira quatre coups de

canon sur la batterie ennemie la plus rapprochée. Les boulets allèrent tomber près des travailleurs, qui se sauvèrent tous sous la tente, comme si ce léger abri pouvait les préserver. Les Algériens ont pour principe de ne jamais tirer les premiers dans le commencement d'une guerre, aussi étaient-ils restés tranquilles jusqu'au moment où *le Nageur* fit feu; mais ils ripostèrent sur-le-champ par deux coups de canon, dont un des boulets vint percer le pavillon du *Breslaw*, et faire saluer tous ceux qui se trouvaient alors sur la dunette. L'ennemi continua à tirer sur le vaisseau des boulets dont plusieurs n'arrivaient pas, et des bombes qui éclataient presque toutes en l'air. Une éclata sur l'avant, et blessa deux marins, dont un eut la cuisse cassée. Aussitôt qu'on vit l'ennemi lancer des bombes, on s'empressa de couvrir la sainte-barbe avec des hamacs, et de boucher l'escalier qui se trouvait au-dessus. Quelques officiers étaient d'avis qu'on envoyât deux ou trois bordées de trente-six pour faire taire cette batterie; mais le commandant pensa, très-sagement, qu'en tirant il produirait peu d'effet sur une batterie beaucoup plus élevée que la sienne et fort avancée dans les terres; que l'ennemi voyant arriver nos boulets, comprendrait par-là que les siens pouvaient venir jusqu'à nous, redoublerait certainement son feu, et pourrait

faire beaucoup de mal à l'armée; qu'au contraire si on ne tirait pas, il croirait que nous sommes trop éloignés, et nous laisserait en repos. Vers cinq heures, une bombe creva en sortant du mortier, et les Algériens en furent tellement épouvantés, qu'ils ne tirèrent plus que quelques coups de canon qui ne nous firent aucun mal.

Les Arabes avaient placé plusieurs vedettes le long du rivage, et cinq ou six cents cavaliers parcouraient les broussailles dans toutes les directions. Deux chefs, vêtus d'habits rouges brodés en or, et couverts de bernous blancs, suivis seulement de quelques hommes, s'avancèrent sur un monticule, et restèrent là plus d'une heure à contempler la flotte. Pendant ce temps un autre s'était placé sous un arbre près du bosquet d'orangers, et les cavaliers dispersés dans les broussailles venaient se réunir autour de lui.

La nuit arrivait, et tout le monde sur le pont contemplait le champ de bataille du lendemain. A gauche, sur une colline qui forme le cap, s'élevait le marabout de Sidi-el-Ferruch. Près de l'arbre où les Arabes étaient réunis, on voyait une espèce de maison. Mais, à part cela, tant que la vue pouvait s'étendre, l'œil n'apercevait pas une seule habitation. Le terrain, légèrement accidenté, était tout couvert de broussailles qui semblaient devoir arrêter la marche de l'armée.

On comprit alors qu'on ne pouvait tirer aucune ressource du pays, et qu'il faudrait tout transporter avec soi. La journée avait été très-chaude, et le manque d'eau alarmait nos soldats. Malgré tous ces inconvénients, ils ne désiraient rien plus, que d'être débarqués et de combattre.

L'ennemi avait cessé son feu, mais on craignait qu'il ne le recommençât dans la nuit, et qu'il ne fit beaucoup de mal à la flotte, surtout s'il tirait sur le groupe de la droite. Là certainement pas un boulet n'aurait été perdu; et je ne comprends pas comment l'amiral n'a point empêché tous ces bâtiments de se réunir ainsi sous le feu de l'ennemi.

Les officiers de marine et les militaires les plus consommés étaient fort surpris de voir la côte si mal défendue. Ceci faisait présumer un piège; des amas de broussailles mortes, sur plusieurs points de la ligne de dunes qui borde le rivage, firent croire à l'existence de batteries masquées, et l'on craignait qu'au moment du débarquement, des feux croisés bien nourris ne viassent couler toutes nos embarcations. C'est certainement ce qu'aurait fait un ennemi intelligent. Mais il entraînait dans le plan des Algériens de nous laisser débarquer, pour nous prendre avec tout ce que nous avions apporté.

Depuis la veille il n'y avait plus de repas réguliers à bord des navires ; chacun mangeait sur le pouce et comme il pouvait. Le soir on ne tendit pas les hamacs, et nous commençâmes la guerre : il nous fallut bivouaquer dans le vaisseau, couchés sur les planches avec les soldats.

La nuit fut fraîche et humide, le temps superbe et la mer très-calme ; ce qui n'était guère d'accord avec les récits de la marine, que, même pendant le calme, la houle était toujours très-forte sur cette côte.

L'ennemi avait allumé quelques feux autour de ses positions. Le petit nombre de ces feux nous prouva qu'il n'était pas en force. A chaque instant on s'attendait à voir recommencer le bombardement ; mais pas une amorce ne fut brûlée pendant la nuit.

DÉBARQUEMENT DE L'ARMÉE.

La première division de l'armée eut ordre de se tenir prête pour s'embarquer à minuit à bord des chalans qui devaient la conduire à terre, et d'observer le plus grand silence, afin de ne donner aucun soupçon à l'ennemi.

Le 14 juin, à deux heures du matin, les deux premières brigades de la division Berthezène,

commandées par les généraux Poret de Morvan et Achard, une batterie montée, sous les ordres du capitaine Lamy, et une compagnie du génie, étaient embarquées sur des chalans, et se dirigeaient vers la terre, sous l'escorte de trois bateaux à vapeur. L'air tout-à-fait calme et la mer unie comme une glace favorisaient le débarquement, et semblaient nous annoncer le succès de l'expédition. Toute la portion comprise entre la flotte et le rivage était couverte d'embarcations. La côte qui se dessinait en noir sur le ciel, ces masses d'hommes qui s'avançaient lentement à la lumière des étoiles, présentaient un spectacle très-imposant. Dans une heure les destinées d'Alger allaient être fixées.

La flottille, en abordant la côte, se forma en ligne devant. Malgré les recommandations qui leur avaient été faites, les marins et les soldats faisaient un bruit épouvantable; néanmoins l'ennemi ne parut pas s'en apercevoir. A 4 heures, les premiers chalans échouèrent sur la plage, les troupes sautèrent à l'eau, et dans un instant le rivage en fut couvert, sans qu'un seul coup de fusil eût été tiré. Les chalans qui portaient l'artillerie échouèrent aussi comme les autres. Le capitaine sauta le premier à terre, et tous les canonniers le suivirent. Ils s'attelèrent aux embarcations, et les amenèrent aussi près de terre

qu'ils purent. Les pièces furent débarquées à bras, et traînées de la même manière jusqu'au-dessus des dunes.

Les troupes, après s'être formées sur le rivage, se portèrent en avant aux cris de *vive le roi* ! Les premiers tirailleurs entrèrent dans la batterie, qu'ils trouvèrent abandonnée. Un marin grimpa aussitôt au mât de pavillon et y arbora le drapeau blanc.

Les deux brigades débarquées allèrent se placer en colonnes serrées sur le plateau en avant de la batterie, et l'artillerie, traînée à bras, vint prendre position devant le front de ces colonnes.

La portion du convoi qui nous avait suivis portait les chevaux des généraux et quelques-uns pour les officiers d'état-major. Ces chevaux étaient débarqués, et plusieurs officiers caracolaient déjà devant la ligne de bataille.

Le jour paraissait, et la compagnie de grenadiers du 1^{er} bataillon du 37^e régiment de ligne marchait vers la tour, dont elle avait reçu ordre de s'emparer. Les tirailleurs s'en approchèrent avec précaution, parce qu'on craignait qu'elle ne fût minée. Les grenadiers firent halte à deux cents pas de la tour, et cinq des plus hardis y entrèrent. On n'y trouva que deux poules et une chienne avec ses petits. Nos soldats, maîtres de

la tour, y arborèrent aussitôt le drapeau blanc, qui fut salué par des cris unanimes de *vive le roi !*

Les Bédouins étaient réunis en assez grand nombre autour de leurs batteries. Deux bricks, *l'Actéon* et *le Ducouedic*, et une corvette, *la Bayonnaise*, étaient embossés très-près de terre dans la baie à l'est de Sidi-el-Ferruch, et vis-à-vis la batterie ennemie de gauche.

Le soleil se levait au milieu des brouillards, et sa couleur pâle présageait aux Algériens le sort qui leur était réservé. Dans ce moment, les deux batteries ennemies commencèrent à tirer sur les troupes, et sur les embarcations qui abordaient la côte; malgré cela le débarquement continuait avec une grande activité. La division Loverdo suivit de près celle du général Berthezène, et les régiments du duc d'Escars commençaient à s'embarquer.

Les bricks et la corvette tirèrent plusieurs volées contre la batterie ennemie, dont les boulets, sans faire beaucoup de mal, inquiétaient cependant nos troupes. En entendant le bruit du boulet, tous les canonniers arabes se sauvaient; ils revenaient ensuite, chargeaient et tiraient. Le capitaine Lamy fit tirer sur la batterie de droite, dont le feu était assez soutenu; mais, voyant que ses coups ne produisaient aucun

effet, il cessa. On découvrait à une demi-lieue quelques groupes de cavaliers arabes qui couronnaient les collines, et d'autres qui s'approchaient sans ordre comme pour attaquer. Le feu des bricks et celui de l'ennemi continuaient avec une grande activité, et notre batterie de campagne tirait çà et là quelques coups. Elle avait été renforcée par les 4^{es} batteries des 3^e et 7^e régiments, qui vinrent prendre position à côté d'elle.

Le général en chef, suivi de son état-major, était débarqué à six heures du matin; en arrivant à terre, un boulet tomba à ses pieds et le couvrit de sable. Quelques boulets tombèrent à bord des embarcations, mais firent peu de mal. Au moment où le 48^e se formait sur le rivage, un boulet lui emporta deux grenadiers.

Le 37^e de ligne était formé en colonne par division à distance de peloton, tout-à-fait à la gauche sur les dunes et sous le feu de l'ennemi, qui ne lui faisait point de mal, parce qu'il était abrité par un petit rideau; mais le 14^e, resté à la droite en avant de la batterie Blanche, se trouvait tout-à-fait sous le feu de l'ennemi, et en moins d'une heure il perdit onze hommes. Le général Achard, s'apercevant de cette faute, fit placer ce régiment derrière les dunes, à la droite sur le bord de la mer. Le 37^e vint le

rejoindre aussitôt, et se forma à sa gauche.

Le général en chef, voyant que le feu des Algériens commençait à faire du dégât dans nos rangs, donna à la brigade Poret de Morvan l'ordre de tourner leurs batteries par la droite, tandis que le général Achard les attaquerait de front avec le 37^e et le 14^e de ligne.

A 8 heures, le 1^{er} régiment de marche, suivi du 3^e de ligne, et marchant en colonne à travers les broussailles, se porte en avant. Nos soldats, qui vont au feu pour la première fois, marchent avec autant d'assurance que s'ils comptaient déjà dix campagnes. Les Bédouins, au nombre de six cents environ, viennent, au grand galop, à travers les broussailles contre les tirailleurs. Ceux-ci les virent s'approcher sans qu'aucun d'eux fit un pas en arrière. Les Arabes tirent en galopant, et tournent bride aussitôt; d'autres leur succèdent; les premiers ayant rechargé, reviennent tirer de la même manière. Cette manœuvre, toute nouvelle pour nous, n'épouvante pas le soldat, il riposte coup pour coup. La tête de la colonne arrive, et une assez vive fusillade s'engage avec les Arabes qui venaient de tous les côtés.

Pendant que le général Poret de Morvan exécutait son mouvement, les deux régiments de la brigade Achard, en colonne par division à distance de peloton, afin de se former sur-le-champ

en carré en cas d'une attaque de cavalerie, marchaient, en s'échelonnant, pour attaquer de front la position de l'ennemi, et appuyer les mouvements de la 1^{re} brigade, que tous les efforts des Arabes ne pouvaient pas arrêter. La batterie faisait un feu roulant sur les troupes qui venaient l'attaquer; mais ses boulets passaient tous par-dessus la tête des soldats.

Enfin, à 10 heures, les Algériens, se voyant attaqués vigoureusement sur leur front, et sur le point d'être tournés par la gauche, prennent la fuite, et abandonnent leurs pièces sans avoir le temps de les enclouer. Le 14^e prit position un peu en avant de la batterie dont il venait de s'emparer; et le 37^e continua à se porter en avant pour couronner les collines qui dominaient la côte à une demi-lieue au sud de la tour. La brigade Poret de Morvan vint peu de temps après prendre sa place dans l'ordre de bataille, à la droite du 14^e.

Pendant que ceci se passait à la droite, les bricks avaient continué leur feu sur la batterie de gauche, et ceux qui l'occupaient, voyant les troupes s'en approcher, l'abandonnèrent; en sorte qu'à 10 heures l'ennemi, chassé de toutes ses positions, avait perdu quinze bouches à feu, et la presqu'île de Sidi-el-Ferruch se trouvait complètement libre. Notre perte ne s'élevait qu'à

30 ou 40 hommes tués et blessés. A midi, les deux premières divisions de l'armée et une partie de la 3^e étaient débarquées. La ligne de bataille se formait à 3,000 mètres en avant de Sidi-el-Ferruch, et le débarquement des troupes, des munitions et du matériel, était en grande activité.

Les mauvaises dispositions faites par l'amiral à Toulon avaient occasionné un peu de désordre dans le débarquement, particulièrement pour l'artillerie: pour un grand nombre de pièces, les affûts avaient été placés sur un bâtiment et les canons sur un autre, en sorte que, non-seulement quand on eut les uns il fallut attendre les autres, mais encore chercher à quel canon appartenait tel affût.

Ces petits inconvénients à part, la marine fit bien son devoir dans cette journée; les embarcations abordèrent la côte sans hésiter, et si l'ennemi eût opposé de la résistance, elles couraient grand risque d'être toutes perdues. Le reste du temps, les marins montrèrent la plus grande activité, et l'artillerie de marine rendit de grands services pour le débarquement.

A midi les régiments des deux premières divisions étaient tous débarqués, et se portèrent sur la ligne de bataille en marchant en colonne par division à distance de peloton. La troisième

division resta en réserve pour couvrir le débarquement.

La chaleur était assez forte, à une heure le thermomètre de Réaumur marquait 22°,50. Les troupes avaient de l'eau suffisamment : on découvrit dans la pointe de Sidi-el-Ferruch cinq puits en maçonnerie dont l'eau, quoiqu'un peu douce, était néanmoins très-potable.

Les ingénieurs géographes, débarqués avec la seconde division, s'occupèrent sur-le-champ de lever la presqu'île et tout le terrain occupé par l'armée; le génie militaire reconnut la place pour construire un retranchement, afin de fermer la presqu'île et d'en faire ainsi un camp retranché, dans lequel on pourrait débarquer en sûreté les munitions, les vivres, tout le matériel de l'armée, et établir des fours et des hôpitaux. A onze heures, le 35^e de ligne eut ordre de se porter près de l'emplacement fixé pour protéger les travailleurs qui commençaient déjà à tracer le retranchement.

Après la prise des batteries quelques coups de fusil se firent encore entendre, mais quand l'armée eut pris ses positions, les Algériens s'éloignèrent hors de portée et ne tirèrent plus.

Les pertes de la journée se montèrent à une centaine d'hommes mis hors de combat : quelques-uns tombèrent entre les mains des Arabes,

qui les mutilèrent et leur coupèrent la tête. Un officier du premier régiment de marche, s'étant trop avancé, fut pris, et le lendemain on le retrouva avec la tête, les mains et les pieds coupés, et plusieurs entailles sur le corps. Ce spectacle épouvanta beaucoup les soldats, et les anima fortement contre les ennemis ; ils jurèrent de ne leur faire aucun quartier. Nous comprîmes alors que nous faisons la guerre à des cannibales, et qu'il n'y avait point de ménagement à garder avec eux.

Peu après être débarqué, le général en chef établit son quartier-général dans le marabout même de Sidi-el-Ferruch ; une partie de l'état-major se logea dans les chambres attenantes, et le reste bivouaqua dans les environs. M. de Saint-Haouen plaça son télégraphe de nuit sur une terrasse, au pied de la tour, afin de correspondre avec la flotte.

Le débarquement de l'armée française sur la côte d'Afrique offrit un spectacle très-original et difficile à décrire : ce mouvement, cette confusion demandent à être vus pour s'en faire une idée bien exacte.

Les soldats arrivaient à terre en portant sur leur dos, outre le fourniment, cinq jours de vivres et une couverture. Ils pouvaient à peine marcher par la chaleur accablante qu'il faisait.

Chaque officier, n'ayant, comme le soldat, aucun moyen de transport, portait son manteau roulé en bandoulière, une musette remplie de vivres, et une peau de bouc ou un bidon plein de vin. Quelques-uns avaient enfilé leurs biscuits dans une corde et les avaient attachés à leur sabre. On se trouvait tellement embarrassé que si l'ennemi nous eût attaqués vigoureusement avant que nous ne fussions formés, il aurait pu nous faire éprouver de grandes pertes.

Les cantinières, chargées comme des mulets, suivaient les bataillons pour relever le courage du soldat en lui versant de temps en temps à boire. Des marchands, venus à la suite de l'armée, établissaient avec empressement des boutiques sur le rivage et étalaient des provisions de toutes espèces. On voyait des limonadiers avec la fontaine sur le dos, courir partout en criant, qui veut boire. Enfin, vers le soir, le camp présentait plutôt l'aspect d'une foire que celui de la réserve d'une armée qui va combattre.

La nuit venue, les troupes avancées, formées en carrés, et toutes celles qui étaient restées dans l'intérieur du retranchement, coupèrent les broussailles et allumèrent du feu; dans un instant une étendue d'une lieue de pays fut tout illuminée et présenta un coup d'œil magnifique; le son des

cors et le bruit des tambours, en se mêlant aux cris des soldats, produisaient un effet magique : cette côte, déserte depuis si long-temps, paraissait fière de se voir ainsi peuplée ; mais l'Arabe frémit d'épouvante, et le chacal, chassé de sa tanière, remplit bientôt les airs de ses cris.

Presque tous nos soldats se trouvaient pour la première fois devant l'ennemi, et n'étaient pas du tout tranquilles ; ce qu'on leur avait dit de l'activité guerrière des Arabes, leur fit croire qu'ils seraient harcelés pendant toute la nuit ; au moindre bruit, les sentinelles tiraient et mettaient tout le camp en alarme. Les cris des chacals, qui leur étaient tout-à-fait inconnus, les surprirent beaucoup ; ils s'imaginèrent que c'étaient des cris de ralliement de l'ennemi : le bruit que ces animaux faisaient en courant dans les broussailles, firent croire aux soldats qu'on venait les attaquer ; des coups de fusil furent tirés, plusieurs régiments prirent les armes avec une grande confusion, et firent feu les uns sur les autres, ce qui occasionna la perte de dix ou douze hommes. Heureusement on s'aperçut bientôt de la méprise, et les officiers parvinrent à rétablir l'ordre et rassurer un peu la troupe.

Quelques heures après la première alerte, une seconde eut lieu, mais les soldats étaient déjà

aguerri; ils prirent les armes en silence, et on ne tira que cinq ou six coups.

Malgré ces alertes, l'ennemi ne bougea pas de toute la nuit, et le 15 au matin, nos colonnes étaient encore dans les positions qu'elles avaient prises la veille. Ce jour-là, au lever du soleil, nous vîmes plusieurs tentes sur le plateau de Staoueli à une lieue en avant de la ligne.

Quelques groupes de cavaliers vinrent attaquer les avant-postes, et il s'établit une guerre de tirailleurs qui dura peu, et n'eut d'autre effet que de nous blesser quelques hommes. Cependant à la gauche, une compagnie du 29^e fut assez vivement engagée avec les Arabes; mais le feu des bricks dirigé sur ce point, dispersa bientôt l'ennemi.

La journée fut employée à rectifier les positions des différents régiments et à les placer définitivement en ordre de bataille. Voici comment les troupes furent disposées.

La ligne de bataille était formée par les deux premières divisions sous les ordres des généraux Berthezène et Loverdo; la première occupait la gauche et une partie du centre, la seconde formait le reste de la ligne.

L'armée présentait une espèce de demi-cercle, ayant sa convexité tournée vers l'ennemi. L'aile

gauche, appuyée à la mer et soutenue par les trois navires qui avaient toujours conservé leur même position, comprenait le premier bataillon du 28^e placé sur un mamelon à 300 m. du rivage, dont il était séparé par un cordon de dunes. A 500 m. sur la droite se trouvait le 20^e formé en carré, ayant, à 300 m. derrière lui, le 2^e bataillon du 28^e. Le 37^e formé en carré occupait une colline à 600 m. sur la droite du 20^e, et un peu en avant du 1^e bataillon du 28^e. La brigade d'Arcine, de la seconde division, était placée en seconde ligne à 700 m. derrière ces régiments.

Le centre, séparé de l'aile gauche par une distance de 500 m., était composé du 14^e de ligne, placé sur une hauteur et ayant à sa droite le 3^e de ligne et le 4^e léger. La droite était formée sur un plateau à 200 m. en arrière d'un ravin très-profond qui la couvrait, et s'appuyait au ruisseau des orangers, laissant entre elle et la mer un espace de 900 m. qui n'était point occupé, et devant lequel on n'avait disposé aucun bâtiment pour le défendre. Cette aile se composait du 6^e et du 49^e, éloignés de 400 m. l'un de l'autre. Enfin le 48^e et le 15^e étaient placés tout-à-fait à l'extrémité : la droite du dernier s'appuyait au ruisseau.

Dans cet ordre toutes les troupes étaient disposées en colonne par division à distance de

peloton, afin de pouvoir se former immédiatement en carré dans le cas d'une attaque de cavalerie. Les différents fronts de bandière avaient été déjà nettoyés, et les régiments étaient occupés à élever devant eux des retranchements. La troisième division, formant la réserve, était restée à la garde du camp.

Dans la matinée, une section de la batterie Lamy, composée de deux obusiers de 24, prit position devant le front du 14^e. Quelques bouches à feu furent aussi envoyées au centre devant la brigade Poret de Morvan. Le reste des batteries montées rentra dans le parc de campagne.

Les dispositions prises par le général en chef étaient très-défectueuses : le bataillon de l'extrême gauche se trouvait tout-à-fait isolé, il restait un grand espace à sa droite, dans lequel il n'y avait point de troupes, et un autre sur sa gauche, entre lui et la mer, par où l'armée pouvait être tournée pendant la nuit; car les bricks qui étaient là ne voyant rien, ne pouvaient pas tirer. Le 20^e se trouvait aussi isolé, car la brigade d'Arcine, qui le soutenait, était beaucoup trop loin de lui. Notre aile gauche se trouvait donc trop faible, et cette faute faillit nous coûter cher. A part l'espace, tout-à-fait vide, qui restait entre l'aile droite et la mer,

le reste de l'armée était assez bien placé. Le terrain que nous occupions, composé de petites collines séparées les unes des autres par des ravins profonds, et couvertes de broussailles, n'était pas favorable à la cavalerie qui paraissait être la principale force de l'ennemi.

Le Génie travaillait avec une grande activité au retranchement qui devait enfermer le camp, et commença, conjointement avec l'artillerie, le tracé, à travers les broussailles, d'une route pour aller du camp à l'armée.

Le reste des troupes de la 3^e division débarqua dans la journée du 15. On travailla avec vigueur à mettre à terre tout ce, que l'on put.

Une partie des chevaux de l'artillerie qui avaient été débarqués la veille, furent employés à transporter le matériel du point de débarquement au parc. Les compagnies d'artillerie, de marine, les batteries non montées, et des troupes de la 3^e division, étaient occupées à débarquer le matériel, les vivres et les munitions.

Ce même jour on entreprit la construction d'une manutention et l'installation des fours, pour cuire le plus tôt possible du pain dont l'armée avait grand besoin.

Le soleil était brûlant; le thermomètre marquait 23° Réaumur; mais, heureusement, on

avait de l'eau en abondance. Les puits trouvés la veille avaient été presque tous épuisés; mais, comme ils étaient peu profonds, on pensa qu'en creusant dans le sable, on trouverait de l'eau à une petite profondeur. C'est effectivement ce qui eut lieu : dans l'intérieur de la presqu'île on trouva partout de l'eau. L'artillerie creusa deux puits; on choisit les lieux les plus bas, et l'on trouva l'eau à cinq mètres à peu près. Ces deux puits donnaient assez d'eau pour dix batteries. Cette eau était un peu fade, mais cependant potable, et sa découverte fut très-utile à l'armée. Les soldats eurent bientôt creusé un grand nombre de trous, et on eut de l'eau tant qu'on voulut. L'aile droite de l'armée avait à côté d'elle un ruisseau dont l'eau est excellente. Le centre et l'aile gauche avaient creusé quelques puits auprès des collines, et ils n'avaient pu obtenir qu'une eau bourbeuse, néanmoins bonne à boire; mais pas en assez grande quantité. Ils furent obligés d'envoyer des corvées au ruisseau qui était à la droite, et ces corvées furent attaquées, ce qui donna lieu à quelques engagements de tirailleurs où nous eûmes plusieurs hommes blessés.

Nous avons dit plus haut que le quartier-général était établi dans le marabout de Sidi-Ferruch. Les marabouts sont des hommes plus

instruits que les autres, et qui sont en grande vénération chez les Arabes. Après leur mort plusieurs sont regardés comme saints; on les enterre dans une espèce de chapelle carrée recouverte d'un dôme, à laquelle on donne le nom général de marabout, plus l'épithète de Sidi (seigneur ou monsieur). La place où est le saint est recouverte d'une espèce de cage en bois, à laquelle les fidèles viennent suspendre leurs offrandes.

Le marabout de Sidi-el-Ferruch est un des plus beaux de la contrée : après être passé par une cour fermée de murs, on entre dans une salle carrée, assez grande, qui communique par une porte en bois grillée à une autre un peu moins grande couverte d'un dôme octogone, et dans laquelle reposait le Sidi-Ferruch. La châsse, composée de petits morceaux de bois très-bien travaillés, était garnie d'une infinité d'amulettes en argent, corail, verroterie, etc. Trois grands drapeaux avec des lances étaient plantés autour, beaucoup de bannières et des fichus de soie de différentes couleurs décoraient les murs de la salle. Le général fit religieusement respecter toutes ces choses, et personne n'y toucha.

Nous avons appris depuis que les Algériens qui accordaient une grande puissance à *Sidi-el-Ferruch*, sachant que nous allions débarquer près

de son tombeau, étaient venus en procession lui demander l'extermination des Français, et avaient ainsi décoré ce saint lieu pour que le patron exauçât leurs prières. Mais quand Alger fut pris, ils l'accusèrent de trahison, et le débaptisèrent en disant qu'il ne valait rien.

A côté du marabout une tour carrée s'élève de 12 mètres au-dessus du sol. Au sommet se trouve une petite plate-forme avec quatre embrasures, dans lesquelles il existait trois pièces de deux en fer, tout-à-fait hors de service, et une jolie petite pièce en bronze qui n'avait point d'affût. On remarquait sur le pavé une centaine de petits boulets tout couverts de rouille. Cette artillerie n'avait certainement pas servi depuis dix ans.

Dans la nuit les fausses alertes furent moins fréquentes que la veille. Cependant il y en eut encore plusieurs. Le 16, dès le matin, les Arabes au nombre de quatre à cinq mille, voltigeaient devant le front de l'armée. Ils engageaient de temps en temps la fusillade avec les avant-postes, mais ils n'entreprirent rien de sérieux. On leur tira ça et là quelques obus qui les épouvantèrent au-delà de tout ce qu'on peut croire. Quand un venait à tomber dans le milieu d'un groupe, ils partaient tous au galop, couraient chacun de leur côté, et ne venaient plus dans la direction que l'obus avait suivie.

Vers 9 heures du matin le temps était couvert, lorsque tout à coup il s'éleva un vent du nord-ouest extrêmement fort, qui amena bientôt une pluie battante. L'eau tomba par torrents jusqu'à midi. Toute l'armée qui n'avait point d'abri fut horriblement mouillée. Au bruit de l'orage, et à la vue des masses d'eau qui se précipitaient du ciel, les soldats furent un instant démoralisés, et les cris : *Voici l'orage de Charles-Quint*, se firent entendre.

Dans la baie la mer devint très-grosse, et le débarquement fut suspendu. Les matelots des embarcations qui se trouvaient sur le rivage, furent obligés de les abandonner et de se sauver à terre. Les bâtiments étaient horriblement secoués; plusieurs chassèrent sur leurs ancres; mais pas un seul ne vint à la côte. Vers le soir le vent tourna au nord-est et l'orage cessa. Mais la mer resta agitée au point qu'il ne fut pas possible de continuer à débarquer les vivres dont l'armée manquait déjà.

Dans cette position critique, l'amiral donna l'ordre de jeter à la mer des tonneaux de vin et d'eau-de-vie, des caisses de biscuit, des tonnes de farine, des balles de foin, des sacs d'orge et d'avoine, etc.

Cet ordre ayant été mis à exécution, les vagues apportèrent tous ces objets sur la côte, où ils

furent recueillis avec soin, et distribués ensuite aux troupes. Lors de l'embarquement à Marseille, on avait eu la précaution de recouvrir une certaine quantité d'objets, de doubles enveloppes imperméables, dans le cas où on serait forcé de les jeter à l'eau pour les débarquer. Cette prévoyance fut très-utile dans la circonstance présente; sans elle l'armée aurait manqué de vivres. L'ennemi s'étant montré assez en force le matin devant le front de l'armée, la 4^e batterie montée du 7^e régiment, reçut l'ordre d'aller prendre position à l'aile gauche. Le capitaine Lelièvre, avec la batterie de montagne (six obusiers de 12), fut envoyé à la brigade Monck-Duzer, à l'extrême droite, où il arriva vers 2 heures de l'après-midi. Le général, après lui avoir dit que l'ennemi venait souvent dans l'espace resté vide le long de la mer, lui laissa le choix de placer ses pièces comme il le voudrait. M. Lelièvre disposa son artillerie de manière à défendre tout l'espace compris entre la mer et la batterie des fusils de rempart, qui avait été établie devant le front du 6^e régiment, placé à la gauche de la brigade.

Le général Lahitte, que nous avons déjà vu à Toulon déployer une activité extraordinaire, continuait ici, il était partout : quand le général en chef allait visiter les lignes, il l'accompagnait;

ensuite il revenait au milieu de ses batteries, faire tout disposer, activer le débarquement et le placement de chaque objet dans les parcs.

Le général Achard allait tous les jours visiter les avant-postes de sa brigade; les généraux Damremont et Monck-Duzer déployaient aussi beaucoup d'activité; mais quelques autres n'imitaient point du tout leur exemple; l'extrême gauche se plaignait surtout de ce que le sien ne se montrait jamais.

Un certain nombre de tentes, qui avait été débarqué le 15, fut distribué, après la pluie, à l'état-major et aux différentes administrations. Ceux qui en avaient reçu s'empressèrent de les placer, et dans quelques heures plusieurs lignes furent élevées. Celles du quartier-général étaient disposées sur le mamelon de la tour. Ce point présentait alors un spectacle fort original : en arrivant, chacun s'était fourré où il avait pu; les Noailles, les Talleyrand, les Challet, etc., étaient entassés dans un *matemore* (magasin à blé). Ailleurs, des officiers d'état-major bivouaquaient sous un figuier, sous une touffe d'agave, etc.; plusieurs intendants et payeurs étaient logés dans les poulaillers qui sont autour du marabout. Un officier, nouveau Diogène, s'était blotti dans un tonneau, qui déjà deux fois l'avait préservé de l'humidité de la

nuit, et qui, dans cette même journée, l'abrita contre l'orage. Chacun emportant son sac et ses vivres, courait se loger sous sa tente qu'il regardait alors comme un palais, et quoique couché sur la terre humide, car nous n'avions ni paille ni foin, on se trouvait très-heureux.

Le retranchement était déjà fort avancé, et l'intérieur du camp se meublait; les emplacements avaient été assignés aux administrations et aux différents corps de l'armée. Les constructions pour les hôpitaux et la manutention se poursuivaient vigoureusement. Les fours, commencés la veille, avaient été achevés dans la matinée, et le soir du pain fut cuit et distribué à l'état-major-général. Ceci annonçait qu'on en aurait bientôt pour toute l'armée qui en avait le plus grand besoin, car elle mangeait d'assez mauvais biscuit depuis plus d'un mois.

Avant l'orage, quelques-uns des bâtiments du second convoi, qui était parti de Palma peu de temps après nous, s'étaient montrés devant la rade, mais lorsque le vent s'éleva, ils prirent le large, et nous les perdîmes de vue. On attendait avec impatience les chevaux des officiers, ceux de l'artillerie et du train des équipages.

Les courses et les cris des chacals, joints à l'inexpérience de nos soldats, occasionnèrent encore plusieurs fausses alertes pendant la nuit.

Quelques coups de fusil furent tirés dans l'intérieur du camp retranché, et la garde du général en chef prit les armes et fit même quelques pas en avant, mais elle rentra peu après.

Le 17, un léger vent d'est et l'apparence d'une belle journée vinrent dissiper la terreur que l'orage du 16 avait répandue dans l'armée. On craignait que le mauvais temps ne continuât, et que le sort de Charles-Quint ne nous fût réservé.

Le soleil, à son lever, nous montra le camp des Arabes beaucoup augmenté, et un assez grand nombre de cavaliers placés en avant dans les vallées et sur les mamelons. Sur une butte devant le camp ennemi, cinquante à soixante travailleurs étaient occupés à élever une redoute.

Vers huit heures du matin, une forte colonne de Maures et d'Arabes vint défiler avec arrogance devant l'aile gauche de l'armée; et au signal donné par un coup de canon, l'ennemi tira en l'air, et se jeta aussitôt sur le 20^e et quelques compagnies du 37^e qui étaient détachées. On se tirailla avec acharnement; toutes les compagnies du 20^e furent, dans cette affaire, envoyées successivement en tirailleurs. Une section de la batterie des fusils de rempart arriva pour soutenir l'infanterie, et l'ennemi fut re-

poussé. Vers la fin de l'action, le 35^e avait quitté sa position devant le camp et s'était porté au secours de la gauche; mais voyant l'ennemi prendre la fuite, il rentra.

Malgré la pluie tombée la veille en grande abondance, la journée fut très-chaude : dans l'après-midi, le thermomètre marqua 18°,50 R.

Vers le soir, on amena au général en chef un marabout qui s'était présenté aux avant-postes. Il était vêtu d'une étoffe de laine blanche, comme tous les Arabes. C'était un homme de cinq pieds six pouces, d'une belle figure, avec une longue barbe et des cheveux blancs. Il était âgé de 60 à 70 ans. Les interprètes lui firent beaucoup de questions touchant l'armée ennemie; il ne répondit à aucune; et quand on lui demanda ce qu'il était venu faire au milieu des Français, il dit qu'il avait obéi aux ordres de Dieu : on lui offrit à boire et à manger, il ne voulut accepter que du café et de l'eau. Il demanda une bague avec beaucoup d'instance : mais au lieu de cela, le général lui fit offrir une pièce d'or, en lui disant qu'elle portait l'effigie du roi de France. On le conduisit ensuite au général Loverdo, qui, après lui avoir fait adresser plusieurs questions par son interprète, lui offrit de l'argent. Il refusa en disant que lui-même n'en pourrait pas donner, et que Dieu seul l'avait envoyé à notre

camp. On le lâcha ensuite, et il retourna vers les siens.

Dès le commencement de notre arrivée, on avait fait un grand nombre de proclamations aux Arabes, écrites dans leur langue. Ces proclamations leur annonçaient que nous étions venus en Afrique pour punir le dey d'Alger et les délivrer de la tyrannie des Turcs; mais que nous n'en voulions ni à leur religion, ni à eux, ni à leurs femmes, ni à leurs propriétés; que nos troupes observeraient la plus stricte discipline; et que les tribus qui déposeraient les armes trouveraient aide et protection auprès des Français. Pendant la nuit, ces proclamations furent attachées aux broussailles, assez loin au-delà des avant-postes, et dans la journée les Bédouins les prirent.

Le débarquement, que le mauvais temps de la veille avait forcé d'interrompre, reprit avec une nouvelle vigueur. Les chevaux et les hommes de l'artillerie, conjointement avec les compagnies d'artillerie de marine, furent employés à transporter le matériel et les munitions du port dans les parcs. Une partie du régiment des chasseurs d'Afrique débarqua dans cette journée et prit sa place dans le camp retranché. Les lignes de tentes du quartier général, de l'administration, de l'artillerie et du génie étaient déjà élevées;

des puits nombreux et des abreuvoirs pour les chevaux avaient été creusés; des forges établies; une partie des bétiaux débarquée et parquée au pied de la colline; une boucherie fut établie, et on commença à donner de la viande fraîche.

Plusieurs cabanes de marchandes de comestibles s'étaient élevées sur le rivage. Les embarcations qui se succédaient sur la plage chargées de toutes sortes de choses; les chariots et les hommes employés à transporter et à placer dans les magasins tout ce qu'on débarquait; les troupes qui traversaient dans toutes les directions pour relever les postes, pour se porter sur tel ou tel point, tout cela occasionnait un mouvement extraordinaire, et dans lequel il régnait cependant un ordre admirable. Sidi-el-Ferruch présentait alors l'aspect d'une ville naissante bâtie par une colonie militaire.

Les médecins ayant décidé que les bains de mer, pris modérément, étaient très-salutaires; le soir on permit aux troupes restées dans le camp de se baigner, même on les y engagea, en sorte que de cinq à sept heures tous les jours trois ou quatre mille hommes, poussant des cris de joie, s'ébattaient au milieu de l'eau de la mer, sous les yeux de l'ennemi, qui du plateau qu'il occupait pouvait très-bien voir ce qui se passait à Sidi-el-Ferruch.

Nos soldats, quoique tiraillant toujours beaucoup trop dans tous les engagements qu'ils avaient avec les Algériens, commençaient cependant à s'aguerrir : les fausses alertes n'avaient plus lieu ; on lâchait bien encore quelques coups de fusil dans la nuit, mais les régiments entiers ne prenaient plus subitement les armes, pour faire feu les uns sur les autres.

Le 18, le soleil se leva au milieu des brouillards, cependant la journée fut belle et chaude. Depuis que nous étions débarqués les nuits étaient fraîches et très-humides, la rosée était si forte qu'elle pénétrait dans les tentes à travers la toile, et qu'elle mouillait tout-à-fait ceux qui restaient dehors. La chaleur du jour était grande sans être cependant insupportable, comme nous nous l'étions figuré avant de mettre pied à terre.

Dans le courant du jour nous vîmes arriver plusieurs bâtiments du convoi que la tempête du 16 avait éloignés, mais on n'eut aucune nouvelle des chevaux que l'on attendait avec impatience ; presque tous les officiers d'état-major étaient forcés de faire leur service à pied, et les transports du camp à l'armée s'exécutaient à dos d'hommes.

Le camp de l'ennemi s'était beaucoup augmenté, toutes ses forces s'y trouvaient alors réunies d'après ce que nous avons su plus tard.

L'Aga, gendre du dey, commandait en chef; les beys de Constantine et de Titéry s'y trouvaient en personne à la tête de leurs troupes; le Kléfa d'Oran était venu à la place du bey de cette province; plusieurs chef Kbaïl sous les ordres du fameux Benzahmum s'y étaient rendus avec leurs tribus; les forces réunies se montaient à 25 ou 30,000 hommes, y compris trois mille Turcs de la milice d'Alger. Plus de la moitié des Arabes et des Kbaïl étaient à cheval, ce qui formait une cavalerie très-nombreuse, et au choc de laquelle l'ennemi croyait que notre infanterie ne pourrait jamais résister.

La redoute, construite par les Barbares en avant de leur camp, avait été armée de pièces de canon et occupée par de forts détachements d'infanterie.

Notre ligne de bataille, toujours disposée comme nous l'avons dit plus haut, n'était forte que de 21,000 combattants. La disproportion du nombre donnait beaucoup de jactance à l'ennemi; il regardait comme très-facile de nous entourer, de nous anéantir et de s'emparer ensuite de tout ce que nous avions amené avec nous. Le bruit se répandit que les chefs algériens avaient fait dire au général de Bourmont que, s'il ne se rembarquait promptement, ils allaient jeter toute son armée à la mer.

Vers deux heures du soir, trois chefs arabes, montés sur de beaux chevaux et portant des drapeaux blancs à la main, se présentèrent aux avant-postes de la division Loverdo. Mais à l'aspect des sentinelles ils s'arrêtèrent tout court et n'osèrent plus avancer; alors un interprète s'approcha d'eux, leur remit son épée pour leur prouver qu'il ne voulait point leur faire de mal, et les assura qu'ils pouvaient venir sans crainte auprès du général. Tout ce qu'il put dire ne les rassura point; ils demandèrent des otages, on donna un sergent d'artillerie qu'on fit passer pour un officier supérieur. Alors ils approchèrent, mais toujours avec crainte, et quand ils aperçurent les généraux et les officiers d'état-major qui s'étaient avancés pour les recevoir, ils prirent peur et se retirèrent. Pour leur donner de la confiance on arbora des drapeaux blancs, et on coucha les armes. Enfin un d'entre eux se hasarda à venir, et on le reçut avec de grandes démonstrations d'amitié.

Il dit à l'interprète qui fut chargé de l'entretenir, que les Turcs les avaient trompés en leur dépeignant les Français comme des hommes féroces; « mais cependant, ajouta-t-il, nous avons lieu de douter de votre bonne foi : d'après vos proclamations, nous avons cru qu'il suffisait de se présenter avec un drapeau blanc pour être

bien reçu de vous; mais un des nôtres, mon parent, dont je porte encore le deuil, dit-il, en montrant un crêpe noir qu'il avait à sa tête, est venu avec un drapeau blanc jusqu'à vos avant-postes et il a été tué. Nous voulons bien croire que ce soit par méprise, et nous ne demandons pas mieux que d'être vos amis. Détruisez les Turcs et fermez les portes d'Alger, alors nous serons tous pour vous; mais auparavant nous sommes obligés de rester fidèles à nos maîtres; parce que si vous veniez à être vaincus, nous serions perdus sans ressource, nous, nos femmes et nos enfants. Je vous prévien que vous serez attaqués demain par toutes les forces du Dey d'Alger réunies. Tout ce que je peux vous promettre, c'est que nos tribus resteront neutres pendant l'action, et, si vous êtes vainqueurs nous serons pour vous; mais si malheureusement vous venez à être vaincus, nous sommes forcés de vous poursuivre, sous peine d'être massacrés par nos compatriotes. »

Ce que venait de dire ce chef arabe ne le compromettait pas beaucoup; on le reconduisit ensuite jusqu'aux avant-postes, et il retourna dans son camp avec ses collègues qui n'avaient pas osé avancer.

Sur plusieurs autres points de la ligne on avait aussi reçu l'avis d'une attaque générale pour le len-

demain à la pointe du jour. D'ailleurs l'armement de la batterie construite en avant du camp algérien, et son occupation par des forces assez considérables, révélaient assez les projets de l'ennemi.

D'après cela, le reste de la journée et une partie de la nuit furent employés à construire des retranchements devant les colonnes, et à se préparer à bien recevoir l'ennemi quand il se présenterait. On fit occuper plusieurs points devant le front de l'armée qui parurent avantageusement placés et qui ne l'avaient point encore été. On releva les avant-postes par des compagnies d'élite pour prévenir les alertes, qui étaient en grande partie causées par la peur des soldats. Aussi la nuit du 18 au 19 juin fut-elle très-tranquille.

BATAILLE DE STAOUËLI.

Le 19 juin, 27^e jour de la lune de *Delhhadjé*.

A la pointe du jour, un épais brouillard couvrait les deux armées et nous dérobaient tout-à-fait la vue des bandes ennemies qui s'avançaient contre nous. A 4 heures l'armée française fut attaquée sur tout son front par des masses composées de cavaliers et de fantassins mêlés les uns avec les autres, et se précipitant au galop et sans

ordre contre nos bataillons. Quelques hommes, portant un drapeau à la main, couraient en avant, plantaient leur drapeau sur un point en jetant de grands cris; une foule y arrivait en désordre, se groupait autour du drapeau, et tirait avec assez de célérité et de justesse. On apercevait parmi ces hordes barbares des hommes à cheval vêtus à la turque, qui couraient au milieu d'elles et les faisaient avancer à grands coups de sabre; les Arabes paraissaient les craindre beaucoup, et dès qu'ils les voyaient arriver, ils se portaient en avant en criant et courant de toutes leurs forces. Ce mouvement de l'ennemi fut appuyé par le feu de ses canons, qui tirèrent sur différents points de notre ligne.

Les chefs algériens, malgré leur ignorance dans l'art de la guerre, avaient cependant très-bien saisi les vices de notre position; ils avaient reconnu que nos ailes étaient beaucoup trop faibles et mal soutenues, et compris la possibilité de tourner l'armée française, de couper ses communications avec le camp retranché et de la prendre entre deux feux. Nos généraux, qui occupaient cette position depuis quatre jours et qui voyaient le nombre des ennemis s'augmenter continuellement, n'avaient pas eu autant de sagacité. Cependant ce n'était pas leur première campagne.

Pour exécuter son projet, l'ennemi dirigea tous ses efforts contre les extrémités de la ligne, et particulièrement à la gauche, qui était le point le plus faible : une grande quantité d'Arabes à pied et à cheval, soutenue par la milice turque, se précipita avec impétuosité contre les 28^e, 20^e et 37^e régiments de ligne. Les avant-postes du 37^e étant les plus avancés furent attaqués les premiers; le capitaine Harlet, qui occupait avec sa compagnie le retranchement le plus avancé, vint à manquer de cartouches; l'ennemi s'en apercevant, se porta sur lui au galop, et les chevaux sautèrent par-dessus le parapet, et dans un instant la redoute fut envahie. Le capitaine se reploya avec précipitation sur le régiment; les Turcs, encouragés par ce succès, attaquèrent aussitôt quatre autres postes retranchés, situés sur le revers opposé de la vallée, et en enlevèrent deux.

Le régiment était formé en colonne serrée par division et attendait l'ennemi de pied ferme. Le commandant Trémau, un fusil à la main, s'élance, à la tête des grenadiers du premier bataillon, au secours du capitaine Harlet; celui-ci, voyant les grenadiers arriver, rallie ses soldats et attaque avec eux l'ennemi au pas de course. Le capitaine Béhaguel, à la tête des voltigeurs du premier bataillon, se porte sur le poste du centre pour en chasser les Turcs; les grenadiers

du second marchent sur l'épaulement de gauche, et la compagnie de voltigeurs se porte sur la droite pour appuyer le mouvement du commandant Trémau. L'effort de l'ennemi fut bientôt arrêté; on le chassa des retranchements dont il s'était emparé, mais il se retira en défendant le terrain pied à pied.

A trois heures et demie du matin, la brigade Clouet avait reçu l'ordre d'abandonner ses positions et d'en prendre d'autres plus en arrière; elle exécutait son mouvement rétrograde quand, tout à coup, elle fut vigoureusement attaquée par un grand nombre de cavaliers et de fantassins. « Arrêtez-vous face à l'ennemi », crie le colonel Mounier du 28^e à son arrière-garde. Le capitaine Brady fait faire demi-tour à sa compagnie et marche droit à l'ennemi. Le colonel arrête le premier bataillon, se met à sa tête et attend les Turcs de pied ferme; mais ceux-ci arrivent de tous les côtés par les petites vallées des dunes. Le colonel, obligé de garder un grand nombre de points, ne peut conserver que deux compagnies réunies. Le soleil levant éblouissait les soldats, et la fumée de la poudre, jointe à la poussière que faisait la cavalerie, leur cachait l'ennemi. Les Turcs attaquent avec acharnement et enlèvent leurs morts à mesure qu'ils tombent. Le 28^e, quoique trop dispersé, résiste courageusement; mais les car-

touches viennent à manquer, et beaucoup d'hommes se retirent la giberne vide. Le colonel fait avancer une des deux compagnies de réserve pour boucher la trouée faite par les fuyards. Le combat était des plus acharnés, il ne restait plus qu'une simple section pour garder le drapeau, et l'ennemi marche dessus pour s'en emparer. Les cris *au drapeau* se font entendre, les fuyards se réunissent autour et croisent la baïonnette. Dans ce moment le général d'Arcine, à la tête du 29^e régiment de ligne, arrive au secours du 28^e. A sa vue, le brave colonel Mounier crie : *vive le Roi ! en avant* : les soldats groupés autour du drapeau s'élancent, le bataillon les suit, et l'ennemi prend la fuite. Les deux régiments le poursuivent jusqu'au-delà de ses premières positions, en laissant derrière eux le champ de bataille couvert de morts que les Algériens ne purent pas enlever. Protégé par le 29^e, le 28^e reforme ses rangs, et l'ennemi put être contenu. Les navires, qui n'avaient pas encore pu tirer parce que les ennemis étaient pêle-mêle avec les Français, voyant leurs hordes à distance sur les hauteurs, dirigèrent contre elles un feu roulant qui les tint en respect et leur fit beaucoup de mal.

Le 20^e avait envoyé quelques-unes de ses compagnies en tirailleurs et avait pris une position très-avantageuse qui le mettait à l'abri du feu de l'ennemi.

Au centre les avant-postes du 14^e et ceux des autres régiments avaient aussi été attaqués, mais avec beaucoup moins de vigueur qu'à la gauche, et le feu de l'artillerie qui se trouvait là eut bientôt forcé les Arabes et les Kbaïl à battre en retraite. On ne se fait pas d'idée de l'effet moral que l'artillerie produit sur ces peuples; un boulet qui leur siffle aux oreilles, un obus qui éclate parmi eux, les met en fuite sur-le-champ.

Le bey de Constantine et le klefa d'Oran, avec toutes leurs troupes, marchèrent contre notre aile droite, et firent une manœuvre tout-à-fait semblable à celle que l'aga exécutait à la gauche, c'est-à-dire qu'ils cherchèrent aussi à tourner par ce côté.

A trois heures et demie on aperçoit quelque mouvement: tout à coup on voit l'ennemi descendre au galop de deux mamelons qui étaient devant la division Loverdo. Au premier coup de canon, une grande quantité d'Arabes couchés dans les broussailles se lèvent à petite portée de fusil, et tirent en dirigeant principalement leur feu sur les artilleurs. Trois compagnies du premier bataillon du 48^e sont vivement attaquées, et se défendent vigoureusement. Les deux compagnies de voltigeurs viennent à leur secours. Dans ce moment l'ennemi cherche à s'emparer de la batterie d'obusiers qui lui faisait beaucoup de

mal; mais le commandant Blanchard avec le reste du premier bataillon se porte en avant pour la défendre, et repousse les efforts des Arabes. Trois bateaux à vapeur qui s'étaient approchés de la côte, par une canonnade bien soutenue contribuèrent puissamment dans cette circonstance à la retraite de l'ennemi.

Les avant-postes de la brigade Damremont furent aussi attaqués vigoureusement; mais ils soutinrent parfaitement les efforts des Bédouins et les forcèrent enfin à battre en retraite. L'ennemi avait complètement échoué dans son projet, il avait été repoussé sur tous les points, et forcé de retourner sur les mamelons qu'il occupait la veille. Il était sept heures et le général en chef n'avait point encore paru, personne ne donnait des ordres, chaque brigade et même chaque régiment était alors abandonné à lui-même. Le général Lahitte, voyant qu'on perdait l'occasion de culbuter l'ennemi, prit sur lui de faire porter en avant plusieurs régiments de la droite. A l'aile gauche, le 28^e, le 20^e et le 29^e, marchant en colonne serrée par division, avaient repris l'offensive et poussé l'ennemi jusque sur ses premières positions. La brigade Achard traversa la petite vallée qui était devant son front, chassa les masses de Bédouins qui occupaient les mamelons opposés, et s'y établit. Deux sections

de la batterie Lamy se placèrent sur le plateau devant cette brigade, et firent un feu roulant sur la batterie algérienne qui se trouvait en face, ainsi que sur les troupes qui cherchaient à attaquer. Le capitaine Olery, avec ses fusées de guerre, s'était placé un peu à droite, et en lança plusieurs qui furent loin de produire tout l'effet qu'on en attendait.

A la droite, le général Monck-Duzer passe le ravin qui le séparait de l'ennemi; la brigade Damremont suivit ce mouvement. Le colonel Leridant du 48^e, marche à la tête des tirailleurs. L'ennemi fuit vers le ruisseau, s'arrête un moment et tâche de résister; mais deux compagnies de voltigeurs des 6^e et 49^e régiments arrivent au pas de course, traversent le ruisseau, et cherchent à couper la retraite à l'ennemi, qui se défend encore vigoureusement; les voltigeurs tirent à bout partant, s'élancent ensuite à la baïonnette et le culbutent. Dans ce moment, M. Maga, à la tête de six voltigeurs, se jette au milieu d'un groupe ennemi, en tue deux et blesse un troisième; cinq voltigeurs tombent morts ou blessés; mais, secondé du caporal Vacher, qui est blessé grièvement, et du caporal Rocher, il force le reste à prendre la fuite : l'ennemi abandonne la place en laissant soixante morts dans le ruisseau.

Les Arabes avaient aussi tenté de tenir devant la 2^e brigade, mais une compagnie du 15^e les mit en déroute. Le premier bataillon du 6^e traversa le ruisseau pour appuyer les voltigeurs; mais il reçut l'ordre de revenir, ainsi que la brigade Duzer, qui l'avait aussi traversé. Les deux brigades tournent alors à droite, et se placent en première ligne. Le 49^e appuie à gauche, et les voltigeurs du 6^e vont occuper la maison blanche à notre droite sur le bord du ruisseau. Pendant ce mouvement de la droite, le capitaine Lelièvre suivit constamment la brigade Duzer avec sa batterie de montagne, et comme il n'avait point de chevaux, il fut obligé de faire porter à dos par les canonniers les pièces démontées et les affûts avec 32 caisses de munitions, pesant 40 kilogr. chacune, à travers un pays montueux et coupé de ravins très-profonds.

Les colonnes, parvenues sur les hauteurs que les Algériens venaient d'abandonner, s'arrêtèrent pour prendre haleine. On se trouvait alors en face de l'ennemi, qui avait pris une seconde position, parallèle à la première, et où il paraissait vouloir se maintenir à tout prix.

Les batteries françaises placées à l'aile gauche et au centre, ainsi que les obusiers de montagne de la droite, ripostaient à la batterie ennemie, et faisaient aussi feu sur les masses qui

étaient devant notre front. Le soleil, ayant dissipé les brouillards, dardait ses feux sur nous, et nous montrait alors le camp algérien, dont les tentes blanches réfléchissaient fortement ses rayons. Des guidons flottant derrière les mamelons, indiquaient des troupes masquées. Sur les plateaux des groupes de cavalerie manœuvraient pour se réunir, ce qui fit croire qu'ils allaient charger. On ordonna alors de serrer les rangs et de prendre des dispositions pour former le carré aussitôt qu'ils commenceraient leur mouvement.

Tel était l'état des choses, lorsque le général en chef, qui n'avait point encore paru, quoiqu'on se battit depuis quatre heures, suivi de tout son état-major et escorté par un détachement de vingt-cinq chasseurs à cheval, arriva vers 7 heures et demie. Après avoir contemplé pendant quelque temps les positions de l'armée, il dit qu'il regrettait qu'on se fût tant avancé, parce que le matériel et les chevaux n'étant point encore débarqués, on ne pouvait pas se porter en avant, mais qu'il fallait garder les positions qu'on avait prises, en attendant qu'on fût en mesure de pousser plus loin. Alors le général Berthezène lui observa qu'on ne pouvait plus reculer; qu'il fallait profiter de l'ardeur des troupes, poursuivre ses succès et s'emparer du

camp. « Eh bien ! dit alors M. de Bourmont, puisque le vin est tiré, il faut le boire. »

Aussitôt il donna l'ordre à toute l'armée de se porter en avant, et de tourner l'ennemi par sa gauche, en faisant avancer notre droite par échelons. Pour exécuter ce mouvement, les régiments se formèrent en colonne par division à distance de peloton, en s'échelonnant entre eux à 100 pas d'intervalle. La gauche devait rester presque immobile, et la droite, en pivotant sur elle, décrire un grand cercle, et venir enfermer l'ennemi entre l'armée et la mer. Le général Loverdo, ayant à parcourir un terrain couvert de broussailles et coupé de ravins profonds, fut très-long-temps pour exécuter le mouvement qu'on lui avait commandé de faire.

Les régiments de l'aile gauche, emportés par trop d'ardeur, et impatients de voir que la droite ne s'avancait pas, battent la charge et marchent en avant. Le 20^e, le 37^e et le 14^e se portent ensemble sur la batterie algérienne, et essuient un feu très-vif, mais mal dirigé. En arrivant sur le plateau où était cette batterie, notre artillerie, qui les avait suivis, se met en batterie à portée de pistolet de l'ennemi, et engage une canonnade assez vive. Alors le général Lahitte, ayant fait dire au général Achard que le moment était venu de faire enlever les épau-

lements, celui-ci s'y porta à la tête des trois régiments dont nous venons de parler. Les voltigeurs se précipitent au pas de course, et arrivent pêle-mêle devant la redoute, tirent par les embrasures sur les canonniers, qui l'abandonnent avec précipitation et se sauvent de tous côtés; nos troupes y entrent, trouvent les pièces encore chargées et une assez grande quantité de munitions.

L'ennemi, poussé par la gauche et par le centre, s'était rejeté sur notre droite, qui avait en outre sur son flanc une forte colonne, la tribu dont le chef était venu la veille, qui attendait le moment favorable pour tomber dessus. Le capitaine Lelièvre, avec ses obusiers de montagne traînés à bras, marchant toujours avec les tirailleurs de la 2^e division, arriva près de la redoute algérienne, et tira sur une hauteur où l'ennemi s'était réuni autour de plusieurs drapeaux. Les obus coupèrent deux drapeaux, et aussitôt les Arabes prirent la fuite. Dans ce moment la batterie algérienne envoyait encore quelques boulets à la droite, mais elle fut prise peu de temps après.

A cette époque, l'ennemi était repoussé sur tous les points, et fuyait avec précipitation vers son camp. Les voltigeurs le suivent au pas de course, arrivent avec lui; alors la déroute devint

complète : Arabes , Turcs , Kbaïl , courent dans toutes les directions. Les tirailleurs de la 1^{re} division arrivent presque tous en même temps. Une grande quantité de chameaux et de bestiaux abandonnés couraient au milieu des tentes. Les voltigeurs traversent le camp en fouillant partout pour chasser l'ennemi, et vont s'arrêter en avant pour couvrir les mouvements de leurs régiments qui les suivaient de près. Le général Achard, avec le 14^e et la batterie de campagne, qui n'avait cessé de marcher avec ce régiment, arrive un peu en avant du camp sur la gauche et prend position, afin de le couvrir contre l'ennemi, qui avait l'air de vouloir encore hasarder un coup de main pour le reprendre. Le colonel Feuchères, arrivé dans le camp, avait fait arrêter son régiment au milieu, pour lui donner le temps de se reposer. Le général Achard lui envoya plusieurs fois l'ordre de venir se former à la gauche du 14^e; mais ce ne fut qu'une demi-heure après que ce colonel se rendit aux ordres de son général.

A midi, les brigades Clouet et Poret de Morvan étaient formées à la gauche et à la droite de la brigade Achard. La division Loverdo, dont le mouvement avait été retardé par les difficultés du terrain, arriva la dernière, et se plaça à la droite de la 1^{re} division, déjà formée en avant du camp.

La bataille avait commencé à 4 heures et demie du matin; il était une heure. Des masses ennemies se montraient encore çà et là sur les hauteurs à quelque distance; mais, voyant les dispositions que l'on prenait, elles disparurent tout-à-fait.

Dans cette journée, la 1^{re} brigade de la division d'Escars fut la seule qui se porta en avant. Le 35^e de ligne, parti à 8 heures du matin pour soutenir l'aile gauche, arriva sur les dunes après que le 28^e eut repris l'offensive, et poussé déjà l'ennemi assez loin. Il se forma alors en colonne serrée sur l'emplacement où le 28^e avait si vaillamment combattu peu auparavant, et y resta. Le 2^e régiment de marche se porta sur le bord de la mer, à l'embouchure du ruisseau de l'aile droite, où il demeura dans l'inaction, au lieu de remonter le ruisseau, et de prendre en flanc les Arabes, qui attaquaient alors fortement de ce côté. A 4 heures, il prit les positions occupées le matin par le 48^e, et s'y établit.

Plus de 150 chameaux, beaucoup de mulets, d'ânes, de bœufs, de moutons, couraient par le camp; les soldats s'en emparèrent. Une compagnie du 37^e fut chargée de rassembler les chameaux, et de les conduire à Sidi-el-Ferruch. On prit des magasins de munitions et de vivres, de gros tas d'orge, et beaucoup de biscuit fait en

partie avec du maïs ; 284 tentes étaient dressées : dans presque toutes on trouva des provisions , du café , du sucre , des oranges , des citrons , beaucoup de tabac , et des pipes avec de longs tuyaux en bois , dont les soldats s'emparèrent avec une avidité étonnante.

Dans les tentes des chefs , on trouva des objets précieux et de l'argent. Des sentinelles furent placées partout pour empêcher le pillage , et la plus grande partie du butin fut conservée. Plusieurs régiments se logèrent dans les tentes , et les autres bivouaquèrent sur la ligne en avant du camp , placés absolument dans le même ordre qu'avant la bataille. La brigade Colomb d'Arcine prit position en arrière , au pied du mamelon occupé par la batterie algérienne , et défendait ainsi l'approche du camp de ce côté.

Quand les troupes furent placées , M. de Bourmont avec tout son état-major quitta l'armée , et retourna dîner et coucher à Sidi-el-Ferruch.

La bataille de Staoueli eut lieu contre l'intention du général en chef. S'il eût été le matin sur la ligne , il se serait contenté de repousser l'attaque de l'ennemi et n'aurait pas osé prendre l'offensive. Depuis cinq jours il restait à Sidi-el-Ferruch , et allait de temps en temps visiter l'armée , qu'il n'aurait pas dû quitter un seul instant. Le 18 au soir , il savait fort bien que

l'intention des Algériens était d'attaquer le lendemain, et il dort tranquillement dans son marabout. Malgré la fusillade et la canonnade qui se font entendre depuis la pointe du jour, ce n'est qu'à sept heures qu'il monte à cheval pour se mettre à la tête des troupes. Il arriva, et heureusement on avait su se passer de lui. Il aurait laissé échapper la victoire, sans les représentations du général Berthezène, qui lui déclare qu'on ne peut plus reculer : il ordonne alors un mouvement général très-bien conçu, mais il ne sait pas le faire exécuter. Il ne pense pas à faire ralentir la marche de sa gauche, qui se porte en avant avec trop de précipitation, et s'expose ainsi à faire écraser sa droite, sur laquelle il rejette toutes les forces de l'ennemi. Au lieu de cela, il aurait fallu, pendant que l'aile droite exécutait son mouvement par échelons, refuser la gauche. Les Algériens, croyant que cette partie de l'armée rétrogradait, se seraient jetés sur elle; alors la 2^e division, en décrivant un cercle, les aurait acculés à la mer, et toutes les forces des barbares eussent pu être détruites dans un seul jour.

Mais non, on a laissé les troupes se livrer à leur ardeur, et si elles avaient eu affaire à un ennemi intelligent, il aurait pu profiter du peu d'union qui existait entre les différents corps

de l'armée, ressaisir la victoire, et creuser le tombeau de tous les Français débarqués en Afrique. Mais fort heureusement les barbares qui combattaient contre nous n'avaient aucune idée de l'art de la guerre; ils croyaient qu'il était impossible de résister au choc de leur cavalerie, et, quand ils virent nos valeureux bataillons croiser la baïonnette et se porter en avant au pas de charge, ils prirent l'épouvante et se sauvèrent comme des troupeaux de moutons.

La victoire de Staoueli est un des beaux faits d'armes de l'armée française : quelques officiers supérieurs ont mal fait leur devoir, mais beaucoup d'autres ont prouvé dans cette affaire qu'ils étaient les dignes descendants des héros d'Aboukir, de Marengo, d'Austerlitz, etc. Le général Lahitte, non-seulement remplit avec distinction ses devoirs de commandant de l'artillerie, mais encore avant l'arrivée du général en chef, il donna des ordres aux troupes. Le général Achard, en visitant les avant-postes le 18 au soir, était tombé de cheval, et s'était fortement foulé le pied; on lui avait mis vingt sangsues le matin du 19; en attendant tirer les premiers coups de fusil, il fit arracher les sangsues, s'enveloppa le pied, monta à cheval en pantoufles, et dirigea pendant toute la journée les mouvements de sa brigade avec une rare intrépidité.

Les généraux Damremont et Monck-Duzer se montrèrent toujours à la tête de leur brigade; le général d'Arcine commandait en personne les compagnies du 29^e qui allèrent au secours de l'aile gauche.

Les chevaux n'étaient point encore débarqués, en sorte que presque tous les officiers de l'état-major furent obligés de faire les courses à pied, sur un terrain très-difficile et par une chaleur étouffante (1).

Une foule de traits de courage eurent lieu dans cette journée; je cite les principaux :

Un soldat du 28^e, premier bataillon, 3^e compagnie, Maret, est renversé par un janissaire qui lève le yatagan pour lui trancher la tête; il le contemple sans s'épouvanter, et quoique tombé, il lâche son coup de fusil et le tue. Deux autres soldats du même régiment viennent expirer au pied du drapeau, en disant : Je meurs content, j'en ai tué au moins trois pour ma part.

Deux soldats du 37^e se précipitèrent sur des porte-drapeaux ennemis, et s'emparèrent des étendards. Un voltigeur, ayant trois chevrons, blessé de deux coups de feu, dont un lui avait traversé la cuisse et l'autre fortement entamé la

(1) A 2 heures et demie, le thermomètre de Réaumur marquait 21°.

hanche, malgré les instances du général Achard et du général en chef, refusa de quitter le champ de bataille. On fut obligé de l'enlever de force, en lui promettant de ne pas le renvoyer en France.

Un jeune Corse, débarqué avec l'armée, s'était présenté au général Bourmont pour lui demander la permission d'entrer dans les rangs d'un bataillon français; repoussé plusieurs fois, il parvint à se procurer un fusil, et alla seul tous les jours au-delà des avant-postes, tirer sur les ennemis qui se présentaient. Le 19, il combattit constamment avec nos tirailleurs, il fut un des premiers qui entrèrent dans la batterie algérienne, et il continua à se comporter ainsi jusqu'à la chute d'Alger.

Le père de ce jeune homme, pris par les corsaires barbaresques, était mort dans les fers, et son fils avait suivi l'armée française pour le venger en immolant à sa mémoire tous les pirates qui tomberaient sous sa main. Le trait est bien d'un Corse, mais en même temps il est sublime et l'antiquité le réclamerait.

L'ennemi combattit vaillamment dans cette circonstance; son attaque fut terrible, il fit des prodiges de valeur; mais son inexpérience dans l'art de la guerre, et le désordre qui existait dans ses rangs, furent cause de sa défaite. Il

perdit beaucoup de monde; car, bien qu'il enlevât ses morts à fur et à mesure, après la victoire il en resta encore 500 sur le champ de bataille. On ne fit point de prisonniers : la barbare coutume de ces peuples de couper la tête à leurs ennemis et de mutiler leurs corps en fut la cause. La vue des nôtres, la tête, les pieds, les mains coupés et le corps déchiré, avait tellement irrité nos soldats qu'ils tuaient tout ce qui leur tombait sous la main : blessés et prisonniers demandaient en vain grâce en levant les mains au ciel.

Des armes superbes et de riches habits trouvés sur un grand nombre de morts, prouvèrent que les Algériens avaient perdu beaucoup de leurs chefs dans cette bataille.

Notre perte fut bien moins considérable que si nous avions combattu contre des troupes régulières : nous n'eûmes que 100 morts et 400 blessés environ. Les régiments les plus maltraités furent le 37^e et le 28^e; l'un eut 125 hommes hors de combat et l'autre 112; quatre officiers moururent glorieusement et plusieurs furent blessés.

On put bien juger alors de la manière dont les ennemis étaient armés. Les fantassins avaient un long fusil, un yatagan, espèce de sabre, et des pistolets. Les cavaliers étaient armés de la

même manière, montés avec des selles à la turque et ayant pour éperon une tige de fer longue de 0 m. 2 un peu recourbée à l'extrémité, qui passait sous le ventre du cheval pour le piquer à la volonté du cavalier, cet éperon est attaché à une courroie de cuir qui passe lâchement sur le coude-pied. Le mors de la bride est un levier dont le petit bras appuie fortement sur le palais du cheval, et permet au cavalier de l'arrêter tout court, même au galop; manœuvre qui nous étonnait beaucoup avant d'avoir vu leur harnachement.

L'armée resta dans la position qu'elle avait prise devant le camp ennemi, en se gardant comme à l'ordinaire. L'artillerie, qui l'avait si bien secondée, se réunit dans le camp. Toutes les batteries montées, à l'exception de la 4^e du 7^e régiment, retournèrent à Sidi-el-Ferruch; les pièces de montagne restèrent jusqu'au 20 en batterie devant la brigade Duzer à la droite de la ligne.

Aussitôt qu'on sut à Sidi-Ferruch la prise du camp ennemi, les matelots, les employés des administrations militaires, et les marchands venus à la suite de l'armée, y accoururent, tant par curiosité que pour prendre ce qu'ils pourraient attraper. A trois heures, tous les chameaux furent amenés au camp retranché. L'arrivée de ces animaux, conduits par des soldats qui ne pouvaient

pas venir à bout de les faire marcher, fit accourir pour les voir tout ce qui était resté dans le camp. Beaucoup de soldats les suivaient ayant chacun une pipe longue comme le bras, des paquets de tabac sur leur sac, un pain algérien planté sur leur baïonnette, et criant : *Vive le Roi*.

D'autres étaient montés sur des chevaux, des mulets et des ânes qu'ils avaient enlevés à l'ennemi, et les montraient avec joie à leurs camarades. « Nous ne mourrons pas de faim, voici pour transporter les vivres », s'écriaient-ils. Je remarquai au milieu de cette bagarre un grenadier qui avait sur la tête un chapeau de paille orné de rubans de différentes couleurs et d'une forme très-originale (1), par-dessous une grande moustache sur un visage noirci par la poudre, une pipe longue d'un mètre à la bouche, son fusil de travers avec un pain au bout de la baïonnette, qui marchait en trébuchant et criait : Voici le vainqueur de *Staoueli*.

A la nuit tombante ce fut bien encore une autre fête : les marins et les amateurs qui avaient couru au camp revinrent tous chargés ; les uns portaient des peaux de mouton et de la laine,

(1) Ce chapeau venait d'un Bédouin : depuis j'en ai vu plusieurs en porter de semblables.

d'autres une lance, un fusil, des pistolets, un yatagan, des ceintures, des paquets d'habits enlevés à des morts, du pain et du tabac : les batteries montées rentraient avec eux, ce qui occasionna une poussière épouvantable.

Au milieu de ce vacarme et des cris de joie qui s'élevaient de toute part, plusieurs fourgons, attelés de quatre chevaux, accablés de chaleur et de poussière, s'avançaient lentement sous l'escorte de quelques soldats en se dirigeant vers les hôpitaux : ils ramenaient les braves qui avaient versé leur sang pour venger la France, mais à qui il en restait encore quelques gouttes.

Quoiqu'on se battît pendant plus de la moitié du jour à portée de canon de Sidi-el-Ferruch, l'opération du débarquement ne fut point interrompue; on y travailla avec autant de zèle que les jours précédents; une partie de la cavalerie fut mise à terre avec quelques-uns des chevaux de l'artillerie.

Le 20, l'ennemi ne se montra point; la défaite de la veille l'avait déconcerté, et si nos chevaux et l'artillerie de siège eussent été débarqués, il est probable qu'en poursuivant notre victoire nous serions arrivés sans coup férir aux portes d'Alger. Cependant la perte de la bataille ne produisit pas une grande terreur dans cette capitale : c'était devant le château de l'Empereur et

sous les murs même de la Casbah que le dey voulait nous exterminer; seulement l'Aga gendre du dey, qui commandait l'armée, fut destitué, et sa charge fut donnée au bey de Titérie, qui jouissait depuis long-temps d'une grande réputation militaire, et qui venait de se battre contre nous avec beaucoup de courage.

Mais les Arabes, que la valeur des soldats français avait terrifiés, ne pensaient pas comme leur maître; un grand nombre abandonnèrent les drapeaux, et se retirèrent chez eux. Notre armée resta immobile dans ses positions, et les différents régiments construisirent devant leur front de petits épaulements pour mettre leurs avant-postes à couvert.

Le camp arabe, qu'occupait maintenant l'armée française, était situé sur un plateau assez étendu et entouré de petites collines. Sur cet emplacement, 280 tentes environ étaient distribuées irrégulièrement. Parmi ces tentes, il y en avait quelques-unes en étoffe de laine rayée; mais le plus grand nombre était en toile. Celles des soldats avaient une forme pyramidale; elles étaient élevées sur un pivot assez semblable au manche des parapluies de la halle à Paris, et attachées tout autour à des piquets avec des cordes; il restait un certain intervalle entre la tente et la terre pour permettre à l'air de cir-

culer. Celles des chefs présentaient différentes formes; beaucoup étaient des prismes triangulaires, soutenus, aux deux extrémités, avec des perches terminées par une boule en fer-blanc, sur laquelle s'élevait un petit croissant. Les tentes de l'Aga, des beys et des kléfa avaient cette forme; mais il y avait cinq et sept sommets sur l'arête du prisme : c'étaient les extrémités des poteaux qui les soutenaient. Ces tentes étaient très-vastes, et pouvaient bien contenir chacune cent hommes; elles étaient en toile, avec tout l'intérieur tapissé d'une draperie de laine rouge, ornée d'assez beaux dessins. Elles se trouvaient divisées en plusieurs compartiments par des draperies, et tout le sol était couvert de fort beaux tapis. Ces superbes tentes furent occupées par les généraux, on abandonna les autres aux troupes.

L'emplacement du camp était en partie cultivé. A l'est, coulait un ruisseau d'excellente eau, mais que les soldats avaient rendue bourbeuse en la puisant sans précaution. Il y avait encore quelques sources et plusieurs puits dans l'intérieur. On voyait çà et là des murs et des maisons en ruines, qui annonçaient l'existence d'un ancien village. Cinq ou six beaux palmiers, dont le pied était garni d'une touffe magnifique, élevaient majestueusement leurs têtes au-dessus de

tous les autres arbres, qui étaient assez nombreux, et parmi lesquels on remarquait des oliviers, des mûriers, des trembles. Quelques bosquets de figuiers et d'orangers, entourés de fortes haies de baguettes, se trouvaient dispersés sur plusieurs points.

A une lieue en avant du camp, on apercevait de belles maisons entourées de vergers magnifiques, ce qui donnait grande envie à nos soldats de les visiter, et on eut beaucoup de peine à les retenir.

L'armée vécut pendant trois jours avec les provisions qu'elle avait trouvées dans les tentes; en outre, on rassembla une grande quantité de bestiaux, bœufs, vaches, moutons et chèvres, dont on fit un parc au milieu du camp.

Les chameaux, qui avaient été conduits à Sidi-el-Ferruch, furent distribués aux différents corps de l'armée pour être employés au transport des bagages et des vivres; mais nos soldats, qui n'avaient jamais conduit ces animaux, ne purent pas venir à bout de les faire marcher : ils les accablaient de coups, et ces malheureuses bêtes se jetaient par terre en poussant des cris affreux, assez semblables à ceux du cochon. Alors plusieurs soldats se réunissaient pour les frapper; mais l'animal persistait dans sa résolution. Ses cris lamentables et l'acharnement de ses bourreaux api-

toyaient tout le monde : quelques-uns se levaient avec la charge qu'on leur avait mise sur le dos, et couraient par tout le camp ; enfin, pendant quatre jours, ces animaux ont fait le tourment de la moitié de l'armée.

La chaleur fut très-forte et très-fatigante : le thermomètre monta à 22° 25. Le génie poussait avec ardeur la route qui devait maintenant mettre les deux camps en communication, et commença des redoutes de distance en distance pour la garder. Les ingénieurs-géographes levaient tout le terrain dont on s'était emparé jusqu'alors.

Le 35^e de ligne et le 2^e régiment de marche, restés sur le champ de bataille, furent occupés à enterrer les morts. Ceux de l'ennemi étaient assez nombreux ; on en trouva beaucoup liés deux à deux, et même quelquefois huit ensemble, et jetés dans les ravins. Ils avaient ainsi été liés pour les emporter plus facilement sur des chevaux ; mais, poursuivis avec trop de vigueur, les Bédouins avaient été obligés de les abandonner. Pendant l'action, on les voyait affronter les plus grands périls pour enlever leurs morts ; un grand nombre furent tués en venant rendre le dernier service à leurs frères d'armes. Plusieurs cavaliers avaient un crochet attaché à une corde, avec lequel, sans descendre de che-

val, ils accrochaient les morts, et les enlevaient fort habilement. Cette coutume d'enlever les morts pour leur rendre les derniers devoirs annoncerait des peuples religieux et civilisés, si dans le même temps ils ne se portaient à toutes sortes d'excès sur le cadavre de l'ennemi tombé entre leurs mains.

La bataille de Staoueli nous prouva que les Arabes sont braves, et qu'avec de la discipline ils pourraient devenir d'excellents soldats; mais les cruautés qu'ils commirent révoltèrent tout le monde, et nos soldats jurèrent de ne point leur faire de quartier.

Le soir, la batterie des obusiers de montagne rentra au parc pour y recevoir ses mulets, dont elle avait le plus grand besoin. Le reste de la cavalerie, débarqué pendant la journée, prit position dans le camp retranché.

L'ordre du jour suivant fut lu aux troupes dans la soirée :

Au quartier-général de Sidi-el-Ferruch, le 20 juin 1830.

« Les troupes de l'armée d'expédition dans les journées du 14 et du 19 juin ont répondu à l'attente du Roi, et déjà elles ont vengé l'insulte faite au pavillon français. La milice turque avait cru qu'il était aussi facile de nous vaincre que de nous outrager, une entière défaite l'a désabu-

sée, et c'est désormais dans l'enceinte d'Alger que nous aurons à combattre. Déjà beaucoup d'Arabes retournent dans leurs foyers, d'où la terreur les avait seule arrachés; bientôt ils reviendront pour nous vendre leurs troupeaux et porter l'abondance dans nos camps.

« Le général en chef rappelle à l'armée qu'ils doivent y trouver un accueil amical, et que tous les marchés conclus avec eux doivent être exécutés consciencieusement.

« Les troupes de toutes les armes ont rivalisé de dévouement. L'administration par la sagesse de ses dispositions, par les soins qu'elle donne aux blessés, a aussi droit à des éloges.

« Le général en chef fera valoir auprès du gouvernement les services de tous; il réclamera les bontés du Roi pour ceux qui s'en seront rendus les plus dignes.

« Toutes les fois que l'armée a combattu, le feu des bâtiments du Roi a appuyé les manœuvres et a puissamment contribué aux succès que nous avons obtenus.

« Le lieutenant-général, etc.

« COMTE DE BOURMONT. »

Une fausse alerte eut lieu dans la nuit du 20 au 21; elle fut principalement causée par quelques soldats ivres qui étaient restés endormis

dans les broussailles, et qui en s'éveillant coururent sans savoir où ils allaient : une fusillade assez vive se fit entendre, et la garde du général en chef prit les armes et se porta en avant; mais ayant connu la cause du désordre, elle rentra aussitôt.

Les nuits étaient fraîches, et il tombait toujours une forte rosée : la chaleur était fatigante; cependant le thermomètre ne s'élevait pas au-dessus de 24° R. On attendait, avec la plus grande impatience, le convoi qui devait amener les chevaux des officiers, ceux de l'artillerie de siège et du train des équipages, et pas un seul bâtiment ne paraissait. Il y avait trente-quatre jours que ces chevaux étaient embarqués, et on commençait à craindre qu'une grande partie n'eût péri pendant la traversée. Ce qui inquiétait beaucoup le général, parce qu'alors il serait devenu très-difficile de transporter les munitions, et surtout l'artillerie de siège.

Le temps fut beau et très-chaud; à deux heures un mirage incomplet se faisait remarquer sur toute la surface du sol. Le thermomètre était alors à 24°. Ce jour-là il ne se passa rien d'important à l'armée; les troupes gardèrent leurs positions; un bataillon du 2^e régiment de marche vint occuper la redoute construite sur la droite de la route, entre Sidi-el-Ferruch et Staoueli.

La journée du 22 n'offrit rien de remarquable

non plus. Le retranchement du camp se continuait ; le débarquement se faisait avec toute l'activité possible, et les chevaux de l'artillerie étaient occupés à transporter les munitions et le matériel dans les parcs.

A Staoueli, l'armée ne fit aucun mouvement, et le génie commença la construction d'un camp retranché et d'une redoute à gauche de la route d'Alger, un peu en avant du ruisseau. En creusant, on rencontra d'épaisses murailles, des fragments de vases étrusques et quelques médailles, dont une à l'effigie d'Agrippine qui prouva que ces murs étaient des restes d'édifices romains.

A la nuit tombante, la marine donna avis qu'elle apercevait, sur les collines qui bordent la mer à l'ouest, une colonne de Bédouins, forte de 10 ou 12,000 hommes, qu'elle présumait être les troupes d'Oran qui venaient au secours des Algériens.

D'après cela, le général Berthier de Sauvigny reçut ordre de se porter le long de la mer, avec sa brigade, et d'y prendre position en colonne serrée, le front perpendiculaire à la côte, de manière à couper la route d'Oran qui longe la mer. Ce mouvement fut exécuté ; mais on reconnut bientôt que l'avis donné par la marine était

faux, et vers deux heures du matin, cette brigade reprit ses anciennes positions.

Dans la matinée du 23, quelques centaines de Turcs et d'Arabes se montrèrent à une assez grande distance des avant-postes de l'armée, avec lesquels ils échangèrent cependant quelques coups de fusil; mais un seul obus lancé au milieu d'eux les fit disparaître sur-le-champ.

Le général en chef, qui était toujours au marabout de Sidi-el-Ferruch, ayant été informé que l'armée devait être attaquée le lendemain matin, ordonna de pousser une forte reconnaissance sur notre gauche, jusqu'au cap Caxines. Une partie des 14^e et 37^e régiments de ligne fut désignée pour cet objet. Le général Valazé dirigea la reconnaissance, et le général Achard commanda les troupes. On partit à trois heures du soir. En traversant un pays coupé de ravins et de broussailles, on parvint au cap sans rencontrer un seul ennemi, et, à sept heures, les troupes étaient rentrées dans le camp.

ATTAQUE DU CAMP DE STAQUELI.

La nuit du 23 au 24 fut tranquille; mais, à cinq heures du matin, on vit se réaliser les prédictions de la veille.

L'ennemi, fort de quatre mille hommes au moins, cavalerie et infanterie, guidé par des

drapeaux que des Turcs et des Arabes portaient devant les masses, vint attaquer toutes les positions de l'aile gauche, occupées par la première division. Les avant-postes des 28^e, 20^e et 14^e régiments de ligne furent assez fortement engagés avec les Algériens. Six compagnies du 28^e, sous les ordres du commandant Lavigne, envoyées en tirailleurs à l'extrême gauche, furent obligées de se former en ligne circulaire, pour ne pas être débordées par les Bédouins, qui s'étaient portés là en grand nombre.

Le général en chef, qui venait d'arriver (il était sept heures), ordonna de marcher en avant et de repousser l'ennemi. Toute la première division, et seulement la brigade Damremont de la seconde, se mirent en mouvement, marchant en colonne par bataillon en masse, avec une batterie d'artillerie et les chasseurs d'Afrique. L'ennemi se retirait de position en position, sans se laisser aborder. En arrivant sur le plateau, on fit charger la cavalerie; mais un ravin profond l'arrêta tout court, et elle ne put rien faire de toute la journée.

Les Bédouins se montrèrent en assez grand nombre sur notre droite : leur cavalerie couronnait les hauteurs de ce côté; mais trois compagnies du 6^e de ligne l'eurent bientôt délogée. L'infanterie algérienne s'avança pour soutenir sa

cavalerie, et, marchant avec précipitation, elle semblait vouloir nous déborder et attaquer ensuite nos derrières. La brigade Damremont reçut ordre de s'arrêter sur un mamelon pour tenir l'ennemi en respect, pendant que le général Berthezène continuerait de se porter en avant, à travers un pays montueux, couvert de broussailles et coupé de ravins. Bientôt on arriva à quelques maisons avec des jardins, des vignes et des champs entourés de haies de raquette (1), derrière lesquelles les Arabes s'étaient embusqués, et faisaient un feu très-vif; mais nos tirailleurs les abordèrent franchement, les culbutèrent, et l'armée continua son mouvement en suivant la route d'Alger, dans laquelle marchait le 14^e.

Vers 5 heures, après avoir traversé un pays montueux, couvert de haies, de broussailles et coupé de ravins fort escarpés, nos régiments arrivèrent sur un plateau où les Algériens avaient pris position.

Une vive fusillade, soutenue par le feu de deux pièces d'artillerie qui avaient constamment marché avec les tirailleurs, eut bientôt forcé l'ennemi à battre en retraite. Au moment où les voltigeurs du 37^e, qui le suivaient de près, débouchaient

(1) Cactus ou figuier de Barbarie.

par le pont qui se trouve sur le ruisseau qui coule dans le fond de la vallée, les fuyards mirent le feu à un magasin à poudre établi dans une maison à 400 mètres de là : cette maison sauta avec un bruit épouvantable, et couvrit les voltigeurs de terre et de poussière sans qu'un seul fût blessé.

Cet incident n'arrêta point la marche de l'armée : le 37^e alla se former sur la crête de la colline, à gauche du chemin et en avant du pont. Le 14^e se plaça à droite, le 20^e et 28^e vinrent prendre position à gauche dans leur ordre de bataille. La première brigade, formant la droite, se plaça sur le versant de la vallée à droite du chemin.

La brigade Damremont, qui était restée en arrière pour contenir les Bédouins qui cherchaient à tourner notre droite, reçut l'ordre de se porter en avant, et vint s'établir en première ligne derrière les haies à droite de la division Berthezène sur le sommet du plateau.

Vers le soir, le 28^e quitta sa position et alla se placer entre le camp et la ligne, pour garder les derrières.

POSITION DE SIDI ABDERAKMAN BONEGA.

La position qu'occupait maintenant la première division, renforcée de la brigade Damremont,

était un plateau couvert de vignes et de champs cultivés entourés de fortes haies, dont quelques parties étaient couvertes de broussailles : ce plateau, qui s'étend du nord au sud, est coupé en deux par la route d'Alger. Quelques maisons sont dispersées çà et là.

Au nord de la route, tout-à-fait sur notre gauche, se trouvait un petit bois très-fourré, dans lequel est construit le marabout de Sidi-Abderakman Bonega. Le plateau penche légèrement vers une vallée large dans laquelle serpente, au milieu d'une espèce de prairie, un ruisseau qui coule au sud dans la plaine de la Metidjah. Le versant est de cette même vallée, distant de 800 mètres de celui de l'ouest, est formé par un contre-fort allongé du mont Boujareah, qui domine Alger à l'ouest; et plus au sud, par deux mamelons qui se rattachent aux collines dont la masse s'étend jusqu'à la plaine de la Metidjah. L'ennemi s'était retiré sur ce versant et prenait toutes les dispositions nécessaires pour nous disputer vigoureusement le passage du vallon. Ses troupes, cavalerie et infanterie, au nombre de 6 ou 7,000 hommes au plus, étaient groupées autour de petits drapeaux. Les Algériens avaient établi une batterie d'obusiers de 24 sur le contre-fort du Boujareah, et deux

autres ; de plusieurs pièces de canon chacune , sur les deux mamelons du sud.

Les armées , ainsi disposées , passèrent la nuit assez tranquillement en présence l'une de l'autre.

Dans l'affaire du 24, l'ennemi ne se laissa point aborder , il prit constamment la fuite devant nos tirailleurs ; aussi perdîmes-nous fort peu de monde , une trentaine d'hommes seulement furent blessés. Le fils du général en chef , le brave Amédée de Bourmont , se trouva du nombre ; il tomba à la tête d'un détachement de grenadiers qu'il commandait , blessé d'une balle qui lui traversait la poitrine (1), et il fut transporté à Sidi-el-Ferruch pouvant à peine respirer. Amoros , lieutenant d'artillerie , s'étant exposé imprudemment , fut pris et impitoyablement massacré. Quelques aspirants de marine qui l'avaient suivi eurent le même sort.

Le 25, dès la pointe du jour , l'ennemi commença à tirer sans quitter les positions qu'il occupait sur le versant opposé. Ses batteries tiraient aussi de temps en temps et nous tuaient quelques hommes.

(1) Dans son rapport au président du conseil , le général de Bourmont disait : « Un seul officier a été dangereusement « blessé ; c'est le second des quatre fils qui m'ont suivi en « Afrique : j'ai l'espoir qu'il vivra pour continuer à servir « avec dévouement le Roi et la Patrie. »

Vers midi le feu était devenu assez vif; les Arabes descendaient dans les escarpements qui bordent le pied des mamelons, tiraient et remontaient ensuite pour charger ou changer de fusil; car on apercevait sur les hauteurs quelques femmes et des enfants occupés à charger les armes.

Le feu de l'ennemi était principalement dirigé sur le bois de notre gauche et le front de la brigade Achard qui souffrait beaucoup; elle eut 100 hommes mis hors de combat, dont six officiers.

Les tirailleurs du 3^e de ligne tombèrent sur ceux de l'ennemi qui étaient descendus dans la vallée, et les chassèrent après en avoir tué plusieurs; mais comme on vit qu'il s'avançaient trop, on les fit rentrer. Le feu des Algériens continua avec acharnement pendant toute la journée; deux obusiers de campagne placés devant le front de la première brigade y répondirent avec succès: ils tiraient sur tous les points où les Arabes se présentaient en groupes, et les forçaient à se disperser avec perte.

Les deux premières brigades de la 3^e division avaient reçu dès le matin l'ordre de quitter les positions qu'elles avaient occupées jusqu'alors, et de se porter en première ligne. La brigade Berthier de Sauvigny arriva vers les 10 heures

du matin , et prit la place de la brigade Clouet, qui se porta en arrière pour garder des magasins qu'on avait établis à proximité de l'armée.

Les batteries ennemies voyaient parfaitement le terrain sur lequel la brigade Berthier devait se placer, et, pour y arriver, on la fit défilér en colonne serrée, par une marche de flanc, sous le feu continuél de ces batteries; tandis que si l'on s'était donné la peine de reconnaître la position, on aurait vu qu'on pouvait y arriver par un chemin situé un peu plus sur la gauche et qui se trouvait défilé du feu de l'ennemi. Le général Berthier, au lieu de choisir pour ses troupes une position abritée, ce qu'on pouvait faire en reculant de quelques pas, les exposa directement au feu des tirailleurs ennemis répandus dans la vallée et embusqués dans les broussailles et derrière les haies. Aussi la brigade n'eut-elle pas le temps de faire halte, que ses tirailleurs étaient déjà fortement engagés avec l'ennemi, qui attaquait avec acharnement en se groupant autour des drapeaux qu'on portait devant les masses comme à Staoueli. Les batteries algériennes tiraient avec une grande activité, et notre gauche souffrait beaucoup. Vers midi le général Berthier fit demander de l'artillerie, et le capitaine Mairet arriva avec deux pièces, dont les coups furent si bien dirigés que les groupes de Turcs et

d'Arabes qui s'acharnaient de ce côté se dispersèrent bientôt, et que le feu des batteries algériennes se ralentit beaucoup. La brigade resta tout le jour dans sa position, et au coucher du soleil elle avait 100 hommes hors de combat.

Un détachement du 28^e régiment avait été envoyé, vers trois heures du soir, pour escorter un convoi de blessés et une soixantaine de mulets de bât qui se rendaient à Staoueli.

Chemin faisant, il rencontra la 2^e brigade de la division d'Escars qui se portait en ligne. La chaleur était si forte que plusieurs hommes tombèrent sans connaissance au milieu du chemin et qu'on fut obligé de les placer sur les voitures qui portaient les blessés. Le convoi arriva vers 6 heures du soir, sans accident, au camp de Staoueli.

Malgré que le détachement fût harassé de fatigue, il reçut l'ordre de repartir sur-le-champ et de servir d'escorte à un chariot chargé de 25,000 cartouches destinées pour l'armée. Les soldats tombaient de lassitude, et les chevaux attelés au chariot n'avaient rien mangé depuis 12 heures. On se traînait lentement, lorsque 600 Bédouins se montrèrent sur la route, et inquiétèrent la marche du détachement jusqu'à la nuit, sans cependant oser l'attaquer. Ce chariot se trouva plusieurs fois arrêté par les difficultés du

terrain, et on fut obligé de dételer les chevaux et de le pousser à bras. Sur les onze heures du soir, on était dans un semblable embarras, et au milieu d'un bataillon du 30^e qui se portait en avant en suivant la route, lorsqu'un coup de fusil, tiré mal à propos, occasionna une fausse alerte. Le 30^e fit une décharge générale qui passa par-dessus la tête du 28^e, alors, heureusement, engagé dans le chemin creux et groupé autour du chariot. Il n'y eut que deux hommes blessés, encore ce fut par des coups de baïonnette. Enfin le chariot arriva au parc.

Le général Monck-Duzer quitta Staoueli avec sa brigade, et alla à Sidi-el-Ferruch remplacer le duc d'Escars, et prendre le commandement du camp retranché.

Les communications des camps entre eux et avec l'armée n'étaient pas du tout sûres : des coureurs se montraient à chaque instant sur les routes, tuaient les hommes isolés, et s'emparaient des bagages. Un convoi de vivres, qui se rendait du camp de Staoueli à l'armée, fut attaqué par des cavaliers arabes qui en enlevèrent une partie.

La même chose avait lieu sur la route de Sidi-Ferruch à Staoueli. Plusieurs soldats furent tués et des bagages pris. Cependant on ne fit aucune disposition pour exterminer une centaine de

Bédouins qui causaient tout le mal. A son arrivée à Sidi-Ferruch, le général Monck-Duzer fit fermer les portes du camp et défendit à qui que ce fût d'en sortir sans escorte. Le service des convois fut réglé : deux partaient chaque jour pour l'armée sous de fortes escortes; l'un à 4 heures du matin, et l'autre à 6 heures du soir.

Nous étions en guerre seulement depuis neuf jours, et on remarquait déjà un relâchement dans la discipline : les marins couraient partout et prenaient tout ce qui leur convenait ; la police des camps était extrêmement mal faite ; les débris des bestiaux jetés sur la terre, infectaient l'air ; les soldats, à qui on distribuait de la viande sur pied, ou qui avaient pris des bestiaux, les tuaient à coups de fusil ; beaucoup s'enivraient et roulaient dans les champs : enfin tout annonçait que la police de l'armée était fort mal faite.

Le convoi que l'on attendait avec une si grande impatience pour marcher sur le château de l'Empereur parut enfin le 25, peu après le lever du soleil ; plus de 200 voiles se montraient à l'horizon. Ces bâtiments, poussés par une jolie brise d'est, se dirigèrent directement sur Alger, défilèrent en ligne devant cette ville, et vinrent ensuite mouiller dans la baie de Sidi-Ferruch. Cette arrivée répandit une grande joie dans l'armée : nous allions avoir le reste du ma-

tériel et tous les chevaux qui nous étaient si nécessaires pour le transport des vivres, de notre artillerie et des munitions. Cependant on craignait que ces chevaux, embarqués depuis un mois et demi, n'eussent beaucoup souffert, et qu'on en eût perdu un grand nombre. Mais heureusement les précautions avaient été si bien prises lors de l'embarquement, qu'à l'exception de dix ou douze qui périrent pendant la traversée, tous les autres arrivèrent en meilleur état qu'ils n'étaient partis.

A peine les premiers bâtiments furent-ils mouillés, que les chalans se rendirent près d'eux pour débarquer les chevaux, et, à la tombée de la nuit, la plus grande partie avait été mise à terre. Ces pauvres animaux étaient si joyeux de se voir enfin hors de prison, qu'on ne pouvait pas les tenir; ceux qui s'échappaient bondissaient sur la plage, et couraient dans tout le camp. Le train des équipages, l'artillerie et les officiers d'état-major reçurent leurs chevaux dans la journée du 25.

Le général en chef, qui semblait n'attendre pour se porter en avant que l'arrivée des chevaux nécessaires au transport de l'artillerie de siège, partit après-midi de Sidi-Ferruch, avec tout l'état-major, et alla établir son quartier général à Staoueli, dans une des belles tentes

abandonnées par les officiers du Dey. Avant de partir, M. de Bourmont alla à l'hôpital pour embrasser son fils Amédée, qui paraissait à chaque instant vouloir rendre le dernier soupir.

Les hôpitaux établis dans le camp retranché étaient bien suffisants pour contenir les blessés : c'étaient cinq ou six grandes fermes construites en sapin, et couvertes avec des toiles vernies, dans lesquelles l'air circulait librement et les malades se trouvaient fort à leur aise. Ils étaient placés sur des lits en fer avec un matelas et du linge très-propre. Le service se faisait fort bien ; en arrivant, toutes les précautions avaient été prises pour alléger les souffrances des héros malheureux.

Le retranchement construit devant le camp de Sidi-Ferruch était presque terminé ; des fossés, creusés le long de la mer, furent garnis de chevaux de frise. On échoua de petits bâtiments pour empêcher la cavalerie de tourner le retranchement en entrant dans l'eau. Les parapets et les cavaliers construits en arrière avaient été armés de 24 pièces en fonte fournies par les bâtiments de la flotte, et servies par les canonniers des équipages de ligne débarqués exprès pour cela.

Le général Monck-Duzer avec sa brigade et la 3^e de la division d'Escars était chargé de gar-

der le camp et de faire escorter les convois. Le débarquement se poursuivait toujours avec une grande activité.

Dans la nuit du 25 au 26 il s'éleva un très-fort vent d'ouest, mais qui ne causa aucun mal à la flotte.

Le lendemain, à la pointe du jour, l'armée fit un mouvement général à droite : la deuxième brigade de la 3^e division, arrivée dans la nuit, prit position à l'extrême gauche, la première se porta à droite, et toute la division Berthezène fit un mouvement dans le même sens. Le 37^e passa à droite de la route d'Alger, le 14^e appuya à droite, ainsi que la brigade Poret de Morvan. Dans cette nouvelle position le 1^{er} régiment de marche se trouvait former l'extrême droite de la ligne, parce que la brigade Damremont, d'après l'ordre qu'elle en avait reçu, s'était mise en marche pour retourner au camp de Staoueli rejoindre le général Loverdo.

L'armée en prenant sa position de bataille, avait reçu ordre de se former en colonnes serrées pour se porter en avant, et enlever les positions occupées par l'ennemi; mais vers les huit heures du matin, on donna contre-ordre : alors les colonnes se rompirent, rentrèrent dans leurs bivouacs, et la guerre des tirailleurs continua.

La brigade Damremont, qui retournait à

Staoueli, fut inquiétée dans sa route par six cents Bédouins, qui se montrèrent sur son flanc gauche, où ils s'engagèrent assez vivement avec les tirailleurs; mais ils furent repoussés sans que la colonne éprouvât aucune perte. Elle continua sa route en bon ordre et au pas ordinaire jusqu'au camp, où elle reprit son ancienne position.

Ce jour-là l'ennemi parut avoir amené un plus grand nombre de pièces sur les mamelons qu'il occupait, car son feu était beaucoup plus nourri; il le dirigeait toujours contre l'aile gauche, où se trouvait alors la division d'Escars, qui envoyait successivement ses compagnies en tirailleurs pour repousser les Arabes qui venaient attaquer les avant-postes. Chaque compagnie restait une heure ou une heure et demie, le temps nécessaire pour brûler trente cartouches, ensuite elle était relevée et rentrait dans la colonne. Cette guerre de tirailleurs dura trois jours consécutifs sans qu'aucun officier d'état-major vînt pour disposer les lignes; chaque capitaine des compagnies envoyées en avant prenait la position qu'il croyait la plus avantageuse. Cette négligence fut cause qu'on eut une affaire très-chaude avec l'ennemi : la ligne de tirailleurs s'étant portée trop en avant, était exposée à être rompue très-facilement; une compagnie de grenadiers du 35^e, ayant été chargée

de les relever, avait à peine pris position que six cents Turcs tombèrent dessus et la forcèrent à se retirer en perdant beaucoup de monde. Le duc d'Escars, qui vit cela de son quartier-général, envoya, par son aide-de-camp, l'ordre de reprendre les positions à quelque prix que ce fût. Les grenadiers retournèrent alors à la charge, culbutèrent l'ennemi et le poussèrent à deux cents pas au-delà des positions qu'ils avaient abandonnées, mais ils laissèrent plus de la moitié des leurs sur le carreau, et si quatre compagnies du régiment n'étaient venues à leur secours, ils auraient tous été massacrés. Cette compagnie fut relevée par une section que commandait le lieutenant Massoni (1), qui se porta en avant. L'ennemi attaqua alors avec des forces très-supérieures; nos soldats marchèrent contre lui au pas de charge et le forcèrent à la retraite; il revint deux fois avec acharnement, mais il fut toujours repoussé. Enfin le général, voyant qu'il était impossible de garder une position exposée au feu direct des batteries ennemies, et continuellement attaquée par de nombreux tirailleurs, ordonna de rétrograder pour en prendre une autre moins défavorable.

Dans cette journée, le reste de l'armée eut

(1) Détaché du corps royal d'état-major.

beaucoup moins à souffrir que l'aile gauche ; cependant les tirailleurs s'engagèrent plusieurs fois sur le versant de la vallée avec ceux de l'ennemi. On vit un Turc descendre d'une hauteur, le sabre à la main, en courant directement sur le capitaine d'une compagnie de voltigeurs du 3^e de ligne, qui était en tirailleur dans la vallée. Les soldats le laissent approcher à bout portant, font feu, il tombe percé de deux balles et victime de son fanatisme.

Un parc d'artillerie, avec des ambulances et des magasins de vivres et de munitions, formés dans un enclos sur le bord de la route, à quelques centaines de pas seulement de la ligne, furent mis sous la garde de la brigade Clouet, qui prit toutes les dispositions nécessaires pour assurer les communications avec l'armée et empêcher que les Bédouins ne pussent en approcher.

La route, qui avait été achevée jusqu'à Staoueli, se poursuivait maintenant jusqu'aux avant-postes; on commençait à élever des redoutes de distance en distance pour empêcher l'ennemi de venir attaquer les convois.

Les travailleurs étaient bien un peu inquiétés par quelques partis d'Arabes qui couraient çà et là, mais jamais ils n'osèrent les attaquer, et, comme les journées étaient très-chaudes, on ne travaillait guère que la nuit.

La position que notre armée occupait devant l'ennemi était extrêmement désavantageuse : les régiments se trouvaient exposés à découvert au feu de l'artillerie, et ils étaient obligés d'envoyer beaucoup de monde en tirailleurs pour maintenir les Arabes et les Turcs, qui les attaquaient continuellement en se glissant dans les ravins et le long des haies. On n'avait pas même eu la précaution de construire des épaulements pour couvrir les avant-postes ; ce qui fut cause qu'on perdit chaque jour beaucoup de monde.

Il était tout-à-fait inutile de conserver une position aussi avancée, puisqu'on n'était point encore en mesure pour marcher sur Alger. Après avoir repoussé l'ennemi le 24, lorsqu'on le vit fortement retranché à l'est de la vallée, on aurait dû rétrograder et s'établir en arrière du plateau hors de la portée du canon, où l'armée aurait pu attendre sans danger que l'on eût fait tous les préparatifs nécessaires pour marcher en avant ; mais on n'avait point eu cette idée. Les troupes, pleines d'ardeur, poussaient l'ennemi avec acharnement, personne n'ordonnait : chaque régiment, chaque bataillon, et bien souvent chaque peloton était abandonné à lui-même. Si nous avions eu affaire à un ennemi expérimenté, nous aurions certainement été battus plusieurs fois à cause de l'imprévoyance des chefs.

Un vent d'ouest affreux qui s'était élevé dans l'après-midi et qui dura toute la nuit, mit la flotte en perdition dans la baie de Sidi-el-Ferruch : beaucoup de bâtiments chassèrent sur leurs ancres, s'entre-choquèrent et se firent des avaries mutuelles. Les marins occupés au débarquement furent obligés d'abandonner les embarcations et de se réfugier à terre. Le canon d'alarme se fit entendre plusieurs fois, et le 27 au matin le soleil vint nous montrer un grand nombre de bâtiments endommagés et sept ou huit jetés à la côte.

Les batteries montées, qui étaient rentrées à Sidi-el-Ferruch après la bataille de Staoueli, partirent le 27 à quatre heures du matin, à la suite d'un convoi, pour aller rejoindre la 2^e division au camp de Staoueli, où se trouvait encore le général en chef avec tout son état-major.

La seule vue de ce camp annonçait le peu d'ordre qui existait dans l'armée : les soldats couraient partout ; les débris des bestiaux tués pour les troupes étaient amoncelés entre des murs ruinés, dans de vieilles citernes, ou traînaient au milieu du camp, sans qu'on eût la précaution de les couvrir de terre ; les morts, mal enterrés, répandaient une odeur infecte ; plusieurs, déterrés par les chacals, étaient à moitié découverts : on aurait dit que personne n'était chargé de la police de l'armée.

La chaleur, la fatigue et la grande quantité d'eau que buvaient les soldats, déjà très-échauffés par les viandes salées et le biscuit qu'ils mangeaient encore, avaient causé des inflammations intestinales, et un grand nombre d'hommes étaient atteints de la dysenterie; tous les jours cette maladie faisait de nouveaux progrès, et il était à craindre que bientôt toutes les troupes n'en fussent atteintes; mais elle fut beaucoup moins dangereuse qu'on n'aurait pu le croire; quelques soldats seulement, atteints de coliques néphrétiques, furent obligés de quitter les drapeaux, et les autres continuèrent à combattre, malgré une incommodité qui les gênait beaucoup.

La ligne de bataille était toujours demeurée dans la même position; mais les généraux, ayant enfin compris qu'il était temps de mettre à couvert les postes avancés, ordonnèrent de construire des retranchements et des trous de loup devant le front de chaque régiment, ce qui fut exécuté dans la nuit du 26 au 27. Ces ouvrages avaient aussi pour but de forcer les tirailleurs à s'y retrancher, et de les empêcher ainsi de courir trop en avant, comme ils l'avaient fait jusqu'alors.

Le 27, dès six heures du matin, l'ennemi recommença son feu d'artillerie et de mousqueterie; on s'aperçut que le nombre de ses pièces était encore augmenté, et qu'il en avait plusieurs

de gros calibre. Ses efforts furent principalement dirigés contre la brigade Hurel, qui occupait toujours l'extrême gauche; il attaqua plusieurs fois avec acharnement les avant-postes de cette brigade. Enfin, vers trois heures du soir, pris en flanc par deux de nos obusiers, et fatigué de tirailler sans avantage, il rentra dans ses positions.

Cette journée fut marquée par la perte du chef de bataillon d'état-major Born : étant allé s'asseoir sous un figuier pour se reposer, un boulet de canon lui emporta l'épaule; comme on lui proposait de se laisser amputer, « Je pourrai bien mourir dans l'opération, dit-il; donnez-moi le temps d'écrire à ma famille, et ensuite je suis à votre disposition »; il écrivit, et quelques heures après il avait cessé de vivre.

La nuit fut belle et tranquille, mais le lendemain 28, dès cinq heures du matin, des groupes d'Algériens, précédés de leurs drapeaux, descendirent des hauteurs et se jetèrent sur les postes de l'aile gauche. Le feu de leur artillerie était toujours très-vif, et nous blessait beaucoup de monde. Six compagnies du deuxième de marche, sous les ordres du commandant Kléber, furent envoyées pour remplacer le 35^e, qui occupait des positions dans les champs entourés de haies, et que l'ennemi attaquait avec acharnement. Ces positions furent conservées, mais nous

eûmes deux officiers blessés mortellement et trente-trois hommes mis hors de combat. A une heure, le 17^e de ligne vint relever les compagnies du 2^e de marche : il continua jusqu'au soir à tirailler avec les Arabes.

A l'extrême droite, le 4^e léger, qui se gardait mal, se laissa surprendre par l'ennemi, qui l'attaqua vigoureusement, et lui tua ou blessa plus de cent hommes en moins d'une heure.

M. de Bourmont, après avoir donné l'ordre au général Loverdo de le suivre avec la 1^{re} et la 3^e brigade de sa division, quitta le camp de Staoueli à quatre heures du soir, et, suivi de tout son état-major, il se rendit directement sur le champ de bataille.

Le général en chef, ayant parcouru la ligne des avant-postes et examiné les positions de l'ennemi, ne se décida pas d'abord à attaquer le lendemain; car il donna ordre au quartier-général de rétrograder jusqu'à Sidi-Benedi, à une demi-lieue de là, pour passer la nuit.

Nous arrivâmes à un jardin magnifique situé dans un petit vallon au milieu duquel serpente un ruisseau d'eau excellente, et dont les bords étaient couverts de myrtes et d'orangers, qui répandaient les parfums les plus agréables. Une belle maison, mais déjà saccagée, était destinée pour le général en chef, et les officiers

avaient établi leurs bivouacs dans les bosquets sur le bord du ruisseau. Les derniers rayons du soleil éclairaient une vallée agreste, qui semblait se perdre dans la mer. Le temps était beau; l'air pur et cette végétation magnifique qui nous entourait répandaient dans l'âme un charme inconnu depuis que nous avions quitté la patrie. Chacun se promettait une nuit délicieuse quoique la plupart n'eussent rien à manger, lorsqu'on reçut l'ordre de rejoindre l'armée sur-le-champ: tout le monde monta à cheval, et nous reprîmes, à la nuit tombante, le chemin par où nous étions venus. En sortant du jardin, nous trouvâmes la division Loverdo, suivie de toute l'artillerie de campagne, qui se portait en avant dans le plus grand silence.

Arrivés près du général en chef, nous apprîmes qu'on avait résolu d'attaquer les positions de l'ennemi le lendemain à la pointe du jour, de les enlever, et de former de suite l'investissement du château de l'Empereur et de la ville d'Alger. Les régiments, qui se trouvaient alors en ligne, reçurent ordre de se tenir prêts à marcher le lendemain à trois heures du matin. L'attaque devait se faire en ordre parallèle, et chaque colonne culbuter ce qui se trouverait devant elle. La gauche devait marcher la première.

La division Loverdo, à son arrivée, était ve-

nue se former à la droite de la brigade Clouet. Elle avait avec elle la batterie du capitaine Lamy et celle des obusiers de montagne, toujours commandée par le capitaine Lelièvre. Une partie des autres batteries se porta en première ligne, le reste demeura en réserve dans le camp.

Nous devions marcher directement sur le fort de l'Empereur, et on ignorait sa position. Nous avions le plan de Boutin entre les mains; et il était facile, avec la boussole, de tirer une direction, et de savoir ainsi positivement sur quel point il fallait aller. Il y avait au quartier-général assez d'ingénieurs et d'officiers d'état-major capables de faire une reconnaissance et de guider l'armée; mais il paraît que le général se crut assez instruit sur les localités pour pouvoir s'en passer.

INVESTISSEMENT DU CHÂTEAU DE L'EMPEREUR.

L'ennemi avait cessé de tirer peu après le coucher du soleil; le général en chef s'établit dans une maison située au milieu d'une vigne, derrière la ligne de bataille, et tout l'état-major bivouaqua autour. La nuit fut tranquille; le silence n'était troublé que par les cris des chacals et d'un grand nombre de chiens restés dans des maisons abandonnées, et d'autres placés devant le camp ennemi, dont ils étaient les sentinelles avancées.

Le 29, à deux heures du matin, les troupes prirent les armes, et se formèrent devant leur camp respectif. L'armée était alors disposée de la manière suivante :

La brigade Achard formait l'extrême droite; la brigade Clouet était placée à sa gauche; la brigade Colomb d'Arcine formait le centre, et la 3^e division occupait la gauche; le général Damremont, avec sa brigade, marchait en seconde ligne derrière la brigade Clouet, dont le général Poret de Morvan, avec ses deux régiments, était allé prendre la place au parc, où se trouvaient encore les magasins et les ambulances. Les compagnies de voltigeurs des différents corps furent placées en avant pour éclairer la marche des colonnes. Pendant ces préparatifs, l'ennemi ne faisait aucun mouvement; il attendait le jour pour recommencer la guerre de tirailleurs.

A trois heures, le général en chef, suivi d'un nombreux état-major, vint se mettre à la tête de l'armée, et le mouvement commença aussitôt. La gauche marcha la première, et les brigades, formées en colonne par régiment, se portèrent, au pas ordinaire et dans le plus grand silence, sur les positions occupées par l'ennemi.

Déjà les Français avaient gravi le versant opposé de la vallée, et leurs tirailleurs commen-

çaient à déboucher sur le plateau, que les Algériens ne s'étaient point encore aperçus qu'on les attaquait : ils ne se gardaient pas et dormaient profondément ; leurs chiens dormaient aussi. Les cris de *vive le roi !* qui se firent alors entendre sur toute la ligne les éveillèrent en sursaut. Les voltigeurs ne leur donnèrent pas le temps de se reconnaître, et les poussèrent la baïonnette dans les reins. Il n'y eut point de combat ; l'ennemi se sauva à toutes jambes, en se cachant derrière les haies, se précipitant dans les vallées et abandonnant toute son artillerie.

Les positions des Algériens enlevées, le général en chef voulut se porter devant le château de l'Empereur. On suivit pendant quelque temps le chemin qui y conduit. La brigade d'Arcine, avec la batterie de montagne, s'était même déjà avancée à portée de canon du fort, près des consulats de Hollande et d'Espagne, d'où elle avait chassé quelques Arabes embusqués derrière les haies et dans les maisons. Le général en chef, avec la brigade Achard, s'était porté sur la droite. Le jour commençait à paraître, lorsque nous aperçûmes à notre droite la plaine de la Metidjah, toute couverte de brouillards. A cette vue, plusieurs officiers prétendirent que c'était la mer, et qu'on se jetait beaucoup trop à l'est. Dans l'incertitude où l'on se trouvait, les

cartes furent déployées, et on décida qu'il fallait retourner vers la gauche. On traversa alors le chemin, et on arriva sur le premier contre-fort du mont Boujareah, où trois pièces étaient en batterie, et tiraient dans une grande vallée, au fond de laquelle l'ennemi s'était reformé et revenait pour nous attaquer. Le général Tolozé et son aide-de-camp furent dépêchés près du général Loverdo, pour lui dire qu'il se portait trop à droite, et lui donner l'ordre de rétrograder, et de suivre le mouvement de l'armée. Quand il reçut cet ordre, le général Loverdo répondit qu'il était dans le bon chemin, et qu'il voyait les drapeaux de consulats, qui étaient voisins du château. « Vous vous trompez, répliqua le général Tolozé; voici la mer sur votre droite, ainsi vous êtes bien loin du château. — Je n'y comprends plus rien, dit le général Loverdo : dites-moi donc où nous sommes ? » Alors l'aide-de-camp Bernard fit un petit croquis de la position, qu'il remit au général, et la retraite fut ordonnée. Mais comme on ne pouvait pas manœuvrer dans le chemin, on fut obligé de pratiquer des ouvertures dans la haie, et on se retira par une oblique à gauche, la droite étant gardée par un bataillon du 21^e, placé de l'autre côté du chemin.

On arriva ainsi sur le contre-fort, que venait

d'abandonner le général en chef pour se porter sur le château de l'Empereur, en suivant le chemin du mont Boujareah, qui est précisément perpendiculaire à celui qu'il fallait prendre, et que la division Loverdo avait été forcée d'abandonner, malgré toutes les observations de son général.

Lorsque l'armée s'était mise en mouvement pour attaquer l'ennemi, deux compagnies de voltigeurs des 37^e et 14^e régiments, conduites par les aides-majors de Laroche et Margadel, furent envoyées sur la gauche de la position des Arabes, pour fouiller un bois qui se trouvait sur le revers opposé de la vallée, et près duquel l'ennemi avait établi une batterie.

Ces compagnies, n'ayant rien trouvé et se croyant suivies par leurs régiments, s'étaient avancées à une lieue, lorsqu'elles rencontrèrent les Bédouins; mais, après avoir tiré quelques coups de fusil, se voyant seules, elles battirent en retraite pour rejoindre la masse de l'armée.

Après être resté quelque temps sur le contre-fort, le général de Bourmont et tout son état-major, avec la brigade Achard et une batterie d'artillerie, prit le chemin qui, suivant la crête des montagnes, conduit tout droit à la vigie. Le 28^e resta en position sur le contre-fort, le 20^e occupa un mamelon à droite de la route, et sur lequel se

trouvait une des batteries ennemies. La division d'Escars resta sur la position ; celle du général Loverdo manœuvrait pour s'y rendre.

En marchant par des chemins creux , impraticables , bordés de fortes haies , nous nous avançons lentement vers le sommet des montagnes , en cherchant partout le château de l'Empereur , et poussant devant nous quelques Arabes qui fuyaient à toutes jambes. L'artillerie nous suivait malgré les difficultés du terrain ; mais on était souvent obligé d'abattre des haies et de combler des fossés pour la faire passer. En arrivant au pied du mont Boujareah , des Arabes et des Maures , embusqués derrière les haies et dans les maisons , tirent sur l'état-major à bout portant. Alors une compagnie de voltigeurs fut envoyée en avant pour les débusquer. Elle les poursuivait à travers les haies et les broussailles , lorsque plusieurs familles juives , que la peur avait chassées d'Alger , et qui s'étaient réfugiées dans les vallées , prirent la fuite à la vue des Français. Nos soldats , animés et trompés par la ressemblance des costumes , les prirent pour des ennemis et firent feu dessus. Les cris des femmes et des enfants dévoilèrent bientôt l'erreur. Aimé de Bourmont et quelques officiers sautèrent alors en bas de cheval et coururent empêcher le massacre. A leur voix , les soldats

s'arrêtèrent ; mais déjà une vingtaine de ces malheureux avaient succombé. Plusieurs femmes étaient au nombre des victimes ; et , parmi elles , une jeune personne de dix-sept ans , d'une beauté remarquable et richement mise , attirait les regards et les regrets de tout le monde : elle avait le corps percé de deux balles , et le sang coulait de ses blessures.

Nous arrivâmes alors sur un petit mamelon , d'où on découvrait le château de l'Empereur , situé à un quart de lieue sur notre droite , et dont nous étions séparés par des vallées impraticables. A la vue des Français , le fort tira le canon d'alarme. Le 37^e reçut l'ordre d'aller prendre position sur des hauteurs qui dominent la ville d'Alger et le château de l'Empereur , à portée de canon de ce fort. Le général Achard avec le 14^e se porta sur le sommet de la vigie , et l'état-major-général suivit son mouvement. L'artillerie resta en batterie au pied du mamelon , et plusieurs chevaux de fusées de guerre furent établis pour tirer sur Alger ; mais on n'en fit pas usage.

En montant , les soldats ramassèrent une trentaine de juifs , hommes , femmes et enfants , à qui la frayeur ôtait la force de fuir. Ces malheureux se jetaient à genoux , nous baisaient les pieds , les mains , les habits , et demandaient grâce à mains jointes ; tous fondaient en larmes

et poussaient des cris douloureux. Arrivés sur le sommet de la montagne, on les fit réunir, et on s'efforça de les rassurer, mais inutilement. Enfin un interprète vint, et leur fit comprendre qu'ils n'avaient rien à craindre, et que le général les prenait sous sa protection. Alors les hommes se mirent à crier : *Viva les Franchais !* et tous recommencèrent leur baisement. Plusieurs se détachèrent de la bande en poussant des cris de joie, et coururent chercher les leurs épars dans les environs. Une jeune femme, belle et bien vêtue, seule, ne prit aucune part à la joie générale : elle pleurait en poussant des sanglots et s'adressant à tous les officiers les uns après les autres ; mais personne ne la comprenait. Enfin son mari arriva : elle lui sauta au cou, le tint étroitement embrassé pendant dix minutes, et ses pleurs se tarirent.

Bientôt nous vîmes de tous les côtés arriver le peuple d'Israël, qui venait implorer notre protection. Des vieillards pouvant à peine marcher, de jeunes vierges et des enfants, dont les jambes nues étaient toutes déchirées par les ronces, offraient un tableau capable d'attendrir le cœur le plus endurci. Les soldats, touchés de compassion, allaient au-devant de ces malheureux, apportaient les enfants, et donnaient le bras aux vieillards pour leur aider à gravir la mon-

tagne. Cette scène attendrissante arracha des larmes à plusieurs officiers.

Un tableau, rappelant le temps patriarcal, attira surtout notre attention : un vieillard aveugle, à demi chauve, ayant une longue barbe grise, montait lentement, appuyé sur l'épaule de sa femme et soutenu par deux de ses enfants; trois petites filles, tenant la robe de leur mère, se cachaient derrière elle. Ce groupe était précédé par un chien jaune qui marchait lentement, avec la tête pendante, les oreilles baissées et la queue entre les jambes. Gudin, qui avait suivi le quartier-général pendant la campagne, se trouvait là, et dessina une partie de ce qui se passait alors autour de nous.

Sur le sommet du mont Boujareah, nous découvrons parfaitement Alger, son port et toute sa rade; pas un seul bâtiment de la flotte française ne s'offrit alors à notre vue, ce qui nous étonna fort; car nous avions cru que la marine devait combiner ses opérations avec celles de l'armée de terre.

Le plus grand silence paraissait régner dans Alger, Le long d'une muraille très-élevée, on remarquait plusieurs batteries où les canonniers étaient à leurs pièces. La Casbah armée d'une nombreuse artillerie s'élevait à l'extrémité sud de la ville qu'elle dominait de beaucoup. Des

Arabes et des Turcs, qui étaient en dehors, se réunissaient autour d'un bâtiment carré (les écuries du Dey), et semblaient se disposer à empêcher notre approche; quelques-uns s'avancèrent par les vallées qui sont au pied du mont Boujareah.

Pendant que nous étions occupés à rassurer les juifs, la Casbah, qui nous voyait très-bien, nous envoya des boulets qui, venant mourir à nos pieds, ne nous firent point de mal.

Sur un mamelon situé à un quart de lieue devant nous, on remarquait une fort belle maison gardée par des janissaires, et sur laquelle était arboré le drapeau des États-Unis. Le général Achard fut envoyé avec un détachement du 14^e pour la reconnaître. Il y trouva les consuls de toutes les puissances européennes réunis avec leurs familles, à l'exception du consul anglais qui était resté dans sa maison de campagne. Ces Messieurs reçurent parfaitement le général, et lui donnèrent à déjeuner ainsi qu'à son état-major. Ils témoignèrent le désir de rester neutres.

En montant à la vigie, le général en chef avait fait dire aux divisions Loverdo et d'Escars de le suivre; le général Loverdo refusa en disant qu'il ne marcherait pas, parce que sa troupe était harassée, et que M. de Bourmont ne savait pas

ce qu'il faisait. Mais un ordre impératif lui ayant été envoyé, il se décida à se mettre en route pour se porter sur le château de l'Empereur en suivant les vallées, comme l'ordre le portait. La 3^e division était déjà en marche et se dirigeait sur le Boujareah en traversant des vallées très-profondes au lieu de suivre la crête comme nous l'avions fait.

Avant de commencer son mouvement, le général Loverdo fit appeler le capitaine d'artillerie Lamy et lui dit : « Je viens de recevoir « l'ordre de faire prendre deux ravins à gauche « de la route, l'un à la brigade d'Arcine, et l'autre à la brigade de Damremont. Et quant à « vous, je ne sais pas ce que vous allez devenir. Le capitaine demanda quel était le but du mouvement : « De porter ces deux brigades au pied « du château de l'Empereur, » dit le général. M. Lamy, après avoir observé que le chemin y conduisait bien plus directement, demanda un bataillon d'escorte, et promit, en partant seulement une heure après le général, d'être arrivé devant le fort aussitôt que lui. Le 2^e bataillon du 49^e, sous les ordres du commandant Apchié, fut laissé pour accompagner l'artillerie, et le reste de la division s'embarqua dans les ravins où les soldats étaient presque toujours obligés de marcher un à un.

La division d'Escars, qui était arrivée sur le Bou-

jareah, reçut ordre de redescendre et de se porter directement vers le château de l'Empereur. Les troupes, épuisées de fatigue et de besoin, pouvaient à peine marcher : il faisait une chaleur épouvantable, et on était embarqué dans des vallées profondes dont les flancs, couverts de broussailles et coupés de haies, n'offraient que de petits sentiers par lesquels un seul homme pouvait passer. Les régiments marchaient déjà dans le plus grand désordre, lorsqu'ils vinrent à rencontrer ceux de la division Loverdo, qui étaient aussi déconcertés. Les lignes furent bientôt rompues, les troupes se mêlèrent, et personne ne sut plus où il était. Au milieu de ce désordre on vit arriver un général tout seul qui demandait sa brigade à cor et à cris. Plusieurs capitaines cherchaient aussi leurs compagnies de tous les côtés.

Pendant que ces choses se passaient dans le fond des vallées, le capitaine Lamy avec sa batterie montée, la réserve de la batterie de montagne, une compagnie de sapeurs du génie et le bataillon du 49^e qui lui avait été laissé, s'avancait en bon ordre en suivant le vrai chemin qui conduit au château de l'Empereur. Dès le commencement de sa marche, les Arabes, embusqués dans les maisons et derrière les haies, avaient fait pleuvoir sur la colonne une grêle de balles,

qui néanmoins ne l'empêchèrent point du tout de se porter en avant. Cependant à la hauteur du consulat de Hollande, l'ennemi disputa le terrain pied à pied, et les compagnies d'avant-garde battirent en retraite. Mais quelques obus lancés à propos dispersèrent les Algériens. A deux cents pas de là, le commandant fit prendre un chemin qui se trouvait sur la gauche, et en chassant l'ennemi devant lui, il arriva sur une colline à une demi-portée de canon et en vue du fort, qui lui envoya bientôt une grêle de boulets, de bombes et de mitraille. Notre artillerie tirait devant elle sur les Bédouins et les Turcs embusqués dans les maisons et derrière les haies; les troupes s'étaient mises à l'abri sur le revers de la colline. On gardait la position en attendant des ordres, lorsque le général en chef, conduit par un guide que lui avaient donné les consuls, arriva avec son état-major. Tout le monde mit pied à terre et on s'avança sur le sommet de la colline pour reconnaître le fort, qui n'était plus qu'à une distance de 600 mètres, et qui tirait avec une activité extraordinaire. Les bombes, les boulets et la mitraille inondaient le terrain que parcourait le général, et malgré cela il donnait ses ordres avec calme et précision. Nous aperçûmes dans le fond des vallées quelques détachements des divisions Loverdo et

d'Escars qui se portaient vers nous, et plus loin, des soldats courant sans aucun ordre.

Le général Valazé, les officiers du génie qui l'accompagnaient et le général en chef décidèrent que dans la nuit on ouvrirait la tranchée sur le point que l'on venait de reconnaître, et qu'ils estimaient n'être qu'à 250 mètres du fort, tandis qu'il en est réellement à 600. Après cela, M. de Bourmont reprit la route d'Alger à Sidi-el-Ferruch, et alla établir son quartier-général dans une fort belle maison de campagne, située sur un petit mamelon au sud de cette route, à 1,500 mètres du fort, et derrière les consulats d'Espagne et de Hollande. Quelques bataillons, étant enfin parvenus à se retirer des ravins, vinrent prendre position devant le fort : le 2^e de marche se plaça en arrière du consulat de Hollande, le 6^e de ligne près du consulat d'Espagne. Mais les autres étaient restés dans les fonds sans pouvoir venir à bout de réunir les soldats. Des Arabes placés sur les montagnes tiraient quelques coups de fusil qui augmentaient encore beaucoup le désordre. A deux heures de l'après-midi, le 29^e, épuisé de fatigues et mourant de besoins, arriva sur une crête d'où on découvrait parfaitement le château qui lançait sur lui des boulets, mais heureusement à trop grande portée. On fit ici une halte de trois heures pour lais-

ser reposer les troupes, qui n'en pouvaient plus. Il faisait une chaleur affreuse, et les soldats étaient couverts de sueur. Presque tous, et même quelques officiers, ôtèrent leurs chemises pour les faire sécher au soleil.

Le général Bourmont ayant enfin compris la faute qu'il avait commise de faire marcher, sans guide, des troupes dans un pays inconnu et des plus difficiles, envoya l'ordre aux divisions d'Escars et Loverdo de revenir sur la route. Les officiers chargés de porter cet ordre aux différents régiments, arrêtés par les difficultés du terrain, ne purent jamais parvenir jusqu'à eux, et les appelaient en criant chacun de leur côté.

Les colonels firent alors tous leurs efforts pour rassembler les hommes, qui étaient dispersés par petits groupes de 20 et 30 sous les arbres, dans les maisons et sur le bord des fontaines; mais ne pouvant point en venir à bout, et tous les numéros se trouvant mêlés, vers cinq heures du soir on imagina de placer les tambours sur différents points et de leur faire battre la marche de chaque régiment: à ce signal chacun se reconnut et les bataillons se reformèrent, mais toujours avec une grande confusion.

Les Algériens, mis en déroute dès la pointe du jour, n'étaient point revenus de leur frayeur; quelques bandes qui se montrèrent sur notre

droite, furent chassées vigoureusement par l'artillerie du capitaine Lamy, et les troupes qui l'escortaient. Peu après nous vîmes un grand nombre d'Arabes qui fuyaient par les routes de Constantine et de Bleida; d'autres étaient allés se réfugier sous les murs du château de l'Empereur et sous ceux de la Casbah.

Cette terreur panique de l'ennemi sauva l'armée française : si trois mille Turcs étaient venus tomber sur les régiments qui se trouvaient dans les vallées, ils les auraient taillés en pièces; et plus de dix mille Arabes pouvant revenir sur le reste de l'armée, qui était alors dispersée de tous les côtés, auraient exterminé les détachements les uns après les autres. Mais le ciel en avait ordonné autrement, et malgré toutes les fautes de cette journée, on atteignit le but qu'on s'était proposé.

Nous ne perdîmes presque personne jusqu'à l'arrivée devant le fort. Mais là les régiments qui erraient dans le fond des vallées, et ceux qui avaient pris position sur les hauteurs qui dominent le château, eurent quelques hommes mis hors de combat : la perte totale s'éleva au plus à soixante hommes tués ou blessés.

L'ouverture de la tranchée devant avoir lieu le soir même, des troupes furent envoyées pour la protéger et pour y travailler. Le 20^e et le 21^e

prirent position à gauche du chemin derrière le consulat de Hollande; la brigade Damremont était déjà placée autour du consulat d'Espagne; un bataillon du 35^e se porta en avant pour protéger les tirailleurs; le 2^e régiment de marche alla former la garde du général en chef.

A la nuit tombante, l'artillerie de campagne, qui s'était établie près du château, quitta sa position et vint se placer dans un enclos tout près du quartier-général, et dans lequel le parc de siège fut établi le lendemain dans la journée. Aussitôt que l'on fut arrivé devant le château de l'Empereur, le général Lahitte donna l'ordre aux batteries de siège, qui étaient encore au camp de Sidi-el-Ferruch, de se mettre en route, et ces batteries vinrent coucher le soir même à Staoueli, avec tout leur matériel et des munitions.

SIÈGE DU CHATEAU DE L'EMPEREUR.

Trois mille mètres avant le château de l'Empereur nous étions entrés dans le plus beau pays du monde; des maisons magnifiques couvraient les coteaux et le fond des vallées. La plus belle végétation que l'on puisse voir se présenta alors à nous : chaque maison avait un enclos entouré de haies, et dans lequel il existait des fontaines et des puits. Les orangers, les figuiers, les

grenadiers et les palmiers se trouvaient mêlés avec les arbres fruitiers de l'Europe ; des parterres remplis de fleurs , et au milieu desquels jaillissaient des jets d'eau , venaient encore ajouter à la beauté de ce site romantique ; de belles haies d'agaves et de raquettes en défendaient l'approche, et offraient des barrières insurmontables à tout ce qui se présentait. A la vue d'un pays aussi favorable pour la guerre de tirailleurs, tout le monde fut surpris que l'ennemi n'eût pas su profiter de ses avantages : cachés derrière les haies , des hommes résolus auraient arrêté les plus vaillants guerriers du monde. « Mais, disait-on, c'est devant leurs forts qu'ils nous attendent : plus de six cents pièces de canon sont en batterie autour d'Alger, et bientôt nous serons accablés d'une grêle de bombes et de boulets. »

Cependant il était facile de comprendre que l'ennemi ne savait pas du tout profiter des avantages que la nature lui offrait : les hauteurs qui dominent le château , à demi-portée de canon , étaient couvertes d'arbres et de fortes haies , à la faveur desquelles on pouvait s'avancer sans être aperçu ; des maisons, entourées de murs très-élevés , étaient autant de postes dont on s'empara sur-le-champ. Long-temps avant notre arrivée, les Algériens auraient dû couper les haies , abattre

les maisons pour bien découvrir tous les points qui dominent le château, même établir des redoutes sur les principaux, les garnir d'artillerie, et les défendre jusqu'à la dernière extrémité.

Mais non, ils s'étaient retirés dans ce château, sans prendre aucune précaution, et s'y croyaient inexpugnables. Nous avons même su depuis qu'ils pensaient que pour le détruire, il fallait en construire un tout semblable près de lui; et, comme pour cela on était obligé de travailler sous le feu de leur artillerie, ils pensaient que nous n'en viendrions jamais à bout.

Peu après notre arrivée devant le fort de l'Empereur, le Hasnagz (ministre des finances), officier qui avait toute la confiance du Dey, vint en prendre le commandement, et s'y enferma avec huit cents Turcs, et environ douze cents Arabes maures et nègres. Le fort était un rectangle avec de mauvais bastions et des courtines dont les murs avaient 12 mètres d'élévation, sans chemin couvert ni fossés. Au sud-ouest, de notre côté, il existait deux grands fronts en forme de terrasse, placés l'un devant l'autre, armés de dix pièces de canon chacun et de plusieurs mortiers. Au milieu s'élevait une grosse tour en maçonnerie, dont le sommet était garni de canons, et au centre de laquelle se trouvait un petit belvédère.

Les batteries du fort commencèrent à tirer

vers les onze heures du matin, et continuèrent sans interruption jusqu'après le coucher du soleil; mais, tirant dans toutes les directions et à toute volée, elles firent peu de mal.

Les compagnies du génie avaient suivi le mouvement de l'armée, et dans la journée une partie du matériel de siège était venue se placer dans un enclos, à gauche de la route sur le penchant de la montagne, qui avait été désigné pour l'emplacement du dépôt de tranchée.

Pendant la nuit le général Valazé traça lui-même la tranchée en profitant pour se couvrir des accidents du terrain, des haies et des murs que l'ennemi avait négligé d'abattre. Une parallèle qui traversait la route fut tirée à sept cents mètres du fort devant le front qui nous regardait; et tournant ensuite sur la gauche, en marchant le long du flanc opposé de la montagne, on était venu se poster sur un contre-fort d'où on prenait tout le château en écharpe, et à une distance de six cents mètres.

Dès la tombée de la nuit, l'ennemi enfermé dans le fort ne tirait plus, mais il chantait ou plutôt il hurlait sans discontinuer. Les aboiements des chiens et des chacals, qui se mêlaient aux cris des barbares, imprimaient à l'âme une espèce d'effroi dont il était difficile de se défendre.

Vers minuit, les différents régiments qui se trouvaient alors devant le fort reçurent ordre de fournir des travailleurs pour ouvrir la tranchée et des détachements pour la garder. Malgré toutes les fatigues de la journée, les soldats reprirent les armes, non sans murmurer, et furent conduits aux points désignés. Les troupes placées dans les différents postes se formèrent en masse pas division, et eurent ordre de garder le plus profond silence, de ne pas tirer un seul coup de fusil, et si l'ennemi se présentait de le repousser à la baïonnette : tout cela pour ne point attirer le feu du château sur les travailleurs. Mais les Algériens ne s'aperçurent de rien ; ils tirèrent sans but quelques bombes qui éclatèrent en l'air. La garde de la tranchée fut composée de 1500 hommes, commandés par un maréchal de camp dont le service durait vingt-quatre heures ; il avait sous ses ordres deux officiers d'état-major. Le chef de bataillon Lugnot du 21^e de ligne, officier d'un mérite et d'une bravoure reconnus, fut nommé major de tranchée ; on lui adjoignit deux aides-majors.

Le 30, dès la pointe du jour, le fort commença son feu, et les travailleurs de la tranchée éprouvèrent des pertes assez considérables. Les commandants du génie Levailant et Champaut furent blessés ; ce dernier, ayant eu le corps

traversé par un biscayen, ne survécut que quelques jours à sa blessure. L'ennemi tirait à toute volée et dans toutes les directions : les bombes et les boulets venaient tomber autour du quartier-général, au milieu du bivouac des officiers d'état-major et des troupes ; mais heureusement personne ne fut atteint. Les détachements de service à la tranchée furent relevés dans la matinée par d'autres qui restèrent jusqu'au soir ; de nouvelles troupes prirent leur place, et le même ordre fut observé pendant tout le temps du siège.

Vers dix heures du matin le général Desprez, suivi de quelques officiers d'état-major, et escorté par un fort détachement du 2^e régiment de marche, ayant avec lui deux obusiers de montagne, poussa une reconnaissance dans les environs du château de l'Empereur. La colonne tira seulement quelques coups de fusil pendant qu'elle se portait en avant ; mais lorsqu'il fallut revenir, les Arabes, croyant qu'elle reculait, la poursuivirent vigoureusement, et eurent l'audace de se précipiter sur les pièces de montagne dont ils faillirent s'emparer, parce que les soldats, embarqués dans des sentiers très-difficiles, ne pouvaient marcher qu'un à un ; mais le colonel Baraguay d'Hilliers les réunit, et en s'opposant avec courage et fermeté aux Arabes, il donna le temps aux pièces de se retirer en

lieu de sûreté. Quelques hommes furent blessés dans cet engagement. Ce jour-là, les consuls donnèrent avis au général Achard que les Algériens, au nombre de huit mille hommes, se proposaient de faire une sortie dans la nuit et de tourner notre gauche en passant le long de la mer.

Cet avis déterminâ le général en chef à envoyer le 28^e pour renforcer la brigade Achard; ce régiment alla se placer au mont Boujareah derrière le 14^e, et les positions qu'il venait de quitter furent occupées par le troisième de ligne. Une batterie de 6 pièces de campagne avait été établie à la gauche; un bataillon du 14^e se porta en avant du côté de la mer; mais à la nuit ce bataillon reprit sa position; le second du 37^e, qui était venu pour le remplacer, fut conduit par un officier d'artillerie sur une hauteur, au-dessus du consulat de Naples, située à demi-portée de canon du fort, dans le but de garder la gauche de la tranchée. Ce bataillon n'arriva qu'à minuit sur la position, et s'occupa de suite de construire de petits redans pour mettre ses avant-postes à couvert, et un plus vaste pour placer une grande garde.

Les batteries de siège, qui avec tout leur matériel avaient couché la veille à Staoueli, partirent de grand matin, et vinrent se réunir au parc près

du quartier-général. Après leur arrivée, les commandants des différentes batteries destinées à tirer sur le fort furent conduits par le général Lahitte à la tranchée, afin de choisir les positions les plus avantageuses pour les placer.

Des ambulances s'établissaient à gauche du chemin : l'une pour la 2^e division, dans une maison derrière le consulat de Hollande, et l'autre pour la troisième dans un enclos vis-à-vis le quartier-général. Le génie et l'artillerie avaient établi leur parc un peu en arrière du quartier-général, l'un à droite et l'autre à gauche de la route. A 400 mètres plus loin, sur un plateau, se trouvait le parc des vivres; et, près d'une belle maison de l'autre côté de la route, on dressa des fermes pour les hôpitaux militaires.

L'artillerie et le génie, qui travaillaient toujours à l'établissement de la route avec une grande activité, l'avaient alors amenée jusqu'au point où l'ancienne, quoique assez mal pavée, est cependant praticable aux voitures et à l'artillerie. Pour défendre cette route contre les courses des Bédouins et assurer nos communications avec Sidi-el-Ferruch, sept redoutes furent construites le long : le n° 1 sur un mamelon à droite de la route et à 1,600 mètres du camp retranché; le n° 2 sur l'emplacement de la batterie qui défendait la tête du camp algérien,

à 3,000 mètres de la première : le camp retranché de Staoueli, à gauche de la route, fut établi à 1,500 mètres du n° 2 ; le n° 3 sur la droite se trouvait à 1,400 mètres du camp retranché ; le n° 4 était à 1,100 mètres du n° 3 ; le n° 5 à 2,000 mètres du n° 4 ; le n° 6 à 1,200 mètres du n° 5 ; enfin la redoute n° 7, qui avait été construite par l'infanterie, se trouvait à 900 mètres seulement du n° 6.

Toutes ces redoutes, à l'exception de la dernière, furent armées avec les canons pris sur l'ennemi et occupées par une section d'artillerie et un détachement d'infanterie. Les communications avec nos magasins de Sidi-el-Ferruch se trouvaient ainsi parfaitement assurées. Les voitures et les chevaux de l'artillerie et des équipages militaires étant alors tous débarqués, nous étions très en mesure pour entreprendre le siège : aussi les travaux de sape se poursuivaient-ils avec une grande activité.

Il n'y avait pas encore quarante-huit heures que l'armée était campée dans un des plus beaux pays du monde, et déjà ce pays était dévasté. Le désordre augmentait tous les jours depuis le débarquement ; les soldats coupaient pour brûler tout ce qui leur tombait sous la main : des orangers magnifiques, couverts de fleurs et de fruits, des figuiers superbes, des palmiers qui s'élevaient

jusqu'aux nues, étaient abattus et jetés au feu, et cependant il y avait une grande quantité d'oliviers sauvages, d'arbousiers, etc., qui pouvaient suffire au-delà des besoins. Toutes les maisons qui n'étaient point occupées par des officiers furent presque démolies; les portes et les croisées étaient enlevées pour brûler, les grilles des fenêtres arrachées et jetées çà et là. Des maraudeurs couraient partout avec des pieux et des barres de fer, frappant sur les murs et les pavés, quand ils trouvaient un endroit qui sonnait creux, ils démolissaient tout autour pour voir s'il n'y avait point d'argent caché. Personne ne réprimait ces désordres, qui se commettaient jusque sous les yeux du général en chef. Un palmier magnifique s'élevait devant la maison occupée par les ingénieurs-géographes, et déjà deux fois j'en avais écarté la hache du soldat, quand tout à coup je le vis chanceler; je courus aussitôt à son secours, mais il n'était plus temps; deux voltigeurs qui virent dessus un nid de moineau l'avaient coupé pour prendre les petits. Ce n'est pas tout: pendant la marche les troupes avaient ramassé beaucoup de bestiaux qui se trouvaient épars à travers les champs, les soldats tuaient ces bestiaux à coups de sabre et de fusil, se les partageaient et en jetaient les débris à la voirie. Aux boucheries de l'armée on ne prenait pas plus

de précautions : en sorte qu'il y avait partout des amas de viscères, de peaux, etc., qui répandaient une puanteur suffocante, et personne ne s'occupait de les faire enterrer : cependant l'armée avait un grand-prévôt, et des officiers de gendarmerie étaient attachés à chaque division.

Les distributions de vivres se faisaient assez régulièrement ; mais la portion de vin n'était pas assez considérable : on ne donnait qu'un quart de litre par jour à chaque homme. Ce vin était avalé d'un seul coup, et tout le reste de la journée les soldats buvaient de l'eau outre mesure. Le peu d'ordre et la mauvaise nourriture contribuèrent beaucoup à augmenter le nombre de malades ; presque tous les soldats avaient alors la dyssentérie, mais cette maladie n'était pas assez intense pour leur faire cesser leur service. Très peu entrèrent à l'hôpital ; et, on doit le dire à leur louange, les soldats ne quittèrent jamais les drapeaux que lorsqu'il leur était tout-à-fait impossible de marcher : un grand nombre d'hommes blessés grièvement continuèrent leur service, en disant qu'ils ne voulaient entrer à l'hôpital qu'après la prise d'Alger. La bravoure du soldat français est au-dessus de toute épreuve, mais elle a besoin d'être dirigée.

Vers le soir, le 2^e de marche alla se placer

au consulat de Suède pour garder la droite de la tranchée. En arrivant, il trouva les sapeurs du génie occupés à créneler la maison et qui jetaient tout par les fenêtres, tableaux, livres, glaces, porcelaine, etc.; des soldats se précipitèrent dans les appartements, et bientôt tout fut saccagé. Le chef de bataillon Kléber, qui commandait, ne fit rien pour réprimer le désordre.

Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet, l'emplacement des batteries fut fixé, et les travailleurs se mirent sur-le-champ à les élever. Ces batteries étaient au nombre de six, dont cinq se trouvaient devant le front du château.

La première (n° 1), située le plus à droite du chemin, fut établie derrière un mur dans le jardin du consul de Suède; c'était la batterie Henri IV, de quatre obusiers de 8, capitaine Vincelles (1): cette batterie se trouvait à 850 mètres du fort, et de 12 mètres plus élevée que son parapet. A 300 mètres au nord de celle-ci, et à 650 mètres du château, s'élevait, derrière de fortes haies de raquettes, et en partie masquée par une maison, la batterie du Roi (n° 2), capitaine Rouvroy, qui devait recevoir six pièces de 24: elle était de 20 mètres plus élevée que le

(1) Avant l'attaque du château, le capitaine Vincelles ayant été blessé, fut remplacé par le capitaine Gauthier.

parapet du château. A 50 mètres en avant, et derrière un des murs de la maison qui masquait la batterie du Roi, fut construite une batterie (n° 3), de deux obusiers de 8, à laquelle on donna le nom du duc de Bordeaux: elle dépendait encore de la batterie Rouvroy. A la gauche du chemin, sur le penchant de la colline, et à 550 mètres du château, le capitaine Féraudi faisait élever la batterie du Dauphin (n° 4), forte de quatre pièces de 24, qui dominait de 25 mètres le parapet du château.

Devant, et à 100 mètres à gauche de la batterie du Dauphin, sur le sommet de la colline, à 450 mètres seulement du château et à 27 mètres au-dessus de son parapet, on établit une batterie de quatre mortiers de dix pouces (n° 5), qui fut commandée par le capitaine Robert, et reçut le nom de l'amiral Duquesne.

Enfin, tout-à-fait à l'extrême gauche, à 400 mètres de la batterie Duquesne, à 600 mètres du fort, et à la hauteur de son parapet, on construisit la batterie Saint-Louis (n° 6), destinée à recevoir six pièces de 16, et commandée par le capitaine Moquart. Cette dernière prenait le fort en écharpe, et voyait tout ce qui se passait dans l'intérieur.

Le dépôt de tranchée fut établi au nord de

la route, et sur le revers de la colline, dans un enclos derrière la batterie du Dauphin.

Le 1^{er} juillet, au lever de l'aurore, le fort ayant recommencé son feu, jetait des boulets et des bombes dans toutes les directions, tuait et blessait beaucoup de monde aux troupes de garde à la tranchée et aux travailleurs.

Depuis notre arrivée devant le château de l'Empereur, les Algériens avaient établi un camp assez considérable sur le bord de la mer, près le fort de Babazon. L'investissement de la ville était loin d'être complet; il restait à droite et à gauche un intervalle de trois mille mètres entre nos postes et la mer qui n'était point occupé, où l'ennemi pouvait pénétrer sans qu'on l'en empêchât, et qui lui donnait toutes les facilités pour communiquer avec l'intérieur du pays.

Sur notre droite particulièrement, se trouvaient les routes de Bleida et de Constantine, par lesquelles on pouvait introduire des troupes et des munitions sans que nous pussions en empêcher, puisque nous n'avions pas seulement un caporal et quatre hommes sur ces routes. Les batteries de la côte, qui étaient toujours entre les mains de l'ennemi, pouvaient protéger tous les convois qu'il voudrait conduire dans la place.

Dès le matin un grand nombre de Turcs et d'Arabes sortis du camp de Babazon se portèrent

contre deux sections du deuxième de marche, placées en tirailleurs sur le bord d'un grand escarpement qui se trouve à droite de la maison du consul de Suède. Les Algériens vinrent jusqu'à dix pas des troupes ; et, n'ayant pas le temps de charger leurs fusils, ils lançaient des pierres avec la main. Mais l'avantage de la position et un feu bien nourri les forcèrent d'abandonner la place après avoir perdu beaucoup des leurs. Ce régiment, exposé au feu du fort, et ayant en outre de temps à autre des engagements de tirailleurs sur le devant de la tranchée, eut ce jour-là trois morts et trente-trois blessés.

Pendant toute la journée les tirailleurs de l'ennemi inquiétèrent beaucoup les travailleurs, et on fit très-peu de chose. Le 6^e régiment de ligne fut un instant engagé, et eut 52 hommes et un officier mis hors de combat.

Dans la matinée, quelques-uns des bâtiments de la flotte, conduits par le contre-amiral Rosamel, défilèrent devant les batteries de la côte, depuis la pointe Pescade jusqu'au fort des Anglais, en lâchant quelques bordées qui ne produisirent aucun effet. L'ennemi répondait de temps en temps par quelques coups de canon dont les boulets n'arrivaient pas jusqu'aux bâtiments français, qui se tenaient hors de portée.

La brigade Clouet quitta le mont Boujareah

où elle était venue pour soutenir le 14^e en cas d'attaque, et alla se placer sur la route de Sidi-Ferruch, à sa position du 25 juin, pour protéger les convois, dont plusieurs avaient été attaqués par les coureurs de l'ennemi. Deux obusiers de montagne vinrent se mettre en batterie sur le mamelon occupé par le bataillon du 37^e, au-dessus du consulat de Naples.

Vers le soir, le 1^{er} bataillon du 48^e arriva derrière la batterie du Roi, et y prit position.

Dans la nuit l'ennemi tira plusieurs bombes, et il y eut une fausse alerte dans laquelle les troupes prirent les armes; mais on ne tira que quelques coups de fusil. Le lendemain, 2 juillet, le fort ne commença son feu qu'à sept heures et demie, ce qui étonna tout le monde; et les troupes de service à la tranchée purent être relevées sans qu'on les inquiétât. Le général Damremont faisait exécuter à sa brigade un mouvement pour se rapprocher du consulat de Suède, dans le but de protéger la droite de la tranchée, lorsque les Arabes se montrèrent tout à coup sur ses derrières; une fusillade assez vive s'engagea, mais l'ennemi lâcha bientôt le pied. Nous eûmes dans cette affaire une douzaine d'hommes hors de combat, parmi lesquels on cite le sergent-major Gaueslin, qui, ayant reçu une balle dans l'épaule, refusa obstinément de quitter son poste. A da-

ter de ce jour (2 juillet), le service de la tranchée cessa d'être commandé par bataillon : chaque régiment dut fournir des détachements proportionnés à sa force. On choisit quelques hommes des meilleurs tireurs, et on les arma de fusils de rempart avec lesquels ils tiraient sur les Bédouins qui se présentaient à une grande distance, et tuaient, dans l'intérieur du fort, les servants des pièces.

Les attaques réitérées de l'ennemi sur tous les points empêchèrent presque entièrement de travailler pendant toute la journée. La chaleur était accablante, et les soldats se trouvaient épuisés de fatigues. Le commandant Admyrault ayant vu sur la route plusieurs boulets de gros calibre, ordonna de renforcer les parapets des batteries, et leur fit donner sept mètres d'épaisseur.

Dans l'après-midi, quatre compagnies du 14^e reçurent l'ordre de se transporter hors des lignes, sur la gauche, pour recueillir plusieurs familles juives qui avaient demandé à se mettre sous notre protection. Le général Achard profita de cette circonstance pour envoyer du côté de la mer une compagnie de grenadiers, chargée de fouiller les vallées profondes qui se trouvent sur le versant nord des montagnes, et où on disait avoir vu se glisser des Turcs et des Arabes. Cette compagnie, arrivée sur les derniers contreforts, voyait

à dos toutes les batteries de la côte. Quelques coups de fusil tirés dedans mirent en fuite ceux qui les occupaient : ils se sauvèrent en laissant leurs drapeaux, les munitions, et presque toutes les pièces chargées. Comme on n'avait pas assez de monde, on ne put ni occuper les batteries, ni les détruire.

Vers les sept heures du soir on commença à conduire l'artillerie de siège au dépôt de tranchée.

Depuis quelques jours, au camp de Staoueli les Bédouins qui avaient posé les armes venaient fraterniser avec nos soldats, et apportaient des provisions : volailles, moutons, œufs, etc. Un mouton se vendait trente sous, et pour un franc on avait une paire de beaux poulets. Les chaleurs et la mauvaise qualité des eaux avaient causé des maladies parmi les troupes qui se trouvaient dans ce camp, et celles stationnées dans les redoutes construites le long de la route de Sidi-el-Ferruch à Alger.

Depuis quatre jours que le château était investi, nous essuyions le feu continu de l'ennemi sans y répondre, et les travaux se poursuivaient avec une grande activité. On s'était contenté de repousser les tirailleurs quand ils se présentaient, mais l'artillerie ne tirait pas un seul coup de canon. Le fort nous blessait beaucoup de monde ;

les troupes, fatiguées de rester ainsi dans l'inaction, commençaient à murmurer et demandaient que l'artillerie répondît au feu de l'ennemi. Les clameurs étant parvenues jusqu'au général en chef, il ordonna au général Lahitte d'accélérer les travaux et de commencer le feu le 3 au matin. Celui-ci fit part à tous les commandants de batterie des intentions de son Excellence, mais on n'était point encore en mesure : la batterie de mortiers et la batterie St-Louis étaient les seules à peu près terminées. Dans la nuit du 2 au 3 on plaça les sacs à terre, et on égalisa le terrain des parapets, qui ayant déjà atteint toute leur hauteur, mettaient les travailleurs à couvert, et pendant la journée du 3 on put travailler fort à son aise, à l'abri du feu de l'ennemi. Presque tous les magasins à poudre furent construits dans cette journée.

A la gauche, sur le mamelon occupé par le 37^e, deux obusiers de huit pouces vinrent remplacer ceux de montagne qu'on y avait amenés la veille. Les Algériens faisaient un feu si continu sur ce point, que les troupes étaient obligées de se coucher à plat ventre derrière les parapets.

Le général Achard envoya démonter dans la matinée les batteries du bord de la mer dont on s'était emparé la veille. Deux compagnies d'élite

du 14^e, qui occupait le marabout de Sidi-Benhard, le poste le plus avancé du côté d'Alger, avaient déjà été attaquées plusieurs fois et se trouvaient exposées au feu de la Casbah, du fort des Anglais et de celui des Vingt-quatre Heures. Ces compagnies conservaient leur position avec une constance héroïque. Enfin l'ennemi fit une dernière tentative pour les déloger : trois cents Turcs et Arabes, précédés par une grêle de boulets, les attaquèrent avec acharnement ; mais un détachement s'étant porté sur leur flanc, les culbuta, et depuis ils n'osèrent plus se représenter.

La batterie Moquart, où un bataillon du 48^e se trouvait alors de garde, fut vivement attaquée ; les Arabes vinrent jusqu'aux embrasures et jetèrent des pierres et des éclats de bombes dans la batterie. Nos soldats plièrent un instant et l'ennemi faillit s'emparer des pièces ; mais étant revenus à la charge, ils tombèrent sur lui à la baïonnette, lui tuèrent beaucoup de monde, et le mirent en déroute.

Les Algériens ayant connu par toutes ces petites attaques qu'on construisait des batteries contre le fort, garnirent dans la journée tous leurs parapets et plates-formes avec de grosses balles de laine ; ils en avaient surtout placé une grande quantité autour du réduit, ce qui nous

fit penser que là se trouvait le principal magasin à poudre.

A trois heures le temps était beau, une légère brise de mer se faisait sentir, lorsqu'une partie de la flotte, sous les ordres de l'amiral, parut le long de la côte avec toutes les voiles déployées. Dix-sept bâtiments, vaisseaux, frégates et bricks, défilant à la suite les uns des autres, à grande portée du canon de terre, tiraient sur les batteries; mais en approchant du môle qui se trouve devant le port, chaque bâtiment prenait le large et ne tirait plus. Les forts de la côte et ceux du môle ripostaient; mais très-peu de boulets allaient jusqu'aux navires, et un seul, je crois, reçut un boulet dans le flanc. Une vingtaine d'hommes furent tués ou blessés par une pièce de 36 qui éclata à bord de *la Provence*; sans cet accident la marine, dans ses deux attaques, n'aurait pas eu à déplorer la perte d'un seul homme.

Les Algériens firent sortir trente chaloupes canonnières, qui manœuvrèrent devant le port sans tirer un seul coup. Cette attaque de l'amiral Duperré n'eut absolument aucun résultat : deux boulets arrivèrent jusque dans le fort des Anglais; cinq ou six allèrent couper les arbres dans le jardin du Dey; deux tombèrent sur la tour du môle, et un seulement parvint jusque dans la ville sans faire aucun mal. Lorsque Alger

fut pris, un capitaine du génie militaire estima à *sept francs cinquante centimes* la réparation du dégât fait par la marine dans ses deux attaques contre les forts de la côte et les batteries du môle. Quoiqu'il en soit, les Algériens eurent grand'peur : la plupart s'étaient cachés dans les caves et la partie basse des maisons ; ils croyaient qu'on allait bombarder la ville. On aurait pu effectivement le faire : nous avions huit bombardes destinées pour cela, et se tenant hors de la portée du canon, elles pouvaient faire beaucoup de mal dans Alger et concourir à sa reddition avec les batteries élevées sur les hauteurs qui dominent le fort de l'Empereur. Mais ces bâtiments rentrèrent en France sans avoir été d'aucune utilité.

Ce qui venait de se passer sous les yeux de l'armée, lui fit comprendre qu'elle n'avait absolument rien à espérer de la coopération de la flotte pour la prise d'Alger, et qu'elle ne devait compter que sur elle seule pour remplir sa mission.

Chaque jour les pièces et les munitions des batteries de siège étaient menées au dépôt de tranchée ; les travaux avaient été beaucoup avancés dans la journée du 3 et continuèrent pendant la nuit avec une grande vigueur. L'ordre était donné de commencer le feu le 4 à la pointe du jour. Vers minuit on mit les pièces en batterie :

plusieurs détachements des divisions d'Escars et Loverdo avaient été placés auprès de chaque batterie pour les garder.

Six compagnies d'élite de différents régiments furent réunies afin de repousser l'ennemi en cas de sortie et pour monter à l'assaut aussitôt que la brèche serait praticable : ces compagnies prirent position et passèrent la nuit derrière les batteries du front d'attaque.

Vers deux heures du matin, l'artillerie se préparait, chargeait et formait les pièces, quand tout à coup un Arabe se précipite par une des embrasures dans la batterie du Dauphin. Au cri de qui-vive, la sentinelle lâche son coup de fusil; aussitôt plusieurs ennemis paraissent sur le parapet et sautent dans la batterie. Les canonniers battent en retraite ; l'infanterie, qui se trouvait derrière, s'éveille en sursaut, tire sans savoir ce qui arrivait, et les canonniers sont pris entre deux feux. Mais bientôt l'ordre se rétablit, et l'ennemi, poursuivi la baïonnette dans les reins, se sauva à la faveur des haies et des broussailles.

Cette échauffourée montra qu'on n'avait pas pris assez de précautions, et aussitôt des sentinelles furent placées en avant de la batterie.

PRISE DU FORT DE L'EMPEREUR.

Le dimanche 4 juillet, le treizième jour de la lune de mohharrem an 1246 de l'hégire, une heure avant l'aurore, les batteries étaient toutes armées, et les canonniers à leur poste n'attendant plus que le signal pour commencer le feu. Le général Lahitte, dont l'activité et la vigilance ne s'étaient point ralenties, arriva sur la ligne vers trois heures du matin, et s'assura par lui-même que tout était prêt. Le général en chef se transporta au consulat d'Espagne, situé à quatre cents mètres en arrière de la tranchée, et où se trouvait le général Loverdo depuis le commencement du siège. Beaucoup d'officiers d'état-major s'étaient portés sur différents points pour contempler l'attaque et la défense.

Le temps était calme, les premiers rayons du jour commençaient à paraître, lorsqu'une fusée partie du camp français s'éleva et éclata dans les airs; à ce signal, un demi-cercle de feu brilla au-dessus de la tranchée et un bruit terrible appelle aux armes la garnison du château; toutes les batteries françaises avaient fait feu à la fois. Ce bruit frappa de terreur les Algériens, qui ne s'attendaient pas à être attaqués sitôt, ils courent à leurs pièces, et à la seconde bordée ils avaient répondu. Le feu continua avec vivacité; et l'en-

nemi rendit coup pour coup. Il ne faisait point encore jour; des nuages de fumée s'étaient formés devant nos batteries, leur dérobaient tout-à-fait la vue du fort, ce qui rendait le tir très-incertain; de plus, les canonniers et les bombardiers ne connaissaient point encore bien la portée de leurs pièces, et dans la première demi-heure on tira fort mal. Les Algériens, revenus de leur frayeur, voyant le peu d'effet que produisaient nos boulets, reprirent tout-à-fait courage, et firent un feu bien nourri avec les pièces placées sur la tour et celles des deux côtés du fort qui nous regardaient. Notre artillerie, attendant paisiblement que la fumée fût dissipée, ne tirait que quelques coups, seulement pour donner signe de vie. Enfin, une légère brise d'est s'éleva, et chassant la fumée vers la mer, découvrit le château. Aussitôt notre feu recommença avec vigueur, et dans un instant la tour et les courtines furent criblées de trous. On tira aux embrasures, et plusieurs furent bientôt démolies. Le général Lahitte, placé au consulat de Suède, observait tout ce qui se passait, et envoyait ses aides-de-camp, les capitaines d'artillerie Maléchart et Maray, à travers les boulets et les bombes qui couvraient la terre, porter ses ordres sur les différents points de la ligne d'attaque.

A cinq heures, nos bombes étaient encore mal dirigées : elles passaient presque toutes par-dessus le château, et plusieurs même allèrent tomber à la mer, à 1,200 mètres plus loin. Les batteries de la Casbah, situées à 1,700 mètres des nôtres, et quatre pièces placées en avant sur la hauteur des Tagarins, secondaient avantageusement le feu du fort. Les boulets de la Casbah allaient jusque sur le mont Boujareah, et inquiétaient beaucoup le bataillon du 37^e, qui gardait, à l'extrême gauche, la batterie des obusiers de campagne, placée au-dessus du consulat de Naples. La hauteur de nos parapets avait été bien calculée, et les boulets de l'ennemi faisaient peu d'effet ; mais beaucoup de bombes tombaient dans les batteries, éclataient, et, chose très-étonnante ! ne touchaient presque personne.

Vers sept heures, notre tir commença d'acquiescer une grande justesse : toutes les bombes tombaient sur la tour et la démolissaient, en jetant les débris de tous les côtés. L'ennemi se vit bientôt forcé d'abandonner ce poste, et, dans moins d'une heure, ses pièces furent à moitié cachées sous les décombres.

La batterie Moquart prenait l'ennemi d'enfilade, et lui tuait ses canonnières à leurs pièces : on a vu des boulets de cette batterie culbuter

toute une ligne d'artilleurs algériens. A mesure que quelqu'un était blessé, on le donnait à des Bédouins, qui l'emportaient dans l'intérieur du château; plus de cinquante étaient occupés à cela, et d'autres formaient des espèces de chaînes pour passer les munitions des magasins aux batteries. Beaucoup d'embrasures étaient déjà détruites, et les assiégés les raccommodaient avec des sacs de laine, remplaçaient les pièces et continuaient à tirer. Les hommes mis hors de combat étaient sur-le-champ remplacés par d'autres. La résistance croissait avec l'attaque, et nous commençons à douter du succès. Un millier de Turcs et d'Arabes circulaient entre la ville et le fort; des bandes de Bédouins, qui paraissaient fuir, couvraient la route de l'Aratch; un morne silence régnait dans la ville. Toutes les batteries des remparts étaient occupées, et celles de notre côté tiraient sur nous sans produire d'effet. A la marine, tous les canonniers étaient à leurs postes : ils craignaient que la flotte française ne vînt devant la ville pour appuyer l'attaque de terre. Mais non, pas un brick ne se montra, et nous crûmes un instant que l'amiral était retourné en France sans nous en prévenir.

A six heures et demie, le soleil sort du milieu des brouillards, en répandant une lumière pâle sur Alger, dont il annonce la chute prochaine.

Alors tous les coups de canon portaient : les boulets, frappant contre les parapets, en jetaient les débris sur les assiégés, et les couvraient de poussière; ceux qui tombaient dans les balles de laine faisaient voler des flocons de tous les côtés. Les obus, les bombes et les boulets couvraient les plates-formes du fort, et la place n'était plus tenable; cependant les efforts de l'ennemi redoublaient : quelques pièces démontées furent remises en batterie; mais enfin il fallut céder à la supériorité du talent.

Vers sept heures, les assiégés commencèrent à abandonner les parties les plus endommagées. A huit heures et demie, le premier front est presque abandonné, et beaucoup de canonniers se sauvent dans la partie couverte; la garnison, qui les voit fuir, se précipite vers la porte, et veut sortir; le commandant s'y oppose, et placé devant des Turcs, le yatagan à la main, avec ordre de couper la tête à tous les fuyards : cinq ou six se précipitent sur les gardes, et sont décapités à l'instant; les autres épouvantés restent malgré eux. Alors les canonniers reparaissent sur le second front; quelques-uns seulement osent retourner sur le premier : ils tirent avec lenteur. A neuf heures et demie, le feu du château était presque éteint.

Aussitôt que le général Lahitte vit que le tir

de ses batteries était bien assuré, il quitta son poste d'observation au consulat de Suède, et se rendit successivement dans les différentes batteries. Voyant le feu du fort éteint, il donna l'ordre de battre en brèche, et aussitôt on tira au pied du mur sur le front du Sud.

Le Hasnagz aux abois envoya vers le Dey, pour lui annoncer l'extrémité à laquelle il se trouvait réduit et demander ses ordres. Le Dey lui fit dire d'évacuer le château, et de laisser dedans trois nègres pour le faire sauter, afin que les Français ne pussent pas tourner son artillerie contre la ville. A neuf heures et demie, la porte fut ouverte, et nous vîmes une foule composée de Maures, d'Arabes et de Turcs, se précipiter dehors. La batterie d'obusiers de campagne leur tirait dessus en sortant et tuait quelques hommes. Les Turcs étaient faciles à distinguer parmi les autres : ils sortaient tranquillement, à peine accéléraient-ils le pas, tandis que les Arabes et les Maures couraient à toutes jambes, en abandonnant sur la colline une grande quantité de chevaux et de mulets qui broutaient paisiblement. En les voyant sortir, nous estimâmes leur nombre à deux mille.

Le fort était abandonné. Deux drapeaux rouges flottaient encore sur le premier front et un troisième à un des angles du côté de la ville. Trois

nègres, restés seuls, se promenaient tranquillement, et se penchaient de temps en temps sur le parapet pour examiner l'effet des boulets qui battaient en brèche. L'un, frappé par un obus, tombe mort; les deux autres, comme pour le venger, courent à une pièce, la relèvent et tirent trois coups de canon; mais au troisième, elle tombe sur le côté, et ils font de vains efforts pour la remettre. Ils viennent à une autre, et, pendant qu'ils tournent autour, arrive un boulet qui coupe les jambes à l'un d'eux. L'autre contemple quelque temps son camarade, le traîne un peu en arrière, le laisse et va sur le parapet examiner les progrès de la brèche. Enfin, après s'être promené un instant, les mains croisées sur la poitrine, il arrache un des drapeaux et descend tranquillement avec dans l'intérieur de la tour.

Il venait de disparaître lorsqu'une centaine de fuyards rentrent précipitamment par la poterne, et ressortent aussitôt, emportant des blessés sur leurs épaules. Le nègre remonte, regarde la brèche, prend un second drapeau et descend. Il était alors dix heures cinq minutes, et à dix heures dix minutes une flamme éclatante brille au pied de la tour, une colonne de fumée sillonnée par des jets de feu et traversée dans tous les sens par des masses de pierres, des pièces et des

affûts de canon, s'élève majestueusement dans les airs ; une détonation terrible est répétée par tous les échos ; les assiégeants épouvantés se jettent à plat ventre ; une grêle de pierres vient tomber au milieu de la ligne française, et des nuages de poussière obscurcissent le soleil : le fort avait sauté.

Le temps était calme ; la colonne de fumée, dont les contours étaient parfaitement dessinés, s'élevait par trois étages à une hauteur prodigieuse, et cacha pendant dix minutes le fort que nous croyions anéanti. En se dissipant elle nous laissa voir une large brèche qui avait emporté toute la courtine du côté ouest. La tour était aux trois quarts détruite ; mais les deux fronts se trouvaient conservés en entier. La fumée, entraînée par un léger vent du nord, s'en va vers l'Atlas annoncer aux peuplades de ces montagnes le triomphe de nos armes et la chute d'Alger. Dans cette ville la frayeur s'est emparée de toutes les âmes : le Dey seul conserve son sang-froid.

Aussitôt après l'explosion, le général Lahitte envoya un de ses officiers au général Bourmont, qui déjeunait alors au consulat d'Espagne, où il était resté pendant toute l'attaque, pour lui annoncer ce qui venait de se passer et demander ses ordres. Le ministre répondit sans se déran-

ger : « C'est bien ; dites au général Lahitte de « prendre les dispositions qu'il jugera convenables. »

Le commandant de l'artillerie, aussitôt après avoir reçu la réponse du général en chef, envoya le capitaine Geoffroy du 6^e de ligne avec sa compagnie de grenadiers pour reconnaître l'entrée du fort. Il fut immédiatement suivi par un détachement d'artillerie et deux compagnies de grenadiers des 29^e et 35^e de ligne, avec lesquels marchèrent les généraux Lahitte et Hurel. Le capitaine Geoffroy ayant trouvé la poterne ouverte, pénétra au milieu des décombres qui fumaient encore : des compagnies de sapeurs, d'autres troupes et un grand nombre d'officiers le suivirent.

Le château de l'Empereur, qui quelques minutes auparavant vomissait le fer et la flamme de tous les côtés, présentait maintenant l'image du chaos : plus de trois cents pas en avant, des cadavres d'hommes et de chevaux gisaient sur le sol ; le chemin creux qui passe au pied du fort était rempli de nos boulets, à moitié couverts par la poussière et les éclats de pierres ; des pièces de canon lancées par l'explosion s'étaient brisées en tombant ; quelques-unes, enfoncées de plusieurs pieds en terre, restaient droites ; des affûts, des débris de meubles se

trouvaient mêlés à tout cela : les haies et le sol environnant étaient couverts d'une grande quantité de laine dispersée en flocons, de lambeaux de chair et de membres encore palpitants. Les murs restés debout étaient tout criblés de boulets; à leur pied se trouvaient entassés, les uns sur les autres, des affûts, des pièces de canon, des mortiers, de gros blocs de maçonnerie; et au milieu de tout cela, gisaient plusieurs cadavres horriblement mutilés : à un des angles du côté de la mer, une vingtaine de Nègres, Turcs, Maures et Arabes, déchirés de la plus horrible manière, étaient entassés les uns sur les autres. Sur la courtine de l'ouest, l'explosion avait pratiqué une grande brèche, et les débris formaient un talus par lequel on pouvait facilement pénétrer dans l'intérieur. Ici c'était véritablement l'image du chaos : les décombres couvraient presque toutes les plates-formes; des jets de fumée sortaient encore sur différents points; des meubles brisés, des fusils, des sabres, des canons, des mortiers, des bombes et des boulets étaient jetés pêle-mêle; des hommes défigurés, des chevaux, des mulets à moitié enfouis sous les décombres respiraient encore.

Malgré l'horrible commotion qui avait dû tout ébranler, un mortier et dix pièces de canon étaient demeurés à leur place. Le principal

magasin à poudre, situé entre les deux fronts, n'avait pas pris feu et restait intact. Les premières troupes qui pénétrèrent dans le château tuèrent six blessés restés dans une salle basse. Tout près de la tour, centre de l'explosion, on trouva deux chevaux très-légèrement blessés. Ceci est d'autant plus surprenant que tous les chevaux et mulets abandonnés par l'ennemi sur la colline, à plus de deux cents mètres des murs, furent tous tués par la commotion, et que des hommes furent lancés à cinq cents mètres de distance. Les pierres parties de la tour allèrent à 400 mètres à l'ouest sur le versant opposé de la vallée, couvrir les champs et couper tous les arbres.

A peine avions-nous pénétré dans le château que les sapeurs du génie et les canonniers se mirent à travailler pour ravitailler les parties qui pouvaient servir à battre la ville et les forts qui se trouvaient en face le long de la mer. Sur la plage, nous voyions beaucoup de peuple qui fuyait vers l'Aratch. Plusieurs groupes de cavaliers arabes voltigeaient dans une prairie près de deux grands bassins qui sont sur le bord de l'eau. Le Bey de Constantine avait encore son camp à trois lieues de là, autour d'une grande maison carrée, sur la rive droite de l'Aratch.

Deux pièces de canon ayant été relevées et

mises en batterie, on tira quelques coups sur le fort Babazon qui ne répondit pas. Son silence fit présumer que l'ennemi l'avait abandonné, d'autant plus que la Casbah tirait encore de temps en temps. Le général Hurel donna l'ordre à la compagnie de grenadiers qu'il avait amenée d'aller occuper un mamelon qui domine le fort de Babazon, en lui prescrivant d'envoyer, aussitôt qu'elle aurait pris position, un caporal avec quatre hommes pour couper la route, et forcer les habitants qui se sauvaient à rentrer dans la ville. Mais à peine le caporal fut-il arrivé à son poste que les cavaliers arabes le délogèrent : alors le commandant Lachaux, qui avait suivi la compagnie, ordonna au lieutenant Battisti de se porter sur la route avec sa section. Cet officier n'avait point encore fait halte, que le commandant lui cria d'en haut : « A la batterie, sur la gauche du fort. » Huit grenadiers s'y portèrent et la trouvèrent abandonnée. Un détachement d'artillerie, armé de pics, de haches, etc., conduit par le capitaine Maray, suivait alors l'infanterie : ce détachement avec vingt grenadiers s'était porté sur le fort pour s'en emparer ; mais deux coups de canon, tirés pour répondre au feu du château de l'Empereur, leur annoncèrent que l'ennemi y était encore. A leur entrée dans une cour qui est devant la porte, les grenadiers fu-

rent reçus par un feu très-vif partant des embrasures, et qui les força de battre en retraite. Les cavaliers arabes, accourus sur leur flanc, les obligèrent à regagner précipitamment leur première position, en laissant quelques hommes sur la place. Le capitaine Maray, épuisé de besoin, de fatigue et accablé par la chaleur, tomba sans connaissance, et fut sauvé par ses canonniers qui le rapportèrent jusqu'au château. Au retour du détachement, le général Hurel réprimanda fortement le commandant Lachaux, et le mit aux arrêts pour avoir outre-passé ses ordres.

Les boulets tirés du fort de Babazon, passant au-dessus du château de l'Empereur, mirent en fuite une foule d'amateurs et de domestiques que la curiosité avait amenés là.

La prise du château de l'Empereur est sans contredit le plus beau fait d'armes de la campagne ; elle est due aux bonnes dispositions faites par les généraux Lahitte et Valazé, mais surtout au talent et au sang-froid de notre artillerie : pendant quatre jours les canonniers et les sapeurs continuellement exposés à un feu meurtrier, travaillent paisiblement, et sans tirer un coup de canon, à l'établissement des batteries ; le cinquième le feu commence, et dans six heures celui de l'ennemi est éteint.

Les 29 et 30 juin, les 1^{er}, 2 et 3 juillet, nous

eûmes près de mille hommes mis hors de combat à la tranchée; mais le jour de l'attaque on perdit très-peu de monde : l'artillerie n'eut que deux hommes tués et quatre blessés. L'explosion du fort ne coûta la vie qu'à deux canonniers, dont un fut jeté en lambeaux sur un arbre.

La veille au soir, nos troupes étaient presque démoralisées, le succès que notre artillerie venait d'obtenir releva spontanément leur courage. Tous les soldats demandaient à marcher en avant et enlever la place d'assaut; ils étaient impatients de posséder cette belle campagne que l'on découvrait de dessus les ruines du château : une infinité de belles maisons avec des jardins magnifiques couvraient le coteau qui longe la côte. A gauche la campagne du Dey, avec ses treilles et ses jardins, paraissait un séjour enchanteur. En tournant les yeux vers Alger, les grands murs blancs de la Casbah venaient frapper la vue; les énormes canons qui les armaient n'osaient plus tirer. Les forts de la marine étaient presque tous abandonnés, et on ne voyait plus que quelques Arabes errer en désordre dans les casemates et le long du môle. Alger la guerrière est vaincue; encore quelques instants, l'univers, mis à contribution, sera vengé, et le Dey viendra aux pieds de notre général demander pardon de son odieuse conduite envers la France.

Nous occupions le fort depuis trois heures, lorsque la flotte, qui avait probablement entendu la canonnade du matin, se montra devant Alger. La vue du drapeau blanc qui flottait sur les restes du château, et le morne silence qui régnait dans la ville, lui firent assez comprendre qu'elle arrivait trop tard pour prendre part à la victoire; aussi ne tira-t-elle pas un seul coup de canon.

Pendant l'attaque du château une partie de la troisième division, qui était placée sur les derrières de l'armée, fut assaillie par un grand nombre de Bédouins : quelques coups de canon suffirent pour les maintenir; mais ils restèrent en tirailleurs derrière les haies et dans les arbres, jusqu'au moment où le fort sauta : épouvantés alors par le bruit terrible qui se fit entendre, ils prirent immédiatement la fuite.

Aussitôt qu'on fut maître du fort, le génie s'occupa d'ouvrir la tranchée devant la ville, afin de ne pas donner à l'ennemi le temps de se reconnaître : une parallèle fut tracée à sept cents mètres de la Casbah au pied de la colline du château de l'Empereur, et un boyau poussé vers la hauteur du fort de l'Étoile qui commande la Casbah, dont elle n'est éloignée que de quatre cents mètres.

Pendant que ces choses se passaient à l'armée

française, la plus grande consternation régnait dans Alger ; les habitants croyaient que nous allions tous les massacrer. Un grand nombre se sauvait par la porte de Babazon, emportant sur des mulets leur famille et tout ce qu'ils avaient de plus précieux : l'échec que nous avions éprouvé devant le fort de ce nom leur laissait la route parfaitement libre de ce côté.

Hussein-Pacha, qui avait compté sur une longue résistance du château, le voyant en partie détruit et occupé par nous, envoya prier le consul anglais, qui était alors à sa maison de campagne, de se rendre avec des parlementaires auprès du général français pour obtenir une capitulation. Dans le même temps il dépêcha son secrétaire Sidi Mustapha auprès de M. de Bourmont, pour lui offrir de payer les frais de la guerre, à condition que les troupes françaises n'entraient pas dans Alger. Le général le renvoya en lui disant que si Alger n'ouvrait pas ses portes, le feu allait recommencer, et que dans peu nous serions maîtres de la personne du Dey et de son palais.

Peu après deux membres de la municipalité d'Alger, Bouderbah et Omar, parlant bien français, arrivèrent. Pendant qu'ils s'entretenaient avec le général, un boulet tiré du fort Babazon passa près d'eux, et les épouvanta beaucoup. Alors le gé-

néral Lahitte dit à l'un d'eux, en lui frappant sur l'épaule : « Ne craignez rien. Ce n'est pas sur vous qu'on tire. »

La conférence n'était pas encore terminée, quand Mustapha revint, accompagné du consul et du vice - consul anglais, pour demander que le général donnât par écrit les conditions qu'il voulait imposer aux vaincus. Le consul assura M. de Bourmont que c'était comme ami du Dey et non pas comme agent de S. M. Britannique qu'il avait accompagné le parlementaire, et que son seul but était d'arrêter l'effusion du sang. Plusieurs généraux qui se trouvaient là ayant été consultés, on rédigea la capitulation suivante, qui fut envoyée au Dey par un interprète.

1° Le fort de la Casbah, tous les autres forts qui dépendent d'Alger, et le port de cette ville, seront remis aux troupes françaises, le 5 juillet à dix heures du matin.

2° Le général en chef de l'armée française s'engage envers S. A. le Dey d'Alger à lui laisser sa liberté et la possession de toutes ses richesses personnelles.

3° Le Dey sera libre de se retirer avec sa famille et ses richesses dans le lieu qu'il aura fixé. Tant qu'il restera à Alger, il sera, lui et sa famille, sous la protection du général en chef de

l'armée française. Une garde garantira la sûreté de sa personne et celle de sa famille.

4° Le général en chef assure à tous les soldats de la milice les mêmes avantages et la même protection.

5° L'exercice de la religion mahométane restera libre ; la liberté des habitants de toutes les classes, leur religion, leurs propriétés, leur commerce, leur industrie, ne recevront aucune atteinte ; leurs femmes seront respectées : le général en chef en prend l'engagement sur l'honneur.

6° L'échange de cette convention sera fait le 5 avant dix heures du matin. Les troupes françaises entreront aussitôt après dans la Casbah et dans tous les forts de la ville et de la marine.

On aura beaucoup de peine à croire qu'un pareil traité ait été signé par un général victorieux, qui dans quelques heures pouvait anéantir la race algérienne. Le Dey menaça peut-être de s'ensevelir sous les ruines de la ville, et de priver ainsi la France d'une belle proie. Vaines menaces ! une population ne se laisse pas détruire dans un instant ; lui seul aurait été victime de son entêtement, et les vainqueurs seraient entrés dans Alger comme ils le devaient. Un général français n'aurait jamais dû consentir à traiter avec le chef d'une bande de pirates, qui

méritaient tous d'être pendus aux vergues des vaisseaux. Dans cette circonstance, M. de Bourmont se conduisit avec la même faiblesse dont il a donné tant de preuves pendant tout le cours de la campagne.

Malgré la convention qui venait d'être conclue, on continua toujours les travaux dirigés contre la Casbah; on commença à construire deux batteries sur la hauteur des Tagarins. Cette position était alors occupée par la brigade Berthier de Sauvigny, qui y resta jusqu'à la prise de la ville.

Lorsque le détachement d'artillerie entra au château de l'Empereur, un canonnier monta au mât de pavillon où il mit sa chemise pour servir de drapeau blanc. Ses camarades, émerveillés de cette prouesse, l'affublèrent d'une veste et d'un turban pris à un mort, le placèrent ensuite sur un gabion aplati; quatre le portèrent sur leurs épaules, quatre autres marchaient devant la carabine à la main, tirant de temps en temps, et chantant à gorge déployée :

Tu soumettras le dey d'Alger,
France, par ta vaillance (1).

Ils l'amènèrent ainsi jusqu'au parc d'artillerie, vis-à-vis le grand quartier-général.

(1) C'est le refrain d'une chanson qu'on chantait dans les rues pendant notre séjour en Provence.

Les travaux contre la ville se poursuivirent pendant toute la nuit : au jour, beaucoup d'officiers et de soldats allèrent se promener jusque sous les murs de la Casbah, malgré quelques Arabes qui rôdaient encore dans les environs. Le plus morne silence continuait à régner dans la ville. Vers sept heures, le Dey envoya demander au général de vouloir bien retarder de deux heures l'entrée des troupes françaises, ce qui lui fut accordé.

PRISE D'ALGER.

Le 14^e jour de la lune de Mohharrem, 1246^e année de l'hégire, 5 juillet, à onze heures du matin, le général en chef, suivi de son état-major et des députés algériens, partit du quartier-général pour aller prendre possession d'Alger.

La brigade Achard avait reçu l'ordre de quitter ses positions et d'aller s'emparer de la porte de Baba-el-ouad et des forts voisins. Le général Berthier de Sauvigny devait occuper la marine; une batterie de campagne, un détachement des troupes d'artillerie et du génie et le sixième régiment de ligne eurent ordre de se porter à la Casbah. Le général Bourmont arriva vers onze heures et demie sur un petit plateau situé à moitié chemin du château de l'Empereur à Alger. La route est encaissée et fort difficile; l'artillerie,

qui s'y trouvait alors engagée, ne marchait qu'avec beaucoup de peine.

L'infanterie qui devait s'emparer de la Casbah n'étant point encore arrivée, le général fit arrêter son état-major pour l'attendre; pendant ce temps l'artillerie continuait de se porter en avant. Une centaine de cavaliers arabes caracolaient encore sur la plage près le fort de Babazon, et semblaient vouloir protéger la fuite d'une immense quantité d'habitants qui abandonnaient la ville en emportant leurs bagages. La mer était couverte de canots portant des familles entières avec leurs effets. Ces canots parvenus à une certaine distance s'échouaient sur le sable, et ceux qui les montaient se sauvaient en emportant tout ce qui était dedans. Cette manœuvre dura pendant plus de deux heures sous les yeux de l'armée, et aucune mesure ne fut prise pour y mettre fin. Cependant il aurait suffi d'envoyer un bataillon de ce côté pour chasser les Arabes, couper la retraite à cette masse de fuyards, et empêcher ainsi qu'une grande partie des richesses d'Alger ne fût enlevée. La flotte, qui était alors en vue, contemplait paisiblement ce spectacle.

Il y avait plus d'une heure qu'on attendait l'infanterie, et personne n'arrivait (1). Plusieurs

(1) Il paraît que le chef d'état-major avait oublié de

officiers d'état-major avaient été envoyés pour amener le 6^e régiment, et pas un seul ne revenait. Enfin le général en chef impatienté et ne comprenant rien à ce retard, dit avec aigreur : « Eh bien ! je vais aller le chercher moi-même » ; et il partit avec le seul aide-de-camp qui lui restât.

Pendant ce temps, plusieurs officiers du quartier-général suivirent l'artillerie et entrèrent dans Alger par la porte Neuve avec elle. En montant par une rue étroite et faite en gradins, on arriva à la Casbah. Le Dey avait abandonné cette forteresse, et s'était retiré dans une de ses maisons de la ville basse, celle qui fut depuis occupée par le général Lahitte, où il avait transporté ce qu'il possédait de plus précieux. A notre entrée dans la Casbah, une foule de Nègres, de Maures et de Juifs, chargés de fardeaux, les jetèrent pour se sauver, ce qui encombra les cours et les galeries, et arrêta un instant les soldats de l'artillerie qui arrivèrent les premiers.

Le général en chef étant revenu à la tête du 6^e régiment de ligne, marcha vers Alger avec ce

transmettre l'ordre au 6^e, car ce ne fut que par les aides-de-camp du ministre que ce régiment sut qu'il devait se porter à la Casbah. On fut obligé d'attendre que les soldats se fussent mis en grande tenue.

qui restait de son état-major. Quand l'armée française s'approcha des portes, un assez grand nombre d'habitants, et surtout des enfants, sortirent pour la voir. Ils paraissaient tous assez tranquilles, et contemplaient avec une espèce d'admiration le 6^e régiment de ligne qui entrait en ville musique en tête et enseigne déployée.

Le plus grand désordre régnait déjà dans le palais du Dey, lorsque le général en chef y entra. Quelques officiers, des soldats et des domestiques s'étaient répandus dans les différents appartements et emparés de tout ce qui leur convenait : des portes furent enfoncées, des cassettes et des coffres brisés, etc. ; mais personne ne pénétra dans le trésor. Le Hasnagz, qui en avait les clefs, était resté assis devant la porte, et ne l'ouvrit qu'aux commissaires nommés par le général en chef pour en faire l'inspection. Ceux-ci, après l'avoir visité, mirent un piquet de gendarmerie pour en garder la porte, sur laquelle ils posèrent les scellés.

Le général Valazé, voyant le palais du Dey livré au pillage, donna l'ordre à tous les officiers du génie qui s'y trouvaient d'en sortir sur-le-champ, ce qu'ils exécutèrent ponctuellement. Le Hasnagz conduisit les membres de la commission à l'endroit où on fabriquait la monnaie. Après avoir reconnu qu'il existait là des lin-

gots pour 25 ou 30,000 francs, ces messieurs fermèrent la porte et y mirent une sentinelle. Mais pendant la nuit tous les lingots furent enlevés par un trou qu'on pratiqua dans le mur du côté opposé à celui où était la sentinelle. On n'a jamais pu découvrir les auteurs du vol.

Le général Loverdo mit des gardes à la porte de la ville dans les différentes parties de la Casbah, avec défense de ne laisser entrer ni sortir personne, et alla ensuite s'emparer de la maison de l'Aga, qui se trouvait tout proche de là.

Avant que le général en chef ne fût entré dans la Casbah, les autres troupes avaient déjà pris possession des différentes parties de la ville. A leur arrivée dans Alger, les Français trouvèrent toutes les boutiques fermées; les Juifs seuls se montraient dans les rues et sur les terrasses en criant *viva les Franchais*. Ils se mettaient à genoux devant nos soldats, leur baisaient les mains et les habits.

Plusieurs janissaires, restés devant leurs casernes, regardaient fièrement défiler nos troupes; mais ils avaient cependant l'air déconcerté. A son arrivée à la marine, la brigade Berthier trouva tous les magasins ouverts, et une grande quantité de Maures et de Juifs qui les pillaient. Elle chassa toute cette canaille, et l'ordre fut bientôt rétabli.

Quoiqu'on fût entré à Alger par capitulation, les autorités de cette ville ne prirent aucune précaution pour en assurer la tranquillité : pas un seul commissaire ne se présenta pour guider les troupes ; et cependant, ce qui se passa à la Casbah à part, aucun désordre ne fut commis, pas une maison particulière ne fut violée : cette modération après la victoire fait beaucoup d'honneur au soldat français.

Ce même jour, le général en chef établit son quartier-général à la Casbah, et se logea lui-même dans les appartements que le Dey venait d'abandonner ; le général Loverdo resta dans la maison de l'Aga ; le duc d'Escars occupa une maison près du jardin de Mustapha-Pacha ; le général Berthezène, dont une partie de la division occupait le faubourg de Baba-el-onad et les forts jusqu'à celui des Anglais, se logea à la campagne du Dey, bâtie au milieu d'un jardin magnifique situé à un quart d'heure de la ville, au pied du mont Boujareah. Une partie des troupes était restée à la garde des camps, et chargée d'assurer les communications avec Sidi-Ferruch. Le reste de celles qui avaient fait le siège fut placé autour de la ville. La brigade d'Arciné vint prendre position aux écuries du Dey, au-dessous des ruines du fort des Tagarins, et envoya quatre compagnies pour former la garde du

château de l'Empereur. La brigade Hurel se plaça dans les environs du fort Babazon.

Le général Tolozé, commandant de la place, établit des postes dans les différents quartiers. A notre entrée dans Alger l'étonnement fut grand : chacun s'attendait à y trouver des agréments qui nous feraient bientôt oublier les privations de la campagne; mais le premier coup d'œil jeté dans l'intérieur nous désenchantait tous.

Alger est construit sur une colline dont la mer baigne le pied. La portion qui avoisine le port est à peu près plane, mais tout le reste est montueux. Les rues sont si étroites que les corps avancés, qui se trouvent devant toutes les maisons se touchent par le haut; un mulet chargé qui passe au milieu les remplit entièrement. Dans la ville haute, les rues vont toutes en montant, et sont, pour la plupart, si rapides qu'on a été obligé de construire le pavé en escalier pour pouvoir les gravir. On a beaucoup de peine à monter avec un mulet celles qui conduisent de la ville basse à la Casbah. A notre arrivée, les rues étaient assez propres, et dans chacune se trouvaient plusieurs fontaines fournissant d'excellente eau. Toutes les maisons ont une forme carrée, et sont couvertes en terrasses; une grosse porte donnant dans la rue ferme l'entrée; il n'y a presque point d'ouvertures sur la façade; cinq

ou six petits trous, en forme de niche, servent plutôt pour donner de l'air dans les appartements que pour regarder dehors. Du haut en bas ces maisons sont blanchies à la chaux, ce qui répand une lumière très-éclatante et finit par faire mal aux yeux. La jonction de la haute et de la basse ville se fait à une rue un peu plus large que les autres qui traverse toute la ville, et va de la porte de Baba-el-ouad à la porte de Babazon. En dehors de ces portes, il existe des espèces de faubourgs composés de petites cabanes d'une saleté étonnante. Alger est enfermé par une chemise crénelée d'une manière très-particulière, et le long de laquelle il existait des batteries armées de canons de distance en distance. Au pied de cette chemise se trouve un large fossé sec et au-delà duquel il n'y a point d'ouvrages. La ville est entourée de tombeaux de tous les côtés jusqu'à 400 mètres des murs et même plus. Nous avons déjà dit qu'Alger a la forme d'un triangle; au sommet de ce triangle et sur celui de la colline, se trouve la Casbah, citadelle et résidence des deux derniers Deys, et dont les murs très-élevés étaient armés d'un grand nombre de bouches à feu.

En entrant dans Alger par la porte du sud (porte Neuve), on monte une ruelle fort difficile, qui conduit devant la Casbah; une grande

porte à deux battants, bariolée de différentes couleurs, et portant au-dessus une inscription arabe, donne entrée dans le palais du Dey. A gauche, avant cette porte, se trouvait une volière remplie de pigeons blancs, de tourterelles, etc., et au milieu de laquelle venait sortir une pièce de canon, dont la gueule avait un pied de diamètre. Dans cette volière, et au-dessus de la porte d'entrée, étaient suspendus de petits vaisseaux, des lanternes de papier et plusieurs objets de différentes couleurs.

Après avoir passé la porte, on arrivait sous une voûte noire, au milieu de laquelle un jet d'eau versait dans un superbe bassin en marbre blanc. On parvenait ensuite à une allée découverte, conduisant au palais du Dey et aux batteries de la forteresse. La première voûte que l'on rencontre à gauche conduit à la batterie qui donne sur la ville, et à la poudrière, qui se trouve placée auprès d'un fort joli jardin bien tenu, et dans lequel on remarquait des pavillons à la turque et des jets d'eau charmants. La poudrière, quoique voûtée, était toute couverte de balles de laine. A côté, il y avait des magasins et de petites cours dans lesquelles une grande quantité de têtes, de pieds et de viscères de bestiaux répandaient une odeur suffocante. Partout,

jusque dans les batteries, il existait des fontaines et des latrines fort proprement tenues.

Si, au lieu de prendre la route de gauche, on continue à marcher, on trouve à droite l'entrée du palais. C'est une porte voûtée, attenante à un vestibule allongé, qui conduit au milieu d'une tour carrée, entourée d'arcades d'architecture mauresque, et autour de laquelle se trouvent placés les appartements formant deux étages. Au milieu de cette cour, étaient un citronnier chargé de fruits et un jet d'eau.

La galerie opposée à celle par où l'on arrive est formée par deux rangs de colonnes : c'était la salle d'audience du Dey. Là se trouvaient étendus des tapis magnifiques, et sur les banquettes des coussins en soie et en velours de Lyon brodés en or. Beaucoup de glaces d'un style gothique et d'assez belles pendules arabes, de fabrique anglaise, ornaient cette galerie. A droite, dans une espèce d'enfoncement, se trouvait la porte du trésor, que le ministre des finances ouvrit aux membres de la commission lorsqu'ils arrivèrent à la Cashah. Une mosquée très-belle, et dont le pavé était couvert de précieux tapis orientaux, touche le palais du Dey. On y monte par un bel escalier en marbre blanc, dont la porte se trouve un peu plus haut que celle du

palais. Enfin, entre la façade nord du palais et le mur d'enceinte de la forteresse, il y avait un jardin rectangulaire, qui était alors parfaitement tenu et rempli de toutes sortes de fleurs, qui répandaient les parfums les plus suaves dans les appartements qui donnent de ce côté. Des volières, une ménagerie; des gazelles et d'autres animaux courant en liberté dans le palais; l'odeur des parfums qui se faisait sentir partout; des boudoirs, des salles de bain élégantes, contrastaient fort agréablement avec d'énormes canons qui étaient placés jusqu'à la porte de l'appartement des femmes, des salles remplies de paniers de balles et de pierres à fusil, et des tas de bombes et de boulets réunis sur les terrasses. La Casbah renfermait aussi des magasins remplis de laine, de cire, de sucre, d'étoffes, etc. : en un mot, là se trouvaient réunis tout le luxe et les plaisirs orientaux, au milieu du fracas de la guerre et des spéculations commerciales.

Les fortifications du môle étaient bien plus considérables que celles de la Casbah; elles renfermaient en outre plusieurs logements très-commodes. Celui du ministre de la marine était vaste et très-bien décoré. La caserne des janissaires était superbe, il y avait un beau café, dont le plafond était soutenu par des colonnes en marbre blanc, et au milieu desquelles jail-

lissaient des jets d'eau, qui s'élevaient en s'épanouissant, et retombaient en gerbes au milieu de bassins de marbre blanc.

On arrive aux batteries par un môle de 500 mètres de long et sous lequel sont des bâtiments magnifiques. Ces batteries, qui sont disposées en fer-à-cheval, enferment le port; elles étaient armées d'une grande quantité de canons : on en comptait jusqu'à cinq rangs les uns sur les autres. Nous reviendrons plus tard sur ce sujet, lorsque nous traiterons du matériel d'artillerie pris à Alger.

Le 6 juillet, l'ordre du jour suivant fut donné à l'armée :

« La prise d'Alger étant le but de la campagne, le dévouement de l'armée a avancé l'époque où il semblait devoir être atteint; vingt jours ont suffi pour la destruction de cet État dont l'existence fatiguait l'Europe depuis tant de siècles. La reconnaissance de toutes les nations civilisées sera pour l'armée d'expédition le fruit le plus précieux de ses victoires. L'éclat qui doit en rejaillir sur le nom français aurait largement compensé les frais de la guerre; mais ces frais mêmes seront payés par la conquête. Un trésor considérable existait dans la Casbah; une commission, composée de M. l'intendant en chef de

l'armée, de M. le général Tolozé et de M. le payeur-général, a été chargée par le général en chef d'en faire l'inventaire ; elle s'occupe de ce travail sans relâche, et bientôt le trésor conquis sur la Régence ira enrichir le trésor français.

« Au quartier-général de la Casbah, le 8 juillet 1830.

« Comte DE BOURMONT. »

L'armée française venait de remplir une tâche difficile, et de délivrer l'humanité d'un des plus grands fléaux qui l'aient jamais affligée. Depuis trois siècles, les corsaires algériens répandaient la terreur sur les mers, et toutes les expéditions dirigées contre eux avaient échoué ou n'avaient eu aucun résultat ; une armée composée de jeunes soldats, qui voyaient le feu pour la première fois, dans le court espace de vingt jours débarque en Afrique et renverse un gouvernement qui se croyait invincible.

C'est aux officiers subalternes qu'appartient la plus grande part de gloire : nos soldats étaient neufs, ils avaient besoin, pour ainsi dire, d'être conduits avec la main : les tirailleurs, s'abandonnant à toute leur ardeur, se laissaient emporter devant l'ennemi ; par leur avidité de combattre, les colonnes tendaient souvent à se rompre ; chaque officier à la tête de sa section

avait besoin d'employer tous ses efforts pour faire garder les rangs. Le général ne donnait presque jamais d'ordre, il ne prévoyait point les projets de l'ennemi; en sorte que, quand nous étions attaqués, le colonel, le chef de bataillon, et même souvent chaque commandant de poste, était obligé d'agir de lui-même et de se comporter comme s'il avait été seul.

Malgré tous les talents et la bonne volonté des officiers, il fut impossible de maintenir parfaitement les soldats. Une campagne de vingt jours ne pouvait suffire pour les former; aussi, à la moindre alerte, ils faisaient des feux roulants malgré tout ce qu'on pouvait leur dire; on s'est vu quelquefois obligé de leur refuser des cartouches pour les empêcher de tirer inutilement. Quand ils eurent atteint la campagne d'Alger, couverte de maisons magnifiques et de jardins charmants, leur première idée fut de détruire : le sabre abattit impitoyablement les orangers couverts de fleurs et de fruits, les dattiers, les figuiers, etc.

Mais, lorsqu'il fallait attaquer l'ennemi à la baïonnette et enlever ses batteries ou ses positions, les régiments français surpassaient tout ce que l'imagination peut concevoir; quand la charge battait, chaque soldat était un héros; les colonnes marchaient d'un pas assuré, et ceux des ennemis qui osèrent les attendre ont payé cher leur audace.

Parmi les lieutenants-généraux de l'armée, le général Berthezène était le seul qui sût faire la guerre : il fut constamment à la tête de sa division, qui marcha partout la première. On peut cependant lui reprocher de s'être souvent trop avancé, et surtout d'avoir été se placer, le 24 juin, sous le feu des batteries ennemies dans une position très-désavantageuse. Le général en chef commit la plus grande faute en y laissant quatre jours l'armée, occupée à tirailler avec les Bédouins, tandis qu'en se retirant à cinq cents mètres en arrière, elle aurait pu attendre, sans être trop inquiétée, que tout fût prêt pour marcher sur le château de l'Empereur.

Parmi les chefs de brigade, les généraux Darnemont, d'Arcine, Monck-Duzer, Poret de Morvan et Achard firent bien leur devoir. Le général Achard, surtout, déploya une activité, un courage et une persévérance qui lui valurent l'estime de toute l'armée.

Le général Valazé était très-bien à sa place ; le génie exécuta beaucoup de travaux, tant pour défendre le camp de Sidi-el-Ferruch que pour assurer les communications de l'armée avec ce point, et attaquer le château de l'Empereur. Ces travaux furent parfaitement dirigés, et exécutés avec une grande promptitude.

Mais le général Lahitte est, selon moi, le plus

méritant des chefs de l'armée d'Afrique : certainement le corps qu'il commandait est un des meilleurs de l'armée française, mais il a su le diriger avec un talent tout particulier : jamais on n'agissait que par ses ordres ; il était partout. Six heures ont suffi pour détruire le château de l'Empereur, où l'ennemi comptait résister pendant deux mois. Dans toutes les affaires où le général Lahitte s'est trouvé avec le général en chef, les avis qu'il donna furent presque toujours suivis. Le 19, arrivé de grand matin sur le champ de bataille, il prit sur lui d'ordonner un mouvement qui, s'il eût été exécuté d'abord, nous aurait livré toute l'armée ennemie.

Le général Lahitte est un peu homme de cour ; il était aide-de-camp du Dauphin. Le gouvernement lui en a tenu compte, et au lieu de le récompenser pour sa belle conduite pendant la campagne d'Afrique, il l'a mis en disponibilité : c'est une faute qu'il faut se hâter de réparer.

M. Denniée, intendant en chef de l'armée, s'est donné la peine de faire son propre éloge dans une brochure qu'il a publiée sur la campagne (1). Certes, nous avons des obligations à

(1) Précis historique et administratif de la campagne d'Afrique. Paris, 1830.

l'intendance, ses dispositions étaient généralement sages, mais nous avons bien aussi quelques reproches à lui adresser : les distributions ont plusieurs fois manqué par sa faute, et nos soldats n'oublieront jamais qu'après la prise d'Alger, ils ont été obligés de faire trois lieues, en allant sur trois points différents, pour obtenir le pain, le vin et la viande : il aurait été bien plus simple de tout réunir sur le même point, afin d'éviter les courses aux hommes par la chaleur qu'il faisait et surtout dans l'état où ils se trouvaient : presque toute l'armée était alors atteinte de la dysenterie.

La brigade Poret de Morvan, long-temps après la prise d'Alger, du 16 au 19 juillet, restée trois jours sans vivres et obligée de se nourrir de tomates, n'eut pas beaucoup à se louer de l'administration de M. Denniée. Cependant il faut en convenir franchement, ses rapports au général en chef, tous publiés dans sa brochure, prouvent que pendant son séjour à Alger il s'arrachait de temps en temps aux opérations financières, pour s'occuper des moyens d'améliorer la position de l'armée.

Le corps des officiers de santé et l'administration des hôpitaux ont bien mérité pendant toute la campagne : les chirurgiens suivaient les colonnes, pansaient les blessés sur la place, ex-

posés souvent aux balles et aux boulets de l'ennemi. Des soldats des ambulances, portant des brancards, marchaient avec l'armée et ramassaient les blessés à fur et à mesure ; plusieurs de ces braves gens, qui s'étaient trop exposés, furent victimes de leur zèle. Aux ambulances et dans les hôpitaux, les malades étaient bien couchés et parfaitement soignés. On expédia sur Mahon tous ceux qui purent supporter la traversée et dont les blessures étaient assez graves pour exiger plus d'un mois de traitement.

Ces femmes, auxquelles on fait trop peu d'attention, et que presque tout le monde méprise sans se donner la peine d'examiner leur conduite, les *Cantinières* ont pris une grande part aux victoires que nous avons remportées sur les peuples africains : j'en appelle à vous, soldats ! avec quel plaisir vous buviez une goutte d'eau-de-vie, un verre de vin et mangiez une croûte qu'une cantinière vous apportait au milieu du combat, en exposant sa vie vingt fois par jour pour soulager vos maux. Accablés de fatigues, mourant de soif et prêts à succomber sous les rayons brûlants du soleil, un verre d'eau-de-vie vous rendait le courage, et l'ennemi était vaincu.

Le gain que font les cantinières à l'armée n'est certainement pas la principale cause qui

les porte à affronter les dangers de la guerre; un sentiment plus noble les conduit, l'amour de la patrie et le désir de soulager ses défenseurs : à l'affaire du 19 juin, plusieurs couraient les rangs en distribuant gratis aux soldats tout ce qu'elles possédaient; d'autres, voyant qu'il manquait de monde pour emporter les blessés, s'y mirent avec un courage vraiment héroïque. Ce fut en accomplissant une si noble tâche, qu'une d'elles eut la cuisse percée de trois balles. Je l'ai vue sur le fourgon, au milieu de ces blessés qu'elle était allée secourir; sa figure était décomposée, mais ses beaux yeux noirs brillaient encore et se tournaient vers les hordes barbares qui fuyaient alors devant nos bataillons.

Malgré que nous fussions maîtres de la Casbah, on y laissait encore circuler des nègres, quelques Maures, et principalement une immense quantité de juifs, race abjecte qui, courbée sous le joug le plus pesant depuis son existence dans la Barbarie, n'avait jamais osé franchir le sol du palais, que l'insouciance du général français livrait maintenant à sa rapacité. Ces hommes se fourraient partout, emportaient tout ce qui leur tombait sous la main, et donnaient pour raison que cela appartenait à des janissaires, à des employés de la maison du Dey, dont ils n'étaient que les commissionnaires : plusieurs

de ces fripons se trouvaient munis d'un *laisser-passer* signé par le commandant du quartier général, et au moyen duquel ils enlevaient du palais tout ce qu'ils voulaient, et allaient immédiatement le vendre sur la place publique. Les vêtements des sultanes, de riches costumes d'officiers turcs, des draps d'or, des étoffes de soie et des tapis magnifiques étaient vendus à la criée dans les rues d'Alger, et presque tous achetés par des officiers français, qu'on a accusés plus tard de les avoir volés.

Le jour de notre entrée dans la Casbah, il y eut certainement du désordre; quelques militaires se sont emparés d'objets précieux; mais le lendemain matin l'ordre était complètement rétabli, et tout ce qui a été soustrait dans la suite l'a été par les juifs et quelques Maures qu'on laissait circuler librement dans le palais. Voici la véritable cause de tout le mal, et il a été grand. Ce que je dis là est à la connaissance de l'armée entière : tous les corps qui sont venus monter la garde à la Casbah en ont été témoins, et les autres ont vu le trafic qui se faisait dans toutes les rues de la ville.

DÉSARMEMENT DES TURCS.

Le désarmement des janissaires commença dès le lendemain de notre entrée à Alger, et

continua plusieurs jours de suite. Les célibataires furent désarmés dans les casernes : des détachements d'infanterie se rendirent dans chacune. A leur arrivée, les Turcs ne parurent point du tout épouvantés ; sur l'ordre qu'on leur en donna, ils allèrent chercher leurs armes, fusils, yatagans et pistolets, et les déposèrent au milieu de la cour, aux pieds de leurs vainqueurs. Mais les janissaires mariés furent obligés de porter les leurs à la Casbah, dans la même cour où naguère le Dey, assis sur son trône, leur distribuait des récompenses et des punitions. Ils arrivaient à la suite les uns des autres avec une gravité ottomane, apportant un fusil, un yatagan, une paire de pistolets et une giberne remplie encore de cartouches qu'ils n'avaient pas su employer à la défense de leur pays. Après avoir déposé leurs armes dans un coin de la galerie désigné pour cela, ils se pressaient en foule autour des officiers chargés de leur en donner un reçu. Aucun d'eux ne voulut s'en aller sans l'avoir obtenu, malgré qu'on leur fit dire bien souvent que cela était inutile. Généralement les Turcs désarmés s'en allaient tranquillement, et paraissaient peu sensibles à l'humiliation qu'on leur faisait éprouver ; mais beaucoup n'étaient pas capables d'une telle résignation : il me souvient d'en avoir vu laissant échapper des larmes, et

se retourner plusieurs fois en quittant le palais pour jeter un regard de douleur sur le monceau d'armes qu'il venait d'augmenter.

Les janissaires d'Alger étaient de beaux hommes; la santé brillait sur leur visage, dont les traits, fortement dessinés, annonçaient l'énergie du caractère. Ils avaient tous une longue barbe et la tête rasée. Leur costume se composait d'un turban très-simple, de plusieurs vestes brodées en or ou en soie, mises les unes sur les autres, et d'une culotte blanche fort large, ou plutôt d'une espèce de jupon cousu au milieu, et qui ne descendait qu'aux genoux; ils avaient tous les jambes nues, et portaient de très-mauvais souliers dans lesquels leurs pieds pouvaient à peine tenir.

Lorsqu'ils arrivaient à la Casbah avec leurs armes, ils faisaient encore trembler les juifs qui se trouvaient sur leur passage; mais, à leur retour, ces vils êtres osaient lever la tête, et insulter à leur malheur.

Comme le Bey de Constantine était resté campé sur le bord de l'Aratch, près d'une grande maison carrée, le général Montlivault fut envoyé avec le 34^e régiment de ligne pour le déloger, et reconnaître ensuite les batteries qui se trouvent le long de la côte jusqu'au cap Matifou. A la vue des troupes françaises, les

Arabes prirent la fuite, en abandonnant quelques bestiaux. Le général s'empara de la ferme, y passa la nuit, et le lendemain, de grand matin, il se dirigea vers le cap en suivant le bord de la mer; il trouva le long de la côte deux grands forts et sept batteries renfermant ensemble 120 pièces de canon, presque toutes en fonte, et une grande quantité de projectiles, mais point de poudre : elle avait été enlevée. Le soir le régiment vint coucher à la maison carrée, et rentra le lendemain, 8, dans son camp.

Visite du Dey au général en chef.

Le 7 juillet, dans la matinée, on prévint les officiers de l'état-major général, et tous ceux présents alors à la Casbah, de se mettre en grande tenue, parce que le Dey d'Alger devait venir faire une visite au général. Comme sa Hautesse n'allait jamais à pied, et qu'on s'était emparé de toutes ses écuries, elle fit prier M. de Bourmont de vouloir bien lui procurer un cheval et une selle, en alléguant qu'il ne lui restait absolument rien de tout cela. On se mit en recherche de tous les côtés, et en moins d'une heure on parvint à lui envoyer un coursier magnifiquement harnaché. A dix heures, le pirate détrôné, accompagné de plusieurs officiers d'é-

tât-major, d'un détachement du 49^e régiment de ligne, et de dix ou douze officiers de sa maison, fit son entrée dans la Casbah. A son arrivée, la musique placée dans la cour du palais joua l'air : *Ah! quel plaisir d'être soldat*, etc.

Le Dey d'Alger est un homme de soixante-cinq ans, gros et d'une taille moyenne; sa démarche est aisée, il porte une longue barbe grise. Sa figure est assez belle; son regard tranquille n'annonce rien de méchant. Arrivé près du général en chef, on le fit asseoir et on lui offrit du café qu'il accepta avec plaisir. Après avoir causé quelque temps par le moyen d'un interprète, il demanda à visiter encore une fois son appartement, ce qui lui fut accordé; alors il fit prendre par ceux de sa suite tout ce qu'il y avait de plus précieux. M. de Bourmont, voulant pousser la politesse aussi loin que possible, lui fit dire qu'il pouvait disposer encore de tout ce qu'il avait laissé dans les autres pièces de la Casbah. L'offre fut acceptée, et, pendant trois jours consécutifs, une foule d'individus emportèrent des fardeaux, en disant que c'étaient les effets du Dey. Reconduit avec le même cérémonial qu'à son arrivée, le Pacha se retira à midi moins un quart; presque tous les Turcs qui l'accompagnaient sortirent en emportant un gros paquet sur leurs épaules. A son passage dans la galerie

du rez de chaussée, la musique lui joua la romance : *Batelier, dit Lisette, je voudrais passer l'eau*, etc.; ce qui se trouvait être très-analogue à la circonstance, car il était décidé que le Dey se retirerait en Italie.

Hussein-Pacha était dans la douzième année de son règne, lorsqu'il fut détrôné par l'armée française. C'est un homme d'un grand caractère et un excellent administrateur; on l'aimait beaucoup. Il resta toujours enfermé dans la Casbah, plutôt par goût que par la crainte qu'il avait qu'on attentât à sa vie. Il n'était point parvenu au pouvoir à la suite d'une de ces révoltes sanguinaires si communes à Alger. Cogia del Key (c'est un officier chargé de l'administration des bestiaux et des écuries du Dey) lorsque Hadar-Pacha, son prédécesseur, mourut de la peste, il fut mis sur le trône d'après une décision prise par les ministres et les principaux officiers du défunt, qu'il conserva presque tous. Il vivait avec beaucoup de simplicité, et régnait avec justice. Il n'usa point de la permission que donne le Coran d'avoir plusieurs femmes; il n'en eut jamais qu'une, qui le rendit père de deux filles, dont l'aînée était mariée à l'Aga, et la cadette au ministre de la marine. Il paraît cependant qu'il avait un goût tout particulier pour les négresses, car il possédait cin-

quante belles esclaves noires, venues de l'intérieur de l'Afrique, et qu'il a emmenées avec lui en Italie. Malgré son amour des richesses, le trésor d'Alger diminua sensiblement sous son règne : les États-Unis, l'Angleterre, avaient déjà beaucoup restreint la piraterie, lorsque le blocus de la France vint l'anéantir presque entièrement. Privé de sa principale ressource, il lui fallut puiser dans les coffres de l'État pour faire face aux dépenses, et maintenir dans le devoir une milice effrénée qui, au moindre retard dans le paiement de sa solde, prenait les armes et menaçait les jours du prince.

La trop grande confiance qu'il avait en lui-même et dans la valeur de son armée le perdit. S'il eût mieux connu les Français, il aurait fait tous les sacrifices possibles pour obtenir la paix, et jamais il n'aurait dû nous laisser débarquer sans opposer la moindre résistance. Le 14 juin il laissa échapper le moment le plus favorable pour nous attaquer : une forte batterie de canons et de mortiers établie sur la colline de Sidi-Ferruch, au pied de la tour, aurait fait beaucoup de mal à la flotte mouillée dans la baie ; nous aurions pu détruire cette batterie, mais ce n'aurait pas été sans éprouver de grandes pertes. Sur les dunes qui bordent le rivage, et au milieu des broussailles, quelques pièces de canon

masquées, et tirant au moment où les embarcations se formèrent en ligne devant la côte, en auraient coulé à fond un grand nombre, et le désordre qui serait résulté d'une telle catastrophe eût pu faire échouer l'entreprise. Mais la Providence, fatiguée de l'existence d'une puissance aussi absurde que celle d'Alger, avait tout disposé pour l'anéantir, et chargé l'armée française de l'exécution de ses décrets.

A notre entrée dans Alger, les prisonniers faits sur les deux bricks naufragés, enfermés dans le bagne avec des esclaves espagnols et grecs, et quelques soldats pris pendant la guerre, furent relâchés. Nous apprîmes d'eux qu'ils étaient étroitement serrés et mal nourris. Je parlai longtemps avec nos soldats; deux avaient le cou déjà en partie coupé, lorsque des chefs arabes leur sauvèrent la vie; ils furent amenés dans la ville, escortés par quelques Turcs. A leur entrée, une foule nombreuse les accueillit par des vociférations; les enfants, et surtout les femmes, se jetaient sur eux, leur crachaient à la figure, leur donnaient des coups de pied et des coups de poing, et les déchiraient avec les ongles. Sans les Turcs qui les conduisaient, ils auraient été certainement massacrés.

Quoique le Dey eût promis cinq piastres fortes par chaque tête de Français qu'on lui apporte-

rait, il n'en reçut cependant que cinquante, qui furent exposées sur les créneaux de la porte Neuve jusqu'à la reddition de la place. A notre arrivée nous les trouvâmes dans un fossé où elles avaient été jetées, et duquel on les retira pour leur rendre les honneurs de la sépulture. Au nombre de ces têtes se trouvait celle de notre malheureux camarade Amoros. La joie fut grande dans Alger le jour qu'on l'y apporta : l'Arabe qui l'avait coupée assura que c'était celle du général en chef, qu'il avait surpris tout seul sur un point où il s'était avancé pour faire une reconnaissance.

Lors du naufrage des bricks, près de cent têtes furent apportées au Dey. Ce despote eut la barbarie de les abandonner au peuple, qui, après leur avoir fait éprouver toutes sortes d'insultes, les jeta à la voirie dehors la porte de Babazon.

L'intérieur d'Alger, quoique n'ayant que des rues tortueuses et fort étroites, était cependant encore assez propre, à part plusieurs trous pratiqués dans l'épaisseur des murs, et qui, servant de dépôt pour les ordures, répandaient une odeur infecte. Mais à l'extérieur tout annonçait la désolation et la mort, deux compagnes inséparables du despotisme musulman. Les maisons et les cabanes étaient abandonnées et à moitié détruites. Partout on rencontrait des cadavres de

chevaux, de mulets, etc., en putréfaction, qui vous suffoquaient à cent pas de distance. Des tas d'ordures et des eaux croupies augmentaient encore la puanteur. Tout ceci, joint à une chaleur excessive, nous fit craindre que des maladies épidémiques ne se déclarassent bientôt.

Les tas d'ordures et les cadavres des animaux gisant sur la terre n'étaient pas des objets très-propres à récréer les passants; mais il y avait encore des choses plus horribles : dans le faubourg de Babazon, au milieu de la place où se tient le marché des bestiaux, une petite colline était couverte de têtes humaines, sur lesquelles on avait jadis jeté de la chaux et un peu de terre; mais la pluie les avait déterrées. Plus de cent roulaient à l'entour, les autres étaient à moitié découvertes, ou ne tenaient plus que faiblement au sol.

Les Arabes et les Maures étaient exécutés sur le rempart au-dessus de la porte de Babazon : plus de quatre cents têtes se trouvaient empilées dans un coin de ce rempart, et elles y sont restées jusqu'au mois de novembre suivant. Six crochets en fer, placés de chaque côté de cette porte et destinés au plus horrible supplice, portaient encore les lambeaux des dernières victimes qu'on y avait jetées. A la porte de Boba-el-ouad, à l'extrémité occidentale de la ville, les gibets auxquels

on pendait les chrétiens étaient encore debout. Je termine ce tableau d'horreur; en voici assez pour faire comprendre quelles jouissances attendaient le vainqueur pour le soulager de toutes ses fatigues.

Richesses, artillerie, munitions de guerre, vaisseaux, etc., trouvés à Alger.

Les Français en détruisant la puissance algérienne, venaient de venger l'insulte faite à leur pavillon, à leurs envoyés, et de délivrer en même temps l'univers d'une plaie qui l'affligeait depuis trois siècles. Les officiers anglais, espagnols et russes qui avaient assisté à la campagne, les ministres des puissances qui souffraient le plus de la piraterie, ne cessaient de nous répéter que leurs souverains auraient une éternelle reconnaissance pour le service que nous venions de leur rendre, et que chacun d'eux ferait hommage d'un certain nombre de décorations à la brave armée d'Afrique.

Embarquée toute seule dans cette guerre, la France avait été obligée de faire de grandes dépenses pour l'entreprendre; mais la victoire venait de mettre entre nos mains de quoi en payer largement les frais, et remplir encore les coffres de l'État.

Le trésor trouvé à la Casbah s'élevait à cinquante millions de francs. Le mobilier de ce palais n'était pas extraordinaire : il se composait de coussins couverts de velours et de riches étoffes de soie de fabrique française, de beaux tapis turcs, de lits, de coffres et d'armoires fort ordinaires et de quelques pendules anglaises à cadran arabe assez belles. Il y avait plusieurs magnifiques vases en porcelaine de Chine. La vaisselle était en porcelaine et en terre de pipe; toute la batterie de cuivre était, comme celle dont le peuple se sert à Alger, faite avec une espèce de bronze étamé.

Le Dey était le principal négociant de la Régence, et depuis quelques années, le blocus ayant interrompu ses relations avec l'Europe et l'Amérique, ses magasins étaient fort bien fournis. On trouva dans ceux de la Casbah une grande quantité de laine, de peaux, de cuirs, de cire, de plomb et de cuivre; du blé, du sucre, de la toile pour les vaisseaux, des calicots, des indiennes, des batistes remplissaient un magasin qui fut en partie pillé par les domestiques de l'armée, aidés de quelques soldats. Dans l'intérieur de la ville, il existait plusieurs magasins de blé et de sel; le Dey avait le monopole de ce dernier, il l'achetait à vil prix aux îles Baléares, et le vendait fort cher à ses sujets.

La marine possédait de très-beaux magasins : dans toute la longueur du môle se trouvent de grandes salles voûtées qui étaient presque toutes remplies de bois de construction, de cordages et de chanvres. A la porte de Boba-el-ouad, entre le fort Neuf et l'enceinte de la ville, se trouvent de belles pièces voûtées qui étaient principalement destinées à l'entrepôt des bois et ferrures, provenant des bâtiments capturés par les corsaires, et démolis tout près de là sur le bord de la mer. Dans la maison de campagne du Dey, située à un quart de lieue de la ville, il y avait des salles remplies de grains et de couscoussou; d'autres étaient pleines de laine jusqu'au plancher, et quelques-unes enfin renfermaient de grandes jarres en terre, remplies d'une huile rance et de beurre fondu très-fort et très-puant.

Mais après le trésor, notre meilleure capture était certainement l'artillerie et les munitions de guerre. Tout le pourtour d'Alger était garni d'une immense quantité de pièces de canon ; dans les forts du môle il y en avait cinq rangs les uns au-dessus des autres ; plusieurs forts le long de la côte étaient très-bien armés, et des batteries placées de distance en distance, sur le bord de la mer, s'étendaient à cinq lieues à l'est, jusqu'au cap Matifou qui termine la baie d'Alger.

et à l'ouest jusqu'à la pointe Pescade, située à cinq mille mètres de la ville. Je vais donner le nombre des bouches à feu contenues dans les différents forts et batteries, d'après le relevé que j'en ai fait moi-même avant qu'ils fussent désarmés.

La Casbah renfermait cinquante pièces de canon en bronze, dont plusieurs étaient d'un gros calibre, six gros mortiers placés en batterie, et six petits démontés. Sur l'enceinte de la ville, en y comprenant les batteries qui donnent sur la mer, j'ai compté 150 pièces de différent calibre : au débouché de la poterne qui donne entrée sur le môle, il s'en trouvait une très-remarquable : elle avait neuf trous, un gros au milieu et autour huit plus petits ; tous les canons communiquaient au même foyer et prenaient feu tous ensemble. Un coup à mitraille valait mieux que cela.

Dans les forts du môle on comptait 237 canons, dont quelques-uns étaient du calibre de 96, et six énormes mortiers de douze pouces en bronze : la plupart des canons étaient aussi en bronze. Ainsi en y comprenant la Casbah, il y avait dans la ville d'Alger 437 pièces de canon et douze mortiers. Du côté de l'ouest toutes les batteries placées le long de la mer jusqu'à la pointe Pescade renfermaient 104 pièces en fer ; en outre le

fort des 24 Heures avait 24 pièces en bronze, et celui des Anglais 22 en bronze et en fer. Du côté de l'est, quatre batteries le long de la mer jusqu'à hauteur du jardin de Mustapha-Pacha, contenaient 36 pièces en fer de gros calibre, et le fort de Babazon à lui seul en avait 104 de toute sorte de calibre; enfin on en comptait cinquante environ, et six mortiers restés au milieu des ruines du château de l'Empereur.

En récapitulant les différents nombres que je viens de donner, il en résulte que 778 pièces et 18 mortiers se trouvaient en batterie sur le terrain que l'armée française vint occuper pour faire le siège d'Alger. Il y avait encore une douzaine de batteries et deux forts depuis le jardin de Mustapha-Pacha jusqu'au cap Matifou, qui renfermaient au plus 200 pièces; ce qui porterait le nombre des pièces en batterie à 978. Il y en existait encore dans les arsenaux une assez grande quantité; car on a estimé à 1,500 le nombre de canons trouvés à Alger.

Dans chaque batterie il y avait un magasin à poudre voûté et une assez grande quantité de projectiles, mais qui n'étaient point du tout appropriés au calibre des pièces : ainsi, par exemple, dans une batterie de 36, on avait des boulets de 12, de 16, de 24 et très-peu de 36 : ces différents boulets étaient mêlés les uns avec les

DE LA GUERRE D'AFRIQUE.

autres. Dans les batteries du môle, on remarquait un assez grand nombre de boulets en pierre, parfaitement ronds et d'une légèreté étonnante. Il y avait aussi beaucoup de boulets ramés pour lancer contre les vaisseaux et un assortiment de bombes énormes. Dehors la porte de Babel-ouad, les fossés de la ville et des magasins étaient remplis de bombes, dont il y en avait plusieurs de 18 pouces et d'une grande épaisseur. Dans les arsenaux des forts, dans beaucoup de maisons appartenant au Dey, dans les casernes des janissaires, dans les appartements et les galeries, et jusque dans la mosquée de la Casbah, on trouvait des paniers de jonc remplis de balles et de pierres à fusil ; parmi ces balles, quelques-unes étaient réunies deux à deux par une petite spirale en fil de fer. La vue de ce singulier stratagème donna l'explication de plusieurs blessures extraordinaires qu'on avait observées pendant la guerre.

Pour le service de toute son artillerie, le Dey avait cinq grands magasins à poudre : un au château de l'Empereur, dont une partie sauta dans l'explosion ; un sur le penchant des collines à droite de la route, à moitié chemin entre le château et la Casbah ; le troisième était dans l'intérieur de la Casbah ; le quatrième à la marine ; enfin, le cinquième se trouvait placé au-

dessous du consulat de Naples, dans une vallée du mont Boujareah.

Ces magasins étaient presque tous remplis de poudre, dont la plus grande partie venait d'Angleterre; une portion était dans des barils couverts de peaux de mouton, et l'autre répandue sur le pavé des magasins, en sorte qu'il était très-dangereux d'y entrer.

Lorsque tous les magasins eurent été visités par les officiers d'artillerie commis à cet effet, et qu'ils eurent procédé au triage des différentes qualités de poudre, on fit confectionner, avec les débris des tonneaux de vin, 700 barils de 50 kil. chacun, pour mettre ce qu'il y avait de mieux, et on tira ainsi 35,000 kil. de poudre excellente, qui furent expédiés en France; le reste, en partie avarié, fut conservé pour le service de l'armée et pour les saluts.

Une poudrerie assez bien montée, donnant sur le bord de la mer, touchait à la maison de campagne du Dey. Tous les ustensiles étaient en bon état, et la méthode de fabriquer, dont je parlerai dans un autre ouvrage, ne le cédait en rien à la nôtre.

Une fonderie de canons, avec des bâtiments immenses, se trouvait dans l'intérieur de la ville, tout près de la porte de Baba-el-ouad. Le fourneau était assez bien construit; les moules se

placèrent dans un grand trou fait devant l'ouverture. Les pièces étaient forcées verticalement avec une machine très-compiquée, composée de moufles, de cabestans, de roues dentées, etc. Il y avait en outre, autour de la Casbah et dans plusieurs parties de la ville, des armuriers qui montaient et raccommodaient les fusils et faisaient des sabres et des yatagans. Enfin, dans cette ville, tout était organisé pour la guerre; et ce n'est point à tort que l'on disait *Alger la guerrière*, et *la belliqueuse ville d'Alger*. Mais, hélas! tout cet attirail ne put rien contre la tactique et la bravoure de l'armée française. Dans six heures, le Dey fut forcé de se rendre et de nous livrer, sans avoir pu en faire usage, tant d'artillerie et de munitions que ses prédécesseurs et lui entassaient, depuis longues années, pour continuer leurs brigandages contre les nations civilisées.

La force de la marine algérienne n'était pas considérable; nous trouvâmes sur le chantier une frégate en construction et deux grands canots. Tous les bâtiments que renfermait le port étaient démâtés; ils n'étaient pas sortis depuis le blocus. Ces bâtiments consistaient en deux frégates assez mauvaises, sept bricks et quelques che-becks. Il y avait en outre une flottille composée de trente-deux grandes chaloupes, portant sur

la proue une pièce en bronze, du calibre de 12 et même de 18. Cette flottille était destinée à se mettre en ligne devant les forts de la marine et sous la protection de leur canon, pour empêcher d'approcher et attaquer, en cas de possibilité, les vaisseaux de guerre qui tenteraient de venir s'emboîser devant les forts.

Lorsque les commissaires nommés par le général en chef eurent pris connaissance de tout ce qui se trouvait dans les magasins et les arsenaux d'Alger, on fut certain que les frais de la guerre étaient couverts bien au-delà. M. Dennié estimait à 48,500,000 francs les frais de la guerre, tant pour la marine que pour l'armée de terre, et ceux d'occupation jusqu'au 1^{er} janvier 1831; le trésor et les divers objets dont on s'était emparé représentaient une valeur de plus de 60 millions : le bénéfice était donc de 11 millions au moins.

Le général en chef pensa qu'il était de toute justice que les vainqueurs profitassent de la victoire; c'est pourquoi il écrivit au président du conseil des ministres (M. de Polignac), pour lui annoncer qu'après avoir payé les frais de la campagne, il restait une somme assez considérable pour acquitter l'arriéré de la Légion-d'Honneur et accorder une gratification à toute l'armée d'Afrique, gratification qu'il établissait

dans les proportions suivantes : 24,000 fr. pour les lieutenants-généraux, 16,000 fr. pour les maréchaux-de-camp, 8,000 fr. pour les colonels; 6,000 fr. pour les lieutenants-colonels, 4,000 fr. pour les chefs de bataillon, et tout le reste des officiers devait toucher trois mois de solde. Ce qu'il y a de très-remarquable dans cette répartition, c'est qu'elle se trouve faite précisément en raison inverse des services que les officiers ont rendus dans cette campagne : ce sont les officiers à petites épaulettes qui ont tout fait, et ce sont eux aussi qu'on récompense le moins. Nous verrons plus tard le même principe consacré par le successeur de M. de Bourmont.

La demande du ministre de la guerre était très-juste, et il suffisait de trois millions pour y satisfaire ; cependant elle fut refusée, et on ne permit pas au général en chef de l'armée qui venait de renverser Alger de disposer d'un sou en faveur des soldats qui avaient combattu sous ses ordres. Dans cette circonstance M. de Bourmont a eu tort : en écrivant au président du conseil, il devait parler en vainqueur, et non pas en courtisan : « La conquête d'Alger, devait-il dire, a mis entre nos mains une somme de cinquante millions; j'en ai donné trois à l'armée, et il en reste quarante-sept, dont le gouvernement peut disposer. » De cette manière tout le monde au-

rait été satisfait. Mais l'énergie n'était pas une des qualités de notre général en chef : il n'en montra point pendant toute la campagne; il n'osa jamais dire à un brave qui s'était distingué : « Je vous donne la croix; je vous nomme à tel grade. »

Aussitôt après la prise d'Alger, le général s'occupa de demander des récompenses pour l'armée. Le 9 juillet, par un ordre du jour, les chefs de corps furent invités à dresser des états de proposition pour les récompenses à décerner à leurs officiers, sous-officiers et soldats. Ces états ont été envoyés au prince de Polignac, M. de Bourmont ne voulut pas nommer lui-même; cependant il en avait reçu le pouvoir avant son départ de Paris.

Quoique la guerre fût terminée et que tout fût assez tranquille dans la ville, il rôdait encore autour de nos camps quelques bandes de Bédouins qui tranchaient la tête à tous les soldats qui étaient assez imprudents pour dépasser les avant-postes. Et cependant beaucoup de ces mêmes Bédouins venaient nous apporter des fruits et de la volaille.

Le 6 juillet, un jeune Turc, le fils du Bey de Titerie, était venu apporter au général une lettre de son père, qui annonçait l'intention de vouloir se soumettre, et demandait un sauf-con-

duit pour se rendre à Alger. Ce sauf-conduit lui ayant été délivré, il le porta à son père, et le 8 juillet celui-ci vint escorté par cinquante Turcs et Arabes. Introduit auprès du général en chef, il fit sa soumission et protesta de sa fidélité au roi de France. Alors Son Excellence le nomma, au nom du Roi, gouverneur de la province de Titerie et de toute la plaine de la Metidjah, à condition qu'il payerait à la France le même tribut qu'il payait au Dey. La lettre qui lui fut écrite pour cet objet se terminait en disant qu'on espérait qu'il se rendrait digne de la confiance de son nouveau souverain.

Pendant qu'on confirmait le Bey de Titerie dans ses fonctions, qu'on faisait des mémoires de proposition, etc., etc., on laissait les juifs et les domestiques du quartier-général dévaster la Casbah. Chaque jour des masses de ces misérables se répandaient partout, prenaient tout ce qui leur tombait sous la main, et allaient le vendre dans les rues immédiatement après. Les domestiques enfonçaient les portes des magasins et des appartements; la chambre du général en chef même ne fut pas respectée : les voleurs conservaient ce qu'ils pouvaient cacher, et vendaient ensuite aux juifs le reste à vil prix. Aucune mesure ne fut prise contre ce désordre, il se renouvelait tous les jours. Cependant le grand-

prévôt de l'armée était logé au quartier-général, et des piquets de gendarmes étaient placés dans plusieurs parties de la Casbah. Les domestiques s'étant procuré par le pillage quelques centaines de francs, devinrent d'une insolence extraordinaire, et bientôt la plupart se révoltèrent contre leurs maîtres ; ce fut au point qu'on se vit forcé d'en faire arrêter un grand nombre et de les renvoyer en France.

La victoire mit entre nos mains des armes, des munitions de guerre et des richesses, mais point de vivres. On trouva bien quelques magasins de blé et d'autres grains, mais il n'y avait pas de moulins pour les moudre. Les convois arrivaient fort difficilement de Sidi-Ferruch par terre, et la marine n'avait encore rien débarqué.

Les distributions se trouvèrent souvent retardées, et manquèrent même quelquefois. Quand les vivres furent arrivés, le service était si mal organisé, qu'il fallait faire deux lieues et perdre la moitié de la journée pour les avoir : on distribuait le vin au château de l'Empereur, le pain à l'ancien palais du Dey à trois quarts de lieue du château, et la viande au fort de Babazon à une demi-lieue des deux autres magasins, disposition fort avantageuse, trouvée par MM. les Intendants, dans un moment où nos soldats, exposés à une chaleur accablante, exténués de fatigues et

de privations, tombaient malades par centaines. Bien heureux encore ceux qui pouvaient obtenir leurs vivres. La brigade Poret de Morvan, privée de distributions pendant trois jours, fut obligée de se nourrir de ce qu'elle trouvait, et les soldats mangèrent une grande quantité de tomates, ce qui augmenta encore le nombre des dyssenteries.

DÉPART DU DEY.

Le Dey, après avoir rassemblé toutes les richesses qu'on lui avait permis d'emporter, et fait connaître au général qu'il choisissait Naples pour le lieu de sa retraite, s'embarqua le 10 juillet sur un bâtiment français, chargé de le conduire en Italie avec toute sa suite. Il emmenait avec lui cinquante femmes, son Aga, ses ministres et les officiers turcs qu'il affectionnait le plus. Les Algériens virent partir leur souverain sans lui témoigner de regrets. Immédiatement après le départ du Dey, on fit embarquer aussi tous les janissaires qui restaient dans la ville; on ne laissa que les Turcs mariés et les vieillards, en attendant la première occasion qui se présenterait de les renvoyer.

Parmi les Turcs restés, plusieurs avaient des boutiques dans la ville. Les juifs et les Maures nous surfaisaient de moitié tous les objets, et

nous les cédaient presque toujours pour ce que nous leur en offrions. Mais la conduite des Turcs à notre égard était bien différente; ils tenaient toujours leur sérieux, et bien que vaincus, leur fierté ne les avait point abandonnés. Quand on allait acheter quelque chose chez eux, il n'y avait point à marchander; le prix qu'ils vous avaient demandé était celui qu'il fallait payer pour l'avoir. Ils agissaient ainsi avec tout le monde, aussi leurs boutiques étaient-elles beaucoup plus fréquentées que celles des Maures et des juifs. Ces derniers, sortis depuis cinq jours seulement du plus rude esclavage, abusaient déjà de la liberté que nous leur avions donnée. La facilité avec laquelle on les avait laissés piller la Casbah, les avait beaucoup enhardis, ils se glissaient partout. A la moindre dispute avec les soldats, ils élevaient la voix; un soldat s'avisait-il de leur prendre une pipe de terre, un cigare, etc., ils jetaient les hauts cris, le saisissaient par ses habits et appelaient à leur secours le premier officier qui passait. Cependant six jours avant, ces mêmes hommes souffraient paisiblement toutes les vexations que les Turcs leur faisaient endurer, et si par malheur un d'eux portait la main sur un Mahométan, il était mis à mort aussitôt.

Les Arabes, encore terrifiés de leur défaite, ne

venaient qu'en très-petit nombre nous apporter des vivres. Cependant on avait un mouton pour 1 fr. 50 cent., un petit bœuf pour 6 ou 8 fr., deux poules pour 1 fr., deux œufs pour un sou, etc., mais il était impossible de se procurer des légumes.

Le 12 juillet, sept jours après la prise d'Alger, nous reçûmes l'ordre, le lieutenant d'artillerie Éblé et moi, de lever le plan des environs du château de l'Empereur et de tous les ouvrages qui avaient été construits pour l'attaquer. En parcourant les tranchées et les différentes batteries, nous trouvâmes le terrain couvert d'éclats de bombes, de boulets, de débris de fusils, de shakos, de sacs, de gibernes, et de lambeaux d'uniformes français qui annonçaient qu'un assez grand nombre des nôtres avaient été tués pendant le siège.

Ces malheureux, restés sur le terrain où ils avaient combattu, recouverts de quelques pouces de terre seulement, répandaient une odeur infecte. A chaque instant on s'accrochait le pied à une jambe, à un bras qui sortaient de terre; plus loin on reculait d'horreur à la vue d'une figure desséchée par l'ardeur du soleil, ou d'un corps en putréfaction, à moitié rongé par les chacals. Dans le fond des vallées, les cadavres des Arabes et ceux de leurs chevaux restés sans

sépulture étaient presque tous complètement desséchés.

L'insouciance du général en chef et du chef d'état-major général pouvait être cause de tant de négligence; mais c'est une faute qu'on peut reprocher à toute l'armée : jamais après les combats les morts n'ont été enterrés d'une manière convenable. Plus tard, dans l'expédition contre Médéah avec le général Clauzel, - nous verrons le même inconvénient se reproduire. Il est surprenant que les armées d'un peuple qui se vante de marcher en tête de la civilisation, ne tiennent pas plus à rendre les honneurs funèbres à ceux qui sont morts pour la défense de la patrie : tout au moins faudrait-il mettre leurs restes à l'abri de la dent des bêtes féroces. Dans l'antiquité on punissait de mort les généraux qui avaient négligé de faire donner la sépulture aux soldats restés sur le champ de bataille.

Amédée de Bourmont, qu'on avait eu l'espoir de sauver, mourut dans l'hôpital de Sidi-el-Ferruch. On essaya d'abord de cacher cette triste nouvelle à son père; mais ses trois frères l'ayant apprise, ne purent pas retenir leurs larmes. Le cadet, Charles, eut une attaque de nerfs épouvantable, et remplit toute la Casbah de ses cris douloureux, lesquels, en frappant l'oreille de son père, lui révélèrent le malheur qu'on vou-

lait lui cacher. Aussitôt les forces du général l'abandonnèrent, et il tomba sans connaissance sur le pavé de la galerie dans laquelle il se trouvait avec plusieurs officiers de son état-major. On le transporta dans sa chambre, où il ne cessa de pleurer son fils pendant toute la nuit; il resta ensuite plusieurs jours sans sortir.

Depuis notre entrée à Alger la discipline, qui avait toujours été en décroissant pendant la guerre, s'était encore considérablement relâchée : les troupes cantonnées dans les environs de la ville ravageaient toute la campagne, les maisons étaient démolies, les arbres coupés, les jardins détruits. Les conduits qui amenaient les eaux dans la ville furent brisés par nos propres soldats, et au cœur de l'été la garnison d'Alger se vit au moment de manquer d'eau. L'ordre du jour suivant prouve ce que je dis.

ORDRE DU JOUR.

A la Casbah, le 15 juillet 1830.

« Les aqueducs qui approvisionnent Alger ont été rompus sur plusieurs points; déjà le manque d'eau se fait sentir parmi les habitants et les troupes de la garnison. Le général en chef ordonne à MM. les chefs de corps de veiller à ce que des constructions aussi importantes soient

respectées. Les soldats qui auront brisé un canal pour en détourner l'eau seront arrêtés et conduits dans les prisons de la ville.

« Le lieutenant-général, etc.,

« Comte DE BOURMONT. »

Autour des poudrières dont nous nous étions emparés, la police n'était guère mieux faite qu'ailleurs. Plusieurs soldats pénétrèrent dans l'une d'elles, où la poudre était en garenne sur le sol : heureusement ils en furent quittes pour la peur. Mais une compagnie du 37^e de ligne occupait, à la poudrerie de la campagne du Dey, une chambre dans laquelle il était resté une assez grande quantité de pulvérin qu'on n'avait pas eu la précaution d'enlever. Le 15, à trois heures du soir, ce pulvérin s'enflamma par accident, mit le feu au plancher, et fit sauter soixantè-neuf gibernes remplies de cartouches qui se trouvaient dans la chambre. La détonation et les balles lancées dans tous les sens blessèrent vingt-sept hommes, dont quatre moururent peu de temps après.

Le peu de discipline qu'il y avait dans l'armée, les corvées dont les troupes étaient accablées, et leur séjour en plein air, par la chaleur excessive du jour et la fraîcheur humide des nuits, avaient beaucoup augmenté le nombre des

malades. Les maladies les plus communes étaient des dyssenteries, des gastro-entérites, et des céphalites souvent accompagnées de fièvre. Ces maladies faisaient des progrès effrayants, et beaucoup d'hommes avaient déjà succombé. On recommandait cependant tous les jours aux troupes de s'abstenir de boire de l'eau, de se découvrir en plein air, etc.; mais ces recommandations n'avaient absolument aucun effet : les soldats buvaient jusqu'à satiété, s'exposaient tout nus à l'air, et se couchaient souvent dans cet état, pendant plusieurs heures, sous des arbres.

M. l'intendant en chef, persuadé que la continuation du bivouac était la principale cause des maladies, insista de tout son pouvoir auprès du général en chef pour qu'on mît les troupes à couvert; il représenta qu'un quart des maisons d'Alger appartenant à la Régence, il fallait les employer à loger une grande partie de l'armée, et qu'ensuite on pouvait distribuer dans les maisons de campagne les régiments chargés de garder les dehors de la ville : mais ses réclamations ne furent point écoutées, et le nombre des malades continua à augmenter. Dans le courant de juin, il était entré aux hôpitaux 2,500 hommes seulement, malades et blessés; dans le mois de juillet, 4,800 malades y furent transportés.

Au 15 juillet, le camp de Sidi-el-Ferruch était

presque évacué, et on avait transporté à Alger, par les voitures et les vaisseaux, tout ce qui y avait été débarqué. La flotte était venue mouiller dans la rade de cette ville : le port étant très-petit, et déjà occupé par l'escadre algérienne, quelques légers bâtiments seulement y entrèrent.

Alger pris, on regarda la guerre comme tout-à-fait finie, et on crut que dans peu les coureurs qui inquiétaient nos avant-postes disparaîtraient. Beaucoup d'officiers demandèrent à rentrer en France : le général Valazé partit un des premiers; il s'embarqua, avec une partie de son état-major, le 18 juillet.

Le 19, nous apprîmes que la nouvelle de la prise d'Alger était parvenue en France, où elle avait répandu une grande joie : arrivée le soir dans plusieurs villes, elle fut annoncée sur le théâtre et les spectateurs firent retentir la salle de leurs applaudissements; on nous dit qu'un *Te Deum* avait été immédiatement chanté dans toutes les églises pour remercier Dieu du succès de nos armes. Le même courrier apporta la nouvelle de l'élévation du général en chef à la dignité de maréchal de France.

Aussitôt les officiers des différents corps de l'armée se rendirent chez son Excellence pour la féliciter. Le ministre paraissait très-satisfait. Il répondit aux compliments qui lui furent

adressés, que le Roi avait récompensé l'armée dans la personne de son général en chef. Cette promotion fut communiquée aux troupes par l'ordre du jour suivant :

ORDRE DU JOUR.

A la Casbah, le 19 juillet 1830.

« La nouvelle de la prise d'Alger a rempli d'allégresse le cœur du Roi et ceux de tous les Français. Sa Majesté vient d'exprimer à l'armée sa haute satisfaction en élevant son chef à la dignité de maréchal de France. Le général en chef n'oubliera jamais que c'est surtout au dévouement des officiers et des soldats qu'il a eu le bonheur de commander qu'il doit cette éminente distinction.

« Le lieutenant-général pair de France,
commandant en chef,

« Comte DE BOURMONT. »

Il paraît, d'après cela, que le maréchal ne se faisait point illusion sur sa conduite pendant la guerre, puisqu'il convient que c'est au dévouement des officiers et des soldats qu'est dû tout le succès. Cette franchise lui fait honneur.

Quoiqu'on eût encore de temps en temps des hommes assassinés aux avant-postes, nos rela-

tions avec l'intérieur du pays prenaient cependant une bonne tournure : les Arabes commençaient à venir en grand nombre apporter des provisions à l'armée, plusieurs même amenaient leurs femmes avec eux. Ces dames ayant entendu parler de la galanterie des Français, venaient probablement pour juger par elles-mêmes si leur réputation était bien méritée.

EXPÉDITION DE BLEIDA.

Une députation des habitants de Bleida était venue faire part au général en chef que leur ville n'était point tranquille, et que les Kbaïl, habitants des montagnes, menaçaient à chaque instant de les piller. Ces considérations et un peu de curiosité de la part du général Desprez, déterminèrent le maréchal à faire une expédition sur ce point pour reconnaître les lieux, et s'assurer de la disposition des habitants.

Le 22 juillet, une colonne, composée de douze compagnies d'élite, de deux pièces de campagne et deux obusiers de montagne, commandée par le duc d'Escars, qui avait sous ses ordres le général Hurel, et suivie par plusieurs voitures du train des équipages, reçut l'ordre d'aller coucher à l'endroit où la route de Bleida débouche dans la plaine de la Metidjah.

M. de Bourmont, suivi de son état-major et escorté par un détachement de 150 chasseurs d'Afrique, rejoignit la colonne le 23 au matin. Aussitôt après l'arrivée du maréchal, on se mit en marche, en suivant la route de Bleida, qui se composait de plusieurs sentiers assez mal tracés, et dans lesquels l'artillerie et les voitures eurent beaucoup de peine à passer, quoiqu'on fût toujours en plaine.

Avant le départ on avait pris des renseignements auprès des Arabes sur le pays qu'on allait parcourir, et la distance qui sépare Alger de Bleida; mais le chemin se trouva beaucoup plus long qu'on ne l'avait cru. Il faisait extrêmement chaud, la route était à peine tracée, et, après une marche des plus fatigantes, on n'atteignit Bleida qu'à cinq heures du soir.

Une partie de la population sortit de la ville pour venir à la rencontre des Français; la tranquillité était peinte sur leurs visages; ils accompagnèrent le maréchal jusqu'à la maison où il logea.

Bleida, bâti en pisé et à moitié ruiné par un tremblement de terre, se trouve situé au pied du petit Atlas, vis-à-vis le débouché d'une gorge profonde, de laquelle sortent plusieurs ruisseaux. Les premiers contre-forts de l'Atlas ne sont qu'à une portée de fusil des murs de la ville. Elle est

entourée jusqu'à une assez grande distance de magnifiques vergers d'orangers; ces vergers sont enclos de murs construits en pisé, et une chemise de la même matière règne tout autour de Bleida: cette chemise a quatre portes principales: l'une du côté d'Alger devant laquelle se trouve un vaste cimetière, l'autre à l'extrémité opposée conduit à Medeah, une est placée du côté de la plaine, et la quatrième donne sortie sur les montagnes.

Le maréchal vint se loger dans une maison située sur le cimetière devant la porte de la ville et qui touchait à de beaux jardins d'orangers; une section d'infanterie seulement forma sa garde.

L'armée s'était placée sur le cimetière et dans les jardins; mais les généraux d'Escars et Lahitte ayant pensé qu'il était prudent de prendre une position plus militaire, firent sortir les troupes, l'artillerie et les équipages des jardins, et les placèrent plus en arrière pour passer la nuit.

- Dès le soir de l'arrivée des Français, les habitants de la montagne se mirent en mouvement: on les voyait très-bien aller et venir dans plusieurs directions; mais on était loin de présumer qu'ils eussent des intentions hostiles; la réception qu'on avait faite au maréchal à son arrivée lui fit croire qu'il était au milieu de ses amis.

La nuit fut très-tranquille. Le 24, à six heures du matin, cinq compagnies escortèrent une reconnaissance poussée à l'ouest de la ville, dans le but d'explorer un torrent (ouad keber) qui sort de la gorge dont j'ai parlé plus haut, et se dirige de ce côté, et qu'on présumait être un des affluents du Mazafran. Vers dix heures, au moment où l'arrière-garde rentrait, plusieurs coups de fusil, partis des jardins, blessèrent grièvement deux voltigeurs. Le général Desprez, avec ses aides-de-camp et six chasseurs, avait quitté la reconnaissance et cherchait à pénétrer dans la gorge; quelques hommes armés passèrent près de lui sans l'attaquer. Mais bientôt il jugea convenable de revenir; il rentra après avoir failli payer de sa tête l'imprudence qu'il venait de commettre.

Le maréchal, voyant qu'il n'était pas aussi en sûreté qu'il l'avait d'abord cru, songea à la retraite, et le départ fut ordonné pour une heure. Vers midi la fusillade commença sur plusieurs points; les soldats du train, qui étaient allés faire boire leurs chevaux à une fontaine située au pied de la montagne, furent attaqués par les Kbaïl, perdirent quelques hommes et abandonnèrent leurs chevaux, qui revinrent au parc dans le plus grand désordre.

Sans s'occuper de reconnaître l'ennemi ni de

s'assurer à qui on avait affaire, on riposta, et alors une fusillade assez vive s'engagea. M. Chapelié, capitaine d'état-major, reçut l'ordre d'aller avec vingt-cinq chevaux reconnaître en arrière le point le plus favorable pour passer la nuit. Il était engagé dans la portion du chemin d'Alger qui est comprise entre les murs des jardins, lorsqu'une décharge partie de derrière les murs lui blessa un brigadier et plusieurs chevaux; il tourna bride aussitôt, revint sur ses pas, prit une compagnie de renfort, et continua sa route. A la même époque le commandant de Trélan, qui avait été envoyé par le maréchal pour savoir ce qui se passait, fut blessé mortellement et expira quelques instants après. Ces événements sortirent M. de Bourmont de l'apathie dans laquelle il était plongé depuis le matin, et il donna ordre de partir le plus tôt possible. Trois compagnies réunies au quartier-général furent chargées de protéger la retraite : on arriva jusqu'au bivouac du général d'Escars sans être attaqué; mais là l'ennemi, embusqué derrière les haies et les murs, sortit de tous côtés en jetant de grands cris, et faisant pleuvoir une grêle de balles sur les Français; ceux-ci ripostèrent vigoureusement. L'artillerie lança quelques obus, mais malgré cela le nombre des assaillants augmentait considérablement : des groupes composés d'hommes à

pied et à cheval se montraient de tous les côtés.

Le maréchal, après avoir disposé sa colonne entre quatre lignes de flanqueurs, la fit mettre en marche. Le détachement du capitaine Chapelié, qui se trouvait alors à un quart de lieue sur la droite, fut assailli par des forces supérieures; mais il soutint parfaitement l'effort de l'ennemi, et opéra en bon ordre sa retraite sur le corps d'armée.

Les Bédouins accompagnèrent la colonne depuis deux heures jusqu'au coucher du soleil, en l'attaquant constamment sur les quatre faces. Pendant ce laps de temps, la cavalerie exécuta trois charges : l'une sur le flanc gauche, où elle atteignit quelques Arabes, qui furent sabrés; les deux autres eurent lieu sur le flanc droit, où l'ennemi était le plus nombreux et se montrait aussi le plus acharné. La troisième charge se fit à Boufarick, tout près du point où l'on bivouaqua. Ici nos chasseurs furent vigoureusement engagés avec une nuée de cavaliers arabes qui fuyaient d'abord au galop, puis tournaient bride et revenaient à la charge avec impétuosité. De temps en temps l'infanterie s'arrêtait pour permettre à l'artillerie de faire feu.

Après Boufarick on traversa un chemin resserré entre deux bois de lauriers-roses dans les-

quels l'ennemi s'était embusqué, et tira sur nos troupes pendant tout le temps qu'elles défilèrent. Mais ce fut là le terme de sa poursuite, et on commença à marcher avec tranquillité. A onze heures du soir on arriva à un puits entouré d'arbres (*bertouta*) où on passa la nuit. Là, un spectacle bien triste s'offrit à notre vue : des troupes qui 20 jours auparavant avaient renversé la puissance algérienne, étaient maintenant en fuite devant une poignée de Bédouins. Les soldats, exposés à l'ardeur d'un soleil brûlant, ayant combattu et marché toute la journée, étaient exténués de fatigues : un grand silence prouvait leur abattement. Les blessés, qu'on avait entassés dans les voitures sans rien pour les asseoir ou les coucher, enduraient des douleurs affreuses, et poussaient par intervalles des cris qui répandaient la terreur dans toutes les âmes et rompaient seuls la monotonie du silence.

Aussitôt son arrivée, M. de Bourmont envoya un officier d'état-major avec quatre chasseurs, chercher à Alger un régiment d'infanterie pour protéger la retraite le lendemain, dans le cas où l'ennemi continuerait à poursuivre la colonne. Mais heureusement il n'y en eut pas besoin, et on rentra sans être inquiété.

Dans cette malheureuse journée, le maréchal

perdit son premier aide-de-camp, officier de mérite, qu'il affectionnait beaucoup. Il eut 51 hommes mis hors de combat, dont 11 morts. Parmi les autres, plusieurs étaient grièvement blessés. Une voiture chargée de vin qui était restée un peu en arrière tomba entre les mains des Kbaïl, et les conducteurs furent tous égorgés.

Le nombre des ennemis, composé en grande partie de Kbaïl descendus des montagnes, et des habitants de Bleida qu'ils avaient entraînés avec eux, se montait à 4,000 environ; ils entouraient la colonne, mais se tenaient à une assez grande distance, ce qui fit que notre perte ne fut pas très-considérable: mais la leur dut être bien plus grande; indépendamment des hommes que leur tuèrent les obus et l'infanterie, la cavalerie les atteignit plusieurs fois, et en fit un terrible carnage.

Pendant toute la marche les habitants de Bleida, qui se tenaient sur le flanc gauche de la colonne, n'attaquèrent jamais avec autant d'acharnement que les Kbaïl, qui se trouvaient sur les autres points. Après le coucher du soleil, ils envoyèrent un émissaire au maréchal pour lui donner l'explication de leur conduite et lui communiquer leurs intentions. Cet émissaire, qu'on aurait dû fusiller à la tête du camp, fut bien reçu et

traité avec beaucoup de douceur. M. de Bourmont poussa même la bonhomie jusqu'à l'assurer qu'il pardonnerait aux habitants de Bleida leur perfidie, pourvu qu'à l'avenir ils restassent tranquilles. Ces principes d'une clémence intempestive ont eu dans la suite la plus funeste influence sur la conduite des Arabes envers l'armée française; et cette vérité ne tardera pas à être bientôt démontrée.

M. de Bourmont rentra dans Alger le 25 au matin. Il ne fut pas très-bien accueilli par l'armée : l'officier d'état-major qu'il avait envoyé la veille avait raconté tout ce qui s'était passé; les esprits s'étaient exaspérés et, jusqu'au moindre soldat, tout le monde demandait vengeance. Dans le premier moment, le maréchal promit qu'il retournerait à Bleida avec des forces imposantes, et qu'il mettrait tout à feu et à sang; mais sa colère fut de courte durée : deux jours après il n'y pensait plus. Les appartements et les jardins de la Casbah lui parurent préférables à la plaine de la Metidjah et au bosquet d'orangers de Bleida.

Le corps du brave et malheureux Trélan avait été rapporté à Alger; le 26, on lui rendit les honneurs funèbres. Un grand nombre d'officiers de tout grade accompagnèrent sa dépouille mortelle jusqu'au cimetière des chrétiens, où elle

fut déposée à côté de celle du commandant du génie tué devant le château de l'Empereur. Peu de temps après deux colonnes en marbre blanc, portant une inscription très-simple, furent élevées sur les tombes de ces héros.

Avant l'expédition sur Bleida, le général Damremont avait été désigné pour commander une expédition destinée à aller prendre possession de la ville de Bone. La division chargée de cette mission était composée des 6^e et 49^e régiments de ligne, d'une batterie de campagne non attelée, d'une compagnie de sapeurs, quelques officiers d'état-major et du génie; le personnel d'administration nécessaire, enfin des vivres pour un mois. Ces troupes s'embarquèrent, le 25, à bord d'une division navale sous les ordres du contre-amiral Rosamel, et composée des vaisseaux *le Trident* et *le Superbe*, des frégates *la Guerrière* et *la Surveillante*; des bombardes *le Vulcain* et *le Vésuve*; du brick *l'Actéon*, et de la goëlette *l'Iris*, qui servait de mouche à l'amiral; enfin quatorze bateaux-bœufs portaient les vivres. Deux frégates, *la Bellone* et *la Duchesse-de-Berry*, avaient été envoyées en avant pour reconnaître les lieux et sonder les dispositions des habitants.

L'escadre de l'amiral Rosamel mit à la voile dans la journée. Cet officier supérieur était char-

gé, en outre, après avoir déposé les troupes à Bone, de se porter sur Tripoli, pour mettre à la raison le Bey de cette régence, dans le cas où il refuserait de se soumettre.

Nous n'occupions Alger que depuis vingt-deux jours, et déjà un grand nombre de marchands européens s'y trouvaient établis. Les rues de Baba-el-ouad, de la Marine et des Consuls, avaient changé d'aspect. Dans ces mauvaises boutiques, où les Maures n'étaient que du tabac, des fruits et quelques étoffes, on voyait maintenant les produits de l'industrie française. Des toiles, qui traversaient la rue en flottant, vous annonçaient qu'ici on vendait d'excellent vin; là, de la charcuterie et des conserves d'Appert, etc. Un grand restaurant était établi dans la rue Baba-el-ouad. Dans la rue de la Marine, on trouvait un hôtel de Malte; dans celle des Consuls, l'hôtel des Ambassadeurs. Des Maltais et des Espagnols vendaient des fruits, des légumes, du poisson, etc. sur les places, au coin des rues et aux portes de la ville. Quelques pieds mignons nouvellement arrivés des côtes de l'Ibérie attiraient les regards de Mahométans autant que ceux des Français. Ces commencements de civilisation promettaient beaucoup pour l'avenir, les optimistes voyaient déjà Alger le disputant à Paris; et, pour se rapprocher plus vite de ce

modèle des cités, des douanes et des octrois furent établis. Cette précaution, un peu précipitée, eut l'avantage de nous faire payer beaucoup plus cher tout ce qui nous venait d'outre-mer, principalement les légumes et les fruits qui nous étaient de première nécessité, et dont on manquait entièrement à Alger.

Malgré le concours de curieux et de spéculateurs qui débarquaient tous les jours, le pays n'était point du tout tranquille; des bruits sinistres se répandaient. Les janissaires n'étaient point entièrement désarmés, ils entretenaient des intelligences avec les Kbaïl, et bientôt nous devions être pris entre deux feux. L'échauffourée de Bleida et la tiédeur du général, qui aurait dû repartir dès le lendemain pour punir cette ville de sa trahison, produisirent tout cela. On renforça les postes et la plus grande vigilance fut recommandée; on fit des visites domiciliaires pour s'emparer des armes que les habitants avaient conservées; et dans presque toutes les maisons des Turcs et des Maures on trouva des fusils, des yatagans et une grande quantité de munitions.

Dans la journée (27 juillet) on arrêta, à la porte de Babazon, deux Kbaïl emmenant des chameaux chargés de cartouches. Le maréchal fut aussi averti que les Arabes, réunis en assez grand

nombre, se disposaient à venir nous attaquer jusque sous les murs de la place.

Le 28, de grand matin, des ordres furent expédiés aux différents corps de l'armée, et on prit toutes les mesures nécessaires pour repousser l'ennemi, s'il avait l'audace de se présenter. Une partie de l'artillerie de la marine, du fort des Vingt-quatre-Heures, et les pièces placées au-dessus des portes, furent tournées du côté de la ville pour faire feu sur les Turcs et les Maures s'ils venaient à se révolter. Cette mesure intimida beaucoup les Algériens. Tous ceux qui passaient près de la porte de Baba-el-ouad regardaient avec effroi un canon et deux obusiers dont la gueule, tournée vers la rue, devait vomir la mort au premier signal.

Une grande partie de ceux chez qui on avait trouvé des armes furent mis en prison, et, comme on ne demandait pas mieux que de trouver un prétexte pour se débarrasser des Turcs qui restaient encore à Alger, on profita de la circonstance, ils furent tous arrêtés, conduits avec leurs familles et leur mobilier à bord des vaisseaux, ou gardés à vue. Cette sévérité produisit l'effet qu'on en devait attendre : l'ennemi ne se montra pas, et il n'y eut aucun trouble dans la ville.

Quoique le thermomètre ne s'élevât pas au-dessus de 27° centigrades, la chaleur était cepen-

dant extrêmement forte. La discipline de l'armée se relâchait tous les jours de plus en plus ; les soldats, buvant avec excès et s'exposant tout nus à l'air, tombaient malades par centaines ; l'odeur méphitique que répandaient les charognes et les tas d'ordures qui encombraient les approches de la ville et même quelques-unes des rues, augmentaient beaucoup le mal. Les hôpitaux étaient pleins, et il y avait encore un grand nombre de malades dont on ne savait que faire. Le 28 juillet, un nouvel hôpital fut ouvert dans la matinée, et le soir il comptait déjà 180 malades. Cependant tous les bâtiments qui portaient en emmenaient un certain nombre qu'ils allaient déposer à Mahon. Le 27, une évacuation assez considérable fut faite ; il en partit encore les jours suivants, et, à la fin du mois, 71 officiers et 3500 soldats avaient été évacués sur les hôpitaux de France et de Mahon ; 12 officiers et 264 soldats étaient morts dans ceux d'Alger.

Quand un officier mourait, on lui rendait les honneurs militaires ; mais les soldats étaient enterrés de la manière la plus indigne : mal enveloppés dans un morceau de toile d'emballage, chaque homme était placé sur un brancard et confié à quatre Juifs qui, prenant le brancard sur leurs épaules, traversaient les rues en criant : *Balec* (prenez garde), comme ceux qui portent

des fardeaux ou conduisent des bêtes de somme. Quelquefois les porteurs se disputaient entre eux, criaient comme des sourds; je les ai vus, dans le trajet de la porte Baba-el-ouad au cimetière, poser le brancard au milieu du chemin et faire un vacarme horrible en se disputant. Personne n'accompagnait les corps. Arrivés au cimetière, où une grande fosse était ouverte; après avoir enlevé la toile, les juifs jetaient le mort dedans, le recouvraient d'un peu de terre, et couraient vite en charger un autre; car il mourait alors tant de monde que les hommes chargés des inhumations n'avaient pas le temps de prendre haleine. Le 29, pendant une demi-heure que je restai devant le cimetière, je vis apporter cinq morts.

La manière dont on traitait les soldats morts sur une terre étrangère pour le service de leur patrie, me fit faire de tristes réflexions sur le fléau de la guerre : quand les bataillons ennemis sont déployés devant vous et manœuvrent pour attaquer, les dispositions que vous faites pour lui résister, les ruses que l'on emploie nécessitent des combinaisons qui occupent, et font de la guerre une véritable science; la musique, le bruit du canon, excitent les soldats, et la victoire les transporte. Poursuivre l'ennemi qui fuit devant soi, est une satisfaction au-delà de

tout ce qu'on peut imaginer : mais en revenant sur le champ de bataille, quel spectacle affligeant s'offre aux yeux ; les cris des blessés fendent les cœurs les plus durs ; et quand, après tout cela, on s'est emparé de la cité ennemie, les maladies viennent moissonner ceux que le fer et la flamme ont épargnés, et leurs corps sont à peine rendus à cette terre, qui les nourrissait pour une destination bien différente. Oui, la nature a créé les hommes pour vivre tranquilles, jouir de ses bienfaits, et non pour s'égorger les uns les autres.

Description des hôpitaux de Mahon.

Une fort bonne idée du ministre de la guerre a été l'établissement d'hôpitaux à Mahon ; ce port se trouvant à la proximité d'Alger, on pouvait entretenir de ce point avec l'armée une correspondance très-suivie, et la débarrasser ainsi promptement des malades et des blessés dont le transport, pendant la marche, était presque impossible ; quoiqu'on eût apporté tous les objets nécessaires pour les soigner, ils se seraient trouvés beaucoup plus mal, quelque part qu'on les eût mis, que dans des hôpitaux bien construits et où tout avait été disposé à l'avance.

Mahon, capitale de l'île de Minorque, est une

ville de vingt mille âmes, située sur une côte assez agreste, mais sous un climat superbe et très-sain. On entre dans le port par un goulet fort étroit. Sur la droite, se trouve un très-beau lazaret, où les bâtimens venant des différens points de la côte d'Afrique vont faire quarantaine, pour diminuer celles qu'ils sont obligés de faire avant d'entrer dans les ports de France et d'Italie. Sur la gauche sont des restes de fortifications qui, avant l'expédition de Richelieu, faisaient de Mahon une des places les plus fortes de l'Europe. Maintenant l'entrée du goulet est défendue par une grande batterie circulaire, et d'autres batteries plus petites sont placées de distance en distance le long du canal jusqu'au port. En arrivant dans le port sur la droite, on voit l'île de la Quarantaine, où se tient le conseil de santé; un peu plus avant se trouve une autre île sur laquelle était situé le grand hôpital français. C'est un vaste bâtiment dans lequel on a dépensé vingt mille francs pour le mettre en état, et qui pouvait contenir quinze cents malades. A gauche on remarque le charmant village de San-Carlos, bâti sur une langue de terre assez étroite : c'est là que se trouvait le second hôpital, moitié plus petit que le premier et qui pouvait recevoir six cents malades environ. Au fond du port, la ville s'élève en amphithéâtre au milieu d'une campagne aride.

Dans les premiers jours d'août les hôpitaux étaient remplis, mais les malades y étaient à l'aise et fort proprement. Le service se faisait très-bien; cependant on ne surveillait pas assez les soldats, qui se donnèrent des dyssenteries en mangeant trop de fruits : cette maladie causa la mort d'un assez grand nombre.

Pendant leur séjour à Mahon, les soldats français eurent beaucoup à se louer des Espagnols, qui furent constamment occupés à leur procurer toutes les choses nécessaires; et se firent un véritable plaisir de leur rendre tous les services qu'exigeait leur position. Mais les dames furent assez cruelles à l'égard des vainqueurs d'Alger; très-peu d'officiers furent reçus dans la société espagnole : le bruit de nos exploits avait épouventé les beautés de ce pays.

Les journaux français qui venaient d'arriver étaient remplis des rapports de l'amiral Duperré sur ses opérations devant Alger pendant les 1^{er} et 3 juillet : nous vîmes avec surprise que ce général osât faire passer pour un combat sérieux une promenade devant les forts de la côte, à grande portée de canon. Quelques journaux enchérissant sur les expressions de l'amiral, attribuaient à la marine tout l'honneur de la campagne; l'un d'eux, entre autres, commençait ainsi un article aussi ridicule que men-

songer : « La conduite de l'armée de terre a été « belle , mais celle de la marine a été sublime. » A la vue de pareilles flagorneries plusieurs officiers éclatèrent en imprécations contre leurs auteurs ; les plus sages se contentèrent de les mépriser, disant que dans un corps aussi illustre que la marine, il ne manquait pas d'officiers assez courageux pour faire connaître la vérité, et que tout le ridicule des rapports de l'amiral retomberait sur lui.

ÉVACUATION DES TURCS.

Des ordres pour l'évacuation de tous les Turcs restés à Alger ayant été donnés, chaque jour on en conduisait un grand nombre à bord de bâtiments destinés pour les transporter dans l'Asie-Mineure. Ils étaient embarqués dans des canots, conduits par des Maures, avec leur famille et leur mobilier, qui consistait en quelques coffres, coussins, matelas, tapis, nattes de joncs et ustensiles de cuisine en bronze étamé. Les femmes étaient empaquetées jusqu'aux yeux. En arrivant au vaisseau, le mari montait le premier, donnait la main à ses enfants, ensuite à son épouse, sur laquelle il veillait comme si on allait la lui ravir. Avant de partir, plusieurs Turcs laissèrent leurs richesses entre les mains des rési-

dents européens ; mais un grand nombre se confièrent à M. Scheneider, agent de la maison Seillières : ce négociant reçut près de trois millions de numéraire pour lesquels il donna des lettres de change sur les places de la Méditerranée.

Les richesses qu'emportaient les Turcs attirèrent l'attention des chefs de l'armée : on se repentit de n'avoir pas frappé une contribution sur la ville immédiatement après s'en être emparé, et particulièrement sur les Turcs qui avaient bien pu, peu de temps avant notre entrée, s'approprier une portion du trésor de la Casbah. On crut qu'il était d'autant plus facile de réparer cette faute, que leurs personnes et une grande partie de leurs biens se trouvaient maintenant entre nos mains. En conséquence, une contribution de deux millions de francs fut imposée à ceux qui se trouvaient actuellement à bord des bâtiments français. Lorsqu'on leur donna connaissance de l'ordre du maréchal, ils se récrièrent beaucoup, en disant qu'ils ne possédaient rien, et qu'il leur était impossible de payer une somme aussi considérable. Ces observations ayant été transmises à son Excellence, elle réduisit la contribution à un million, et ajouta que si cette somme n'était point acquittée sur-le-champ, on userait de toutes les rigueurs pour l'obtenir. Mais les Turcs ne s'alarmèrent

point, ils persistèrent dans leur refus; et le maréchal, ne voulant pas se mettre mal avec eux, les laissa partir sans qu'ils eussent donné un sou. Ce nouvel acte prouva encore que M. de Bourmont avait les qualités d'un père de famille, mais point celles d'un général en chef (1).

Les Kbaïl qui avaient été arrêtés emportant des armes et des munitions furent jugés le 31 juillet par le conseil de guerre; on en pendit le lendemain deux à la porte de Babazon, et deux autres reçurent la bastonnade sur la plante des pieds. Ces exécutions furent faites par des bourreaux algériens. Cet exemple de sévérité n'intimida pas beaucoup les Bédouins, car l'exécution était à peine terminée, qu'à cette même porte où gisaient les corps encore palpitants de ses compatriotes, un Arabe fut arrêté avec un yatagan caché sous son bernous.

L'alarme commença à se répandre parmi les troupes. Il devenait évident que l'ennemi voulait chercher à profiter des ravages que causaient journellement les maladies dans l'armée

(1) J'ai appris, long-temps après le départ des Turcs; qu'ayant été débarqués par nos bâtiments sur la côte de l'Asie-Mineure, personne ne voulut leur donner asile; et ils furent obligés de camper sous les arbres et le long des ruisseaux.

pour tenter un coup de main. Le Bey de Titerie, qui avait rompu avec nous peu de temps après être venu faire sa soumission, parcourait la plaine et les montagnes de l'Atlas dans le but de rassembler une armée. Il écrivit au maréchal que n'ayant pas tenu ses promesses, il lui déclarait la guerre, et qu'il donnait rendez-vous aux Français près les bassins de Babazon, à un quart d'heure de la porte d'Alger, et sous le feu de l'artillerie de plusieurs forts dont nous étions les maîtres. Ces menaces décidèrent cependant M. de Bourmont à prendre des mesures sévères : des soldats et des gendarmes furent placés aux trois portes de la ville, et Arabes, Maures et Kbaïl étaient soigneusement visités en sortant; des patrouilles nombreuses parcouraient les rues, et tous les jours l'armée poussait des reconnaissances sur différents points. Il fut sévèrement défendu à tout Français de dépasser les avant-postes sans une escorte. Malgré cela plusieurs soldats, emportés par la curiosité ou l'amour du pillage, se glissèrent entre les sentinelles, et plusieurs payèrent de leur tête leur désobéissance.

Les récompenses promises à l'armée n'arrivaient point; le bruit s'était même répandu que le prince de Polignac avait renvoyé le travail,

avec ordre au maréchal de diminuer le nombre des faveurs.

La chaleur était alors très-forte, les maladies augmentaient; les distributions se faisaient assez mal; les soldats, presque tous dans un état maladif, devenaient de plus en plus difficiles à maintenir; ils ravageaient la campagne malgré tout ce qu'on pouvait faire; enfin les choses en étaient venues à un tel point que tout le monde criait contre M. de Bourmont, et le bruit courut que le Roi, instruit de son peu de fermeté, envoyait le maréchal Marmont pour le remplacer. Ce nouveau choix ne plut pas beaucoup à l'armée : la conduite de ce maréchal en 1814 était encore présente à tous les esprits, et on lui reprochait, en outre, d'avoir été malheureux dans toutes ses entreprises.

EXPÉDITION D'ORAN.

Le capitaine Amédée de Bourmont, parti le 22 juillet avec deux bricks de guerre, s'était rendu à Oran pour recevoir la soumission du Bey. Celui-ci, après quelques pourparlers, se rendit aux mêmes conditions que le Dey d'Alger. Pour la sûreté du traité, le fort Mars-el-Keber, qui commande la rade, fut cédé, et le capitaine de Bourmont en prit possession avec quatre-vingts marins. Les proclamations qui avaient été

remises au Bey de la part du maréchal ayant été mal traduites, les habitants indigènes se crurent menacés et abandonnèrent la ville, dans laquelle il ne resta que les Turcs et les juifs. Les Arabes qui se montraient en armes autour de la place donnèrent beaucoup d'inquiétude au Bey, qui ne se croyait pas assez fort avec ses janissaires pour résister à une attaque sérieuse. C'est pourquoi il pria M. de Bourmont de faire venir des troupes françaises pour occuper la ville.

Là demande du Bey étant parvenue au maréchal, une division de trois frégates, commandée par M. Massieu de Clerval, fut désignée pour transporter deux bataillons du 21^e de ligne forts de mille hommes chacun ; une batterie d'artillerie de campagne, cinquante sapeurs du génie avec deux capitaines et un lieutenant, quatre officiers volontaires et un interprète. Les troupes s'embarquèrent le 5 août, et le 6 la division navale mit à la voile.

Les deux expéditions qui venaient d'être envoyées pour s'emparer des deux ports de la Régence les plus importants après Alger, firent présumer que l'intention du gouvernement était de se borner à l'occupation de la côte, et d'attendre, pour pénétrer plus facilement dans l'intérieur du pays, que les habitants se fussent familiarisés avec nous par les relations com-

merciales qui allaient nécessairement s'établir avec eux. Cette supposition était fort raisonnable, et, encore aujourd'hui, c'est peut-être ce qu'il y a de mieux à faire pour tirer quelque avantage de notre conquête.

Plusieurs partis d'Arabes armés se montraient de temps en temps devant nos postes avancés, et chaque jour on nous menaçait d'une attaque générale pour le lendemain. Le 7 et le 8 août, deux reconnaissances, l'une du 30^e de ligne et l'autre du 17^e, furent successivement attaquées au second café placé dans une vallée sur la route d'Alger à Bleida. Les Arabes, embusqués derrière les haies et montés sur les collines qui dominant cette route, forcèrent chaque fois nos soldats à battre en retraite, et on fut même obligé d'aller à leur secours.

Pour donner suite à ses menaces, le Bey de Titerie, avec quelques-unes des tribus de Kbaïl, était venu s'établir à Sidi-el-Ferruch, dans l'intérieur du camp retranché que nous avions abandonné. Là, devaient se rendre les habitants des montagnes et de la plaine, auxquels il avait indiqué ce point pour lieu de rendez-vous. Il paraît que son intention était de venir attaquer Alger en suivant de point en point notre plan de campagne. Nos succès lui avaient probablement fait croire que quelque enchantement était attaché

à toutes les positions que nous avions occupées, puisque les fils de Mahomet avaient été vaincus en dépit de tous leurs efforts.

L'armée française se tenait continuellement sur ses gardes pour éviter toute surprise et repousser vigoureusement l'ennemi partout où il se présenterait. On construisit des redoutes sur les points les plus importants, au mont Bouja-reah, sur le sommet de la Vigie; près de la route de Sidi-el-Ferruch, sur la hauteur occupée naguère par le parc de siège; et le long de la mer devant le jardin de Mustapha-Pacha pour battre la route de Constantine. Ces redoutes furent occupées par de forts détachements et armées avec de l'artillerie de campagne. Le général Berthezène, qui logeait à la campagne du Dey, allait tous les soirs coucher aux avant-postes avec ses aides-de-camp, afin de se mettre à la tête des troupes au premier coup de fusil. Cet état de choses dura pendant plusieurs jours et fatigua extrêmement l'armée, qui perdait beaucoup de monde par les maladies. Mais le bey de Titerie n'ayant ni vivres ni argent pour donner à ses troupes, et la discorde s'étant mise entre les chefs des tribus, ils s'en retournèrent les uns après les autres, et firent ainsi échouer tous les beaux projets de leur maître.

Quand on eut la certitude que les menaces

du Bey de Titerie ne pouvaient avoir aucun effet, on pensa à renvoyer en France la partie de l'armée qui nous était tout-à-fait inutile; on avait déjà commencé à embarquer le parc de siège, et le 7 août, deux batteries montées et une compagnie du génie partirent pour la France: le maréchal lui-même se disposait à retourner à Paris recevoir les honneurs du triomphe qui lui étaient dus, et n'attendait, pour partir, que d'avoir reçu les récompenses qu'il avait demandées et qu'il voulait distribuer à l'armée avant de la quitter. Il comptait tellement sur la bonne volonté du Roi à cet égard, qu'une grande revue fut ordonnée pour le 12 août, époque à laquelle il croyait avoir obtenu toutes ses demandes, afin de distribuer les récompenses en faisant ses adieux aux braves à qui il devait sa victoire.

CHUTE DE CHARLES X.

Nous savions depuis long-temps par les journaux que les nouvelles élections n'étaient point du tout favorables au système de M. de Polignac, et que les 221 députés qui avaient voté la fameuse adresse au Roi, six mois auparavant, étaient tous réélus. La nation française avait déployé une grande énergie dans cette circonstance, et tout annonçait que le ministère Poli-

gnac allait être renversé. L'armée d'Afrique, dont tous les vœux étaient pour la conservation de nos institutions politiques, s'occupait peu des bruits que le commerce et quelques officiers répandaient chaque jour. Cependant une espèce de consternation s'empara de tout le monde lorsqu'on apprit, par des lettres particulières, qu'une ordonnance de Charles X renversait le pacte constitutionnel et proclamait le pouvoir absolu. C'est alors seulement que quelques murmures se firent entendre : « Où veut-il en venir ? disait-on ; « se croit-il un Bonaparte parce que nous avons « pris Alger ? il se trompe, le pouvoir absolu « n'est plus fait pour les Français, et son entêtement va perdre la patrie. » Cette nouvelle prenait chaque jour plus de consistance, on alla même jusqu'à dire que ce grand changement s'était fait sans le moindre tumulte, et que la France était parfaitement tranquille.

Le 11 août, un brick marchand appartenant à la maison Sellières, arriva de Marseille avec des lettres pour plusieurs négociants. Ces lettres annonçaient les événements du mois de juillet, et que le drapeau tricolore flottait déjà à Marseille et à Toulon. Quelques heures suffirent pour porter ce grand événement à la connaissance de toute l'armée : il n'y causa pas la moindre agitation ; plusieurs officiers, entièrement dévoués

à la famille des Bourbons, étaient les seuls qui parussent très-affectés : mais l'idée que Charles X avait abdiqué en faveur du duc de Bordeaux et que le duc d'Orléans n'était que régent du royaume les consolait un peu.

La position du maréchal devenait extrêmement critique ; les nouvelles étaient trop authentiques pour qu'il pût garder le silence, et d'un autre côté il n'avait encore reçu aucune communication du gouvernement à cet égard. La seule chose qu'il eût à faire dans cette circonstance, c'était de chercher à gagner du temps pour voir la tournure que prendraient les affaires : c'est ce qu'il fit et ce que prouve parfaitement l'ordre du jour suivant, lu à toute l'armée.

Au quartier-général de la Casbah, le 11 août 1830,

« Des bruits étranges circulent dans l'armée ;
« le maréchal commandant en chef n'a reçu au-
« cun avis officiel qui puisse les accréditer. Dans
« tous les cas, la ligne des devoirs de l'armée
« lui sera tracée par ses serments et la loi fonda-
« mentale de l'État.

« Le maréchal de France,

« Comte DE BOURMONT.»

Personne ne se trompa sur le sens de cette proclamation, mais l'armée conserva la plus

grande tranquillité. Le même jour, le duc d'Escars passa en revue sa division près du jardin de Mustapha-Pacha; les troupes observèrent la plus rigoureuse discipline, et se séparèrent sans qu'un seul cri eût été proféré.

Les Algériens surent aussitôt que nous les événements de France; ils en témoignèrent de la joie, et dirent que Dieu punissait Charles X pour avoir fait la guerre à ses fidèles serviteurs et détrôné leur souverain.

Le 12, on fit circuler les bruits les plus extraordinaires sur ce qu'on venait d'apprendre : le Roi était prisonnier à Saint-Cloud, le duc de Bordeaux roi, et le duc d'Orléans régent et lieutenant-général du royaume. D'autres assuraient que le Roi, à la tête de toute la garde et de plusieurs régiments d'infanterie, tenait Paris bloqué, tandis que le Dauphin s'était rendu dans le Midi pour rassembler une armée, et la conduire ensuite sur la capitale. Quelques officiers de l'état-major général, auxquels s'étaient joints ceux de l'armée les plus dévoués au Roi, se réunirent à la Casbah, et discutèrent sur les mesures à prendre dans les conjonctures présentes. Plusieurs voulaient qu'on formât une division d'élite pour aller en France soutenir le trône chancelant. Pendant que ces messieurs faisaient des projets, le maréchal avait rassemblé tous les

généraux en conseil pour prendre leur avis sur la conduite à tenir. Je ne sais pas ce qui fut décidé dans ce conseil, mais le fait est que les deux régiments de marche, qui étaient sur le point de s'embarquer pour la France, reçurent contre-ordre, et que des bâtimens furent expédiés aussitôt pour faire rentrer à Alger les détachemens envoyés à Bone et à Oran.

L'armée conservait toujours le plus grand calme, et le service se faisait avec autant d'exactitude qu'avant l'arrivée des nouvelles de France. Mais les événemens politiques étaient le sujet de toutes les conversations : on disait assez généralement que l'intention du maréchal était, après avoir rassemblé toutes ses forces à Alger, d'embarquer l'armée et d'aller en France pour soutenir les royalistes : les officiers qui se réunissaient à la Casbah prétendaient que c'était le seul parti qu'il y eût à prendre, en ajoutant que si le maréchal agissait autrement, ils donneraient leur démission. Ceux qui demeuraient tranquillement à leur poste, et ceux-ci formaient les dix-neuf vingtièmes de l'armée, disaient : « Qu'on nous mène en France, nous ne demandons pas mieux ; mais si M. de Bourmont compte sur nous pour rétablir le trône des Bourbons, il se trompe. »

Quant aux soldats, ils se comportèrent avec

une sagesse digne de remarque ; ils savaient que la France était en combustion , qu'on s'était battu avec acharnement dans les rues de Paris , et ils restaient parfaitement tranquilles : pas la moindre rumeur , toujours la même régularité dans le service. Les braves qui venaient de renverser Alger , comprirent alors parfaitement la difficulté de leur position , et l'importance qu'il y avait de rester unis pour conserver à la France le beau domaine qu'ils avaient conquis. Ce n'était point tiédeur , ni dévouement au Roi que rejetait la nation ; car nous verrons bientôt ces mêmes soldats affronter tous les périls pour aller planter le drapeau tricolore de l'autre côté de l'Atlas.

Malgré l'état de tourmente dans lequel nous nous trouvions , les travaux pour rendre la ville plus salubre et plus commode n'en continuaient pas moins : on abattait les corps avancés des boutiques , afin de pouvoir passer , avec des voitures , dans les deux rues les plus larges d'Alger , celle de la Marine et celle de Baba-el-ouad à Babazon. Autour de la Casbah et près de l'ancien palais du Dey , on démolissait des maisons pour faire des places ; de nouvelles portes , assez larges pour que les voitures pussent y passer , allaient remplacer celles de la Marine et de Baba-el-ouad.

Le désarmement des batteries de la côte et des forts environnant Alger se continuait avec

une grande activité, et on embarquait pour conduire en France les meilleures bouches à feu et une grande quantité de projectiles ; les marchandises trouvées dans les différents magasins du Dey étaient embarquées tous les jours ; enfin, sans tous les bruits qu'on faisait courir, on ne se serait jamais douté que l'armée eût connaissance de ce qui se passait dans sa patrie.

Au 15 août, les dépêches et les journaux arrivés de Paris ne laissaient plus aucun doute sur le résultat de la révolution, et cependant les couleurs nationales n'étaient point encore arborées. Les bâtiments qui venaient de France portaient pavillon tricolore, mais en arrivant devant Alger, ils l'amenaient et entraient dans le port sans pavillon. Les officiers de la flotte voyaient avec beaucoup de peine qu'on ne se pressât pas davantage de prendre le pavillon tricolore, et plusieurs laissèrent éclater leur mécontentement. Les opinions de l'amiral étaient bien connues, et tout ceci fit craindre au maréchal que la marine n'arborât de son plein gré les couleurs nationales. Un officier supérieur fut envoyé à M. Duperré pour se concerter avec lui là-dessus, et il répondit qu'il ne ferait rien avant que le signal n'eût été donné de la terre.

Comme il devenait absolument impossible de rester plus long-temps dans le provisoire, un

nouveau conseil des généraux fut convoqué. Les opinions s'y choquèrent fortement ; enfin la majorité décida que l'armée ferait son adhésion au nouveau gouvernement, et que le drapeau tricolore serait arboré aussitôt qu'on en aurait reçu l'ordre officiel.

Cette décision ne laissait plus aucune incertitude à ceux qui étaient entièrement dévoués aux princes détrônés. Le duc d'Escars, le général Clouet et quelques officiers attachés à l'état-major du maréchal partirent sur-le-champ ; quelques autres restèrent en murmurant un peu fort, et finirent par demander leur réforme ou donner leur démission.

On prétendit que le maréchal n'avait pas voulu arborer le drapeau le 15 août, parce que c'était le jour de la Saint-Napoléon, et que cette coïncidence d'époque pouvait produire un mauvais effet sur l'esprit des troupes. Le 16, il fit dire aux chefs des différents corps, en envoyant l'ordre du jour suivant, que la prise des couleurs nationales avait été retardée jusqu'alors, parce qu'on ne trouvait pas dans Alger d'étoffe pour faire des cocardes et des drapeaux.

Alger, le 16 août.

« S. M. le roi Charles X et monseigneur le Dauphin ont, le 2 août, renoncé à leurs droits à la

couronne en faveur de monseigneur le duc de Bordeaux.

« Le maréchal commandant en chef transmet à l'armée cette double abdication, qui reconnaît monseigneur le duc d'Orléans comme lieutenant-général du royaume. Conformément aux ordres de monseigneur le lieutenant-général du royaume, la cocarde et le pavillon tricolores seront substitués à la cocarde et au pavillon blancs. Demain, à huit heures du matin, on arborera le pavillon tricolore; les drapeaux et étendards des régiments demeureront renfermés dans leurs étuis; les troupes cesseront de porter la cocarde blanche, la cocarde tricolore la remplacera lorsqu'on en aura reçu une quantité suffisante pour que toutes les troupes puissent la prendre à la fois. »

Ainsi, c'est en reconnaissant le duc de Bordeaux comme roi de France, que le maréchal se décida à faire prendre la cocarde tricolore à son armée.

Le 17 août, à huit heures du matin, vingt et un coups de canon saluèrent le drapeau d'Austerlitz et de Marengo, qui était venu se placer sur le phare d'Alger, la Casbah et le château de l'Empereur; aussitôt les salves d'artillerie de la flotte annoncèrent la présence des couleurs nationales au mât d'artimon. Dans l'armée, cha-

que camp, chaque poste imita l'exemple du chef : sur le sommet des tentes, sur les arbres et sur les terrasses des maisons, on vit flotter de petits drapeaux, composés d'un pan de chemise cousu avec un morceau d'habit et un fragment de pantalon (1). Beaucoup de cocardes blanches et de fleurs de lis disparurent dans la journée ; mais tout cela se fit avec le plus grand calme : ceux même qui avaient juré de ne point servir Louis-Philippe restèrent parfaitement tranquilles.

Après la prise d'Alger, l'amiral Duperré n'avait point reçu le bâton de maréchal comme M. de Bourmont, le roi lui avait seulement conféré la dignité de pair de France. D'après la conduite des journaux libéraux à l'égard de la marine et de son chef, il devenait évident qu'un des premiers actes du nouveau gouvernement serait de récompenser généreusement le commandant de la flotte, pour les hauts faits qu'on lui avait prêtés. Effectivement, le 18 août, il reçut le titre d'amiral, et le 19 il arbora son pavillon au grand mât de *la Provence*, dont il changea le nom en celui de *l'Alger*.

Ce même jour on apprit que le général Clauzel, nommé pour remplacer le maréchal, était parti de Paris, et arriverait dans peu en

(1) L'habit des soldats était bleu et le pantalon garance.

Afrique. Le général Clauzel, après avoir vaillamment combattu sous l'empire, et renvoyé la duchesse d'Angoulême de Bordeaux pendant les cent jours, était venu à la tribune nationale défendre les libertés publiques, où il s'était acquis une grande réputation comme député. Tous ses précédents firent bien augurer du choix que le gouvernement avait fait de lui pour chef de l'armée d'Afrique, et on attendait son arrivée avec impatience.

Depuis que nos troupes avaient été concentrées autour d'Alger, une partie du pays, ravagé pendant la guerre, se trouvait abandonné. Quelques propriétaires, rassurés par la protection qu'on leur accordait, étaient déjà retournés dans leurs maisons et s'occupaient à les réparer. A une lieue et demie et au-delà de la ville, les Arabes et les Maures, qui habitaient auparavant sous de mauvaises cabanes en roseaux, venaient chaque jour s'emparer des maisons abandonnées, dans lesquelles ils s'établissaient avec leur famille et tous leurs bestiaux. J'ai vu des palais où, deux mois auparavant, entouré de tout le luxe oriental, un Turc, mollement étendu sur des coussins dorés, prenait son café et fumait son tabac au milieu de femmes charmantes et d'esclaves attentifs à prévenir ses moindres désirs; j'ai vu ces palais occupés par de sales Arabes dévorés de

vermine et couverts de haillons. Les vaches, les moutons, les chameaux et la volaille encombraient ces galeries lavées jadis avec de l'eau de rose, et dont les pavés de marbre blanc n'étaient jamais salis par un soulier (1).

Un jour, je faisais de la topographie assez loin de la ville avec une escorte de soldats; tout à coup nous vîmes trois Arabes armés, conduisant un mulet sur lequel étaient placées quelques guenilles avec une femme et un petit enfant, se diriger de notre côté. Comme nous étions en force, nous les laissâmes venir; mais, à une portée de fusil, ils descendirent dans une vallée profonde, et allèrent s'emparer d'une belle maison située au milieu d'un verger dans le fond de cette vallée. Le lendemain, étant revenu sur le même point, je me rendis avec mon escorte à cette maison. En arrivant, nous trouvâmes à la porte un Arabe occupé à fendre du bois avec une mauvaise hache. La porte était entr'ouverte, et quelqu'un vint la fermer avec précipitation. Je la fis ouvrir, et j'entrai dans la maison accompagné d'un soldat. A notre vue un petit enfant resté au milieu de la cour jeta les hauts cris. En montant dans un escalier, je trouvai une jolie femme de

(1) Les Mahométans ôtent leurs souliers en entrant chez eux.

seize à dix-huit ans, bien sale et couverte d'une pièce de laine liée avec une corde autour de son corps. Je lui fis signe de descendre ; elle obéit, et me conduisit dans une chambre où elle avait allumé du feu dans un coin ; là, sur trois pierres mal appuyées, était un plat de terre dans lequel une galette, faite avec du blé écrasé entre deux pierres et délayé dans l'eau, cuisait avec un peu d'huile fort âcre. La dame de la maison s'accroupit près du feu, me dit d'en faire autant, et me présenta ensuite un panier de jonc, dans lequel étaient quatre à cinq galettes comme celle qui cuisait, en me faisant de grandes instances pour m'engager à en manger ; j'en goûtai pour ne pas la désobliger, et je lui tirai ensuite ma révérence. La maison, assez vaste et bien bâtie, devait appartenir à une famille aisée, qui l'avait abandonnée pendant la guerre. Tout son mobilier actuel se composait du plat et du panier dont j'ai parlé, de deux peaux de mouton et d'une mauvaise pièce de laine étendues sur le carreau. En sortant, je trouvai à la porte l'Arabe au milieu des soldats, toujours occupé à fendre son bois, mais cependant un peu déconcerté. Je lui demandai si la maison lui appartenait : il me répondit qu'oui ; je le crus sur parole, et nous partîmes. Cette avidité des Arabes à venir s'emparer des maisons restées sans maître faisait

croire que la campagne serait bientôt peuplée et cultivée; mais ces nouveaux habitants sont peu nombreux, et ayant peu de besoins, ils travaillent à peine, et les terres restent en friche.

Les maladies continuaient à faire de grands ravages dans l'armée, et chaque jour on évacuait beaucoup de malades sur Mahon et la France. On accordait très-facilement aux officiers d'entrer à l'hôpital, et quelques jours après on les évacuait. Ceci causa de grands abus : tous les officiers qui voulaient rentrer en France, malades ou non, entraient à l'hôpital et se faisaient évacuer; beaucoup profitèrent de la circonstance, et les rangs de l'armée se dégarnirent à vue d'œil.

Les troupes du Bey de Titerie continuaient toujours leurs courses dans la plaine, et s'approchaient même jusqu'à deux lieues d'Alger, tout près de nos avant-postes. Le 22 août, M. de Frescheville et son officier-payeur, qui étaient allés se promener le long de la mer, à une demi-lieue des avant-postes, furent massacrés; quelques soldats qui fourrageaient dans une vigne eurent la tête tranchée sous les yeux de leurs camarades, avant qu'on eût pu leur porter secours. Au milieu de tout cela, des avis transmis par la police nous apprirent que l'ennemi projetait une attaque générale pour le soir ou le

lendemain : ce qui venait d'arriver n'était que le prélude de ce qu'on nous réservait. L'armée reçut l'ordre de se tenir sur ses gardes, et dans les redoutes, les canonniers avaient la mèche allumée ; mais cette menace n'eut pas plus d'effet que toutes celles qu'on nous avait faites jusqu'à présent.

Retour des troupes d'Oran.

Le 22 août, vers trois heures du soir, la division navale envoyée à Oran, ramenant avec elle toutes les troupes qu'elle avait emmenées (pag. 330), vint mouiller dans la rade, et le lendemain matin ces troupes débarquèrent. Voici ce qui leur était arrivé depuis leur départ.

L'escadre, partie d'Alger le 6 août, tourmentée pendant quatre jours par le vent d'ouest, n'arriva à Oran que le 13. Le 14 au matin, on envoya au Bey une députation composée d'un chef de bataillon d'infanterie, d'un capitaine d'artillerie, d'un capitaine du génie et de deux autres officiers. Cette députation traita avec le Bey absolument aux mêmes conditions imposées auparavant par le capitaine de Bourmont ; mais il demanda huit jours pour se préparer à exécuter la capitulation ; cependant il cédait sa citadelle aux troupes françaises, et se retirait dans un palais situé dans l'intérieur de la ville.

La députation examina les forts et les diffé-

rentes batteries de la côte. Toutes les fortifications, étant l'ouvrage des Espagnols, se trouvaient être bien supérieures à celles d'Alger; l'artillerie était nombreuse, bien entretenue, mais fort mal approvisionnée.

Le grand port dans lequel l'escadre était mouillée se trouve à une lieue à l'ouest de la ville. Il est défendu par trois forts, dont le plus considérable, celui de Mars-el-Kebir, était armé de quarante-deux pièces de canon. La ville, située sur un plateau, est divisée en deux parties bien distinctes par un ravin profond. Les maisons sont blanches et construites comme celles d'Alger. Les rues sont plus larges et mieux percées que dans cette dernière ville; il y a plusieurs petites places, et çà et là de grandes tentes qui servent de cafés, et très-peu de mosquées. Oran est habité par des Turcs, des Maures, des Arabes, des Nègres et des Juifs.

Pendant que la commission était en ville, le bateau à vapeur *le Sphinx* arriva d'Alger pour prévenir le colonel du 21^e de ce qui s'était passé en France, et lui donner l'ordre de retourner sur-le-champ à Alger. Un peu avant l'arrivée du *Sphinx*, trois compagnies avaient été envoyées au fort Mars-el-Kebir et dans un autre fort de la baie, plus rapproché d'Oran. Des officiers de marine furent chargés d'aller faire part au

Bey de l'ordre qu'on venait de recevoir. Aussitôt après, ce prince envoya une députation composée de l'Aga, d'un mufti et d'un aide-de-camp. Cette députation revint deux fois le 16, et demanda de la part du Bey à conserver quinze pièces de canon en batterie du côté de la terre, dans le fort Mars-el-Kebir, et qu'on le laissât à Oran avec ses janissaires, en ajoutant qu'il se défendrait comme il pourrait contre les Arabes. Toutes ces demandes ayant été accordées, des cadeaux d'armes furent faits aux principaux officiers de la marine, ainsi qu'au colonel et au lieutenant-colonel des troupes. Comme on ne savait trop qu'offrir en échange, le commandant de l'escadre donna ses pistolets et ses poignards. Le Bey envoya en outre vingt bœufs, des moutons et des fruits, qu'on accepta avec grande reconnaissance.

Pendant tout le temps du séjour de l'escadre dans le port, les Bédouins ne firent pas la moindre tentative contre la ville; bien au contraire, plusieurs vinrent vendre des bestiaux et des fruits.

Un détachement d'artillerie et des troupes du génie, qui étaient débarquées dans le fort Mars-el-Kebir, jeta vingt-sept pièces de canon à la mer, et, le 17, fit sauter une partie des ouvrages. Aussitôt après le rembarquement de ces troupes, l'es-

cadre leva l'ancre, et fit voile pour Alger. Des vents contraires, qui soufflèrent pendant quatre jours consécutifs, retinrent les bâtiments en vue de la côte; ce ne fut que le 20 qu'on put prendre le large, et dans deux jours l'escadre se rendit sans accident dans la baie d'Alger.

Ainsi fut terminée une expédition qu'il aurait beaucoup mieux valu ne pas entreprendre, parce que cette espèce de fuite compromettait la sûreté du Bey qui avait traité avec nous, et donnait une pauvre idée des forces de la France.

Jusqu'au 25 août il ne se passa rien d'important dans Alger. Les partisans de Charles X continuaient à murmurer, à donner leur démission, ou retourner en France sous prétexte de maladie; le maréchal était accusé de favoriser cette désertion, et en outre, de chercher à démoraliser l'armée, sur laquelle les maladies et les privations qu'on était obligé de supporter influaient déjà beaucoup trop.

Le 25 août dans la matinée, l'escadre de l'amiral Rosamel ramenant les troupes qui avaient été envoyées à Bone, mouilla dans la baie d'Alger, et le 26 ces troupes furent débarquées.

Je n'étais ni à l'expédition de Bone ni à celle d'Oran. La relation que je fais ici de la première m'a été remise tout écrite par M. de Créni, lieutenant aide-major au sixième régiment de ligne,

et je crois ne pouvoir rien faire de mieux que de la donner textuellement. J'ai dit, page 317, le jour du départ de l'expédition de Bone et le nombre des troupes qui en faisaient partie.

EXPÉDITION DE BONE.

« Partie d'Alger le 26 juillet, le 31 au soir seulement, la division eut connaissance du golfe de Bone : deux frégates, *la Bellone* et *la Duchesse-de-Berry*, y avaient été envoyées à l'avance pour reconnaître les localités et sonder les dispositions des habitants.

« Le 1^{er} août, la division vint au mouillage. L'amiral sut par le commandant de *la Bellone* que les habitants, animés des meilleurs sentiments à notre égard, inquiétés par la réunion d'un grand nombre de Kbaïl, qui menaçaient de se porter sur la ville, nous attendaient avec impatience.

« Sur l'invitation du général Damremont, le Cadi et les notables vinrent à bord du *Trident*; ils renouvelèrent les assurances d'amitié et la demande de voir débarquer le plus tôt possible les troupes françaises.

« L'amiral ayant donné l'ordre de débarquer, cette opération se fit avec beaucoup d'ordre et

de promptitude. En mettant le pied à terre, les troupes se formaient sur la plage. Dès que quatre compagnies du 6^e furent réunies, le général les envoya s'emparer de la citadelle; et d'autres se portèrent rapidement à la porte de Constantine. Bientôt toutes les troupes furent arrivées. Le 6^e s'établit provisoirement à la citadelle, un bataillon du 49^e bivouaqua devant la porte de Constantine; l'autre bataillon de ce régiment, l'artillerie et le génie s'établirent dans des maisons; le général reconnut promptement la place.

« Bone est bâtie sur le penchant et au pied d'un mamelon bien détaché, qui s'appuie contre le rivage à des falaises élevées. L'enceinte, fermée de murailles hautes de dix mètres environ, assez épaisses mais non terrassées, présente la forme d'un rectangle légèrement incliné vers la vallée de la Seibouze. Cette muraille, faible en quelques endroits, accessible sur plusieurs points du côté de la mer et dans le chemin de ronde, est cependant susceptible d'une bonne défense contre les Arabes. Son développement total est d'environ 1,700 mètres. Quatre portes donnent entrée dans la ville : une, à l'est, conduit au débarcadère; la seconde, dite des Arabes, donne issue sur la route de Constantine; les deux autres regardent le fort.

« Cette ville offre peu de ressources; sa popu-

lation, assez nombreuse il y a quelques années, est maintenant réduite à seize cents âmes. Beaucoup de maisons abandonnées tombent en ruine; son commerce, intercepté depuis la guerre, s'est éteint, et les habitants se livrent à l'agriculture. Les rues sont très-étroites comme dans toutes les villes d'Afrique et point pavées. La Casbah, ou citadelle, à 350 mètres des murs, couronne la haute colline qui se projette au sud. Ses murs élevés et épais sont adossés au sol naturel; il serait difficile d'y faire brèche. Ses faces sont bien dirigées pour battre la rade et le débouché de la vallée. Elle commande entièrement la ville qui n'a qu'une porte de ce côté. L'espace intérieur est vaste; il renferme quelques maisons très-dégradées et plusieurs citernes mal entretenues : au moment de notre entrée il était jonché de débris. La colline sur laquelle s'élève cette citadelle ne s'abaisse point tout-à-coup du pied des murs au fond de la vallée : elle se partage en deux sommets et s'avance parallèlement à l'enceinte jusqu'à l'angle nord-ouest. A cette hauteur quelques tombeaux de marabouts révévés dans le pays indiquent l'origine de la dernière pente; elle est escarpée, et cette brusque chute de terrain masque aux feux de la Casbah deux petits mamelons qui achèvent de raccorder la colline avec le fond de la vallée. La saillie de

la crête extérieure les dérobe encore en partie au feu de l'enceinte.

« Le général Damremont assigna sur le plus élevé l'emplacement d'une redoute pour défendre l'entrée d'un bosquet de jujubiers qui couvre une partie de la face de l'ouest, et à la faveur duquel l'ennemi pouvait facilement arriver jusqu'à la porte voisine. Un autre ouvrage fut indiqué devant la porte des Arabes; s'appuyant d'un côté à l'enceinte et de l'autre à la mer, il flanquait avantageusement la place, la première redoute et battait le bois de jujubiers; enfin, il rattachait à la ville un bâtiment spacieux où l'artillerie et les troupes du génie trouvaient une caserne commode. Le terrain qu'il renfermait suffisait pour parquer la batterie d'artillerie, et masser au besoin un bataillon d'infanterie.

« La campagne qui s'étend devant la ville est très-favorable à la défense; à portée de fusil des murs, une partie basse de terrain où séjournent les eaux stagnantes couvre la face ouest d'un avant-fossé large et profond; un banc de sable étroit qui la sépare de la mer et un pont de pierre jeté dans la direction de la route de Constantine sont les seules avenues de la place. Un enclos d'agaves, placé près de la mer, et un grand verger voisin du pont, peuvent cependant couvrir l'approche de quelques tirailleurs.

« A la droite de la première redoute et au pied de la Casbah, le terrain est beaucoup plus avantageux à l'ennemi ; coupé dans tous les sens de haies et de fossés dont les bords élevés peuvent facilement couvrir un homme, il eût fallu un travail immense pour éclairer la redoute seulement à portée de fusil, et pour niveler toutes les aspérités qui le hérissent.

« Les mesures de défense arrêtées, le général s'occupa de l'installation d'une autorité municipale qui pût faciliter nos rapports avec les habitants, se rendre l'organe de leurs plaintes ou de leurs besoins, leur administrer la justice conformément à leurs lois et à leurs usages, enfin leur faire connaître les règles de la police qu'il serait nécessaire de leur imposer. Une commission, composée des notables de la ville, fut créée à cet effet. Le cadi (juge) et le kaïd (fonctionnaire de l'ordre de nos commissaires de police) furent continués dans leurs fonctions. Ils répandirent une proclamation, où le général informait les habitants des mesures qu'il prenait ainsi dans leurs intérêts, leur garantissait sûreté et protection pour leur culte, leurs femmes et leurs propriétés de toutes espèces. Ces promesses, et la scrupuleuse exactitude avec laquelle le général en surveilla l'exécution, lui acquirent aussitôt leur entière confiance. On traita avec les pro-

priétaires du loyer des maisons nécessaires pour caserner les troupes. Le lendemain de notre arrivée, tout le 49^e était logé dans la ville; le surlendemain, le deuxième bataillon du 6^e descendit de la Casbah et fut généralement établi dans des maisons. Déjà un local vaste et commode avait été reconnu pour l'hôpital, dans des magasins appartenant au bey de Constantine; des ouvriers du génie travaillaient activement à les nettoyer, et à percer des fenêtres: le reste était plus que suffisant pour mettre à couvert nos approvisionnements actuels et tous ceux qu'il pourrait devenir nécessaire de demander.

« Le quatrième jour, toutes les troupes et les employés des différents services avaient leur logement dans la ville; et le chef de bataillon Corcenai, commandant la Casbah, en avait fait nettoyer l'intérieur et curer les citernes. Tous les travaux intérieurs et ceux des redoutes extérieures, pour lesquels le général avait adjoint, moyennant un modique salaire, une centaine d'Arabes à nos soldats, marchaient de front et avec régularité.

« L'escadre était partie le 3 août laissant dans la rade le vaisseau *le Superbe* et une frégate. Le capitaine du vaisseau, M. Cuvillier, suppléa avec complaisance et autant qu'il fut en son pouvoir au dénûment où nous nous trou-

vions dans une ville qui ne pouvait subvenir à aucun de nos besoins ; par ses soins, nous reçûmes pour nos malades des matelas et couvertures ; plus tard, il mit à la disposition du général plusieurs milliers de cartouches.

« Toute cette installation ne s'était pas faite sans interruption : les notables nous avaient prévenus de nous tenir sur nos gardes contre les attaques des Arabes des montagnes. Quelques jours avant notre arrivée, ils s'étaient présentés en grand nombre, sous la conduite de plusieurs Turcs, pour occuper la ville au nom du Bey de Constantine. Sur le refus des habitants, ils avaient demandé qu'on leur livrât les poudres, ce qui leur fut également refusé ; depuis ce temps ils tenaient la campagne, et leur présence était cause de la vive inquiétude que nous avons trouvée dans Bone.

« Leurs groupes armés se tenaient à peu de distance des murs et comme en observation. Le 2, un soldat du 49^e, s'étant éloigné des postes, avait été massacré. Le même jour, une reconnaissance, dirigée vers une fontaine éloignée d'une demi-lieue environ, pour vérifier s'il était possible de rétablir les anciens conduits qui amenaient les eaux à la ville où on craignait d'en manquer, essuya de loin quelques coups de fusil qui ne firent aucun mal. Les habitants qui

cherchaient à introduire dans la ville des fruits et des bestiaux étaient arrêtés. Le 3, les travailleurs de la redoute numéro 1 furent inquiétés ; un officier et un soldat du 6^e furent légèrement blessés. Le 4, le général, voulant faire reprendre une felouque que les Arabes retenaient dans la Seibouze, fit sortir un bataillon du 6^e sous la protection duquel les embarcations du *Superbe* vinrent remorquer la felouque. Ce bataillon se rabattit ensuite vers les baraques où se trouvaient les groupes qui l'avant-veille avaient massacré le soldat du 49^e et les brûlèrent. Cette opération avait occasionné pendant quelques instants, entre les tirailleurs et les Arabes, un engagement assez vif, qui coûta la perte de cinq hommes. Lorsque le bataillon fut rentré, l'ennemi vint de nouveau tirer à la redoute numéro 1 ; on renforça ce poste, on y amena une pièce de huit : quelques coups à mitraille suffirent pour mettre l'ennemi en fuite.

« Ces petites attaques, quoique peu inquiétantes par le petit nombre des assaillants, annonçaient assez au général les dispositions du pays, et l'avertissaient de se préparer à de plus rudes assauts. En effet, les habitants de Bone qu'il avait envoyés, le lendemain de son arrivée, aux cheks des tribus voisines, avaient trouvé partout des dispositions hostiles ; ils rentrèrent le 5 au

soir. Le chek de la tribu de Beni-Agoud faisait répandre que le Bey de Constantine leur avait donné l'ordre de marcher contre les Français, et allait arriver lui-même avec des forces considérables; que ce Bey ne reconnaissant pas le traité conclu à Alger entre le général Bourmont et Hussein-Pacha, il allait nous chasser d'une ville sur laquelle nous n'avions aucun droit.

« Ce même jour, un bataillon du 49^e, sorti pour protéger l'entrée d'une barque chargée de grains, échangea quelques coups de fusil avec les Arabes; ils ne cessèrent d'inquiéter nos postes et nos tirailleurs. Leur nombre s'était beaucoup accru, et les habitants nous annonçaient pour le lendemain une attaque sérieuse.

« Le général résolut de reconnaître l'ennemi, en outre son projet était de reconnaître les hauteurs boisées qui occupent au sud de Bone l'intervalle des rivières de Seibouze et de Seibose; il ne semblait pas impossible, en y établissant un bataillon ou un fort détachement, d'interdire à l'ennemi l'approche de la ville, de procurer aux habitants la jouissance de leurs jardins, et les pâturages suffisants pour y nourrir leurs troupeaux à l'abri des incursions des Kbaïl, enfin de se rendre maître par là des ponts et gués des deux rivières pour faciliter l'entrée des vivres dont la ville commençait à manquer.

« A la pointe du jour, un bataillon du 49^e sortit de la redoute numéro 2, avec deux pièces de canon que traînait à bras une compagnie du 6^e de ligne. Les voltigeurs, lancés en tirailleurs, s'engagent vivement avec l'ennemi; la colonne se porte rapidement vers le pont de la Seibouze. Pendant ce temps le 2^e bataillon du 6^e court se placer à la moitié du chemin et arrête le mouvement des Arabes, qui se portaient sur les derrières de la colonne; l'ennemi, vivement pressé, se hâte de repasser le pont, et s'embusquant dans des haies épaisses qui l'avoisinent espère, par un feu très-vif, arrêter la marche de nos troupes : quelques coups à mitraille éloignent les plus hardis. Les voltigeurs traversent le pont sans hésiter, et se jetant dans les vergers, prennent à revers ceux qui s'étaient embusqués le long de la rivière; l'ennemi fuit alors avec précipitation. La colonne accélère son mouvement, et, sans donner aux Arabes le temps de respirer, gagne le sommet de la position; quelques obus et boulets lancés par les pièces restées près du pont achèvent la déroute.

« Le général Damremont reconnut alors que cette position ne pouvait remplir le but qu'il espérait. Le terrain qui s'étendait devant nous, inégal et couvert de bois, eût été extrêmement dangereux à garder devant un ennemi sans rival

dans cette guerre de chicane qui se fait de buisson à buisson ; il eût fallu se porter beaucoup plus loin, à une grande distance des magasins ; et là , l'angle élargi de deux rivières ne pouvait être fermé par un seul bataillon. Content d'avoir montré à l'ennemi la mobilité de ses troupes, et surtout de son artillerie, qui lui inspirait déjà beaucoup de terreur, le général rentra dans la ville.

« Pendant ce mouvement, quelques coups de canon et une vive fusillade avaient attiré son attention vers la redoute n° 1 : deux ou trois cents Kbaïl avaient attaqué ce poste, où une compagnie du 6^e protégeait le travail. Tirant à couvert sur des hommes que des préparatifs à peine ébauchés ne mettaient point à l'abri, leur feu prolongé eût été meurtrier pour nos soldats ; le commandant du poste, M. Reynet, donna l'ordre à une section de débusquer les plus avancés. Le sergent-major Figard franchit le premier le parapet, et s'élance vers le fossé bordé de broussailles, d'où l'ennemi dirige son feu le plus vif : il tombe percé de deux balles ; mais ses soldats poursuivent sans hésiter : les Arabes, qui ont osé les attendre, meurent sous leurs baïonnettes ; les autres fuient à découvert sous le feu de la redoute, et enlèvent avec peine quelques-uns de leurs blessés. Cette journée nous coûta cinq hommes tués et trois blessés.

« Pour la première fois depuis notre arrivée en Afrique, nos avant-postes furent inquiétés pendant la nuit. Cette alerte nous tint sur pied jusqu'au jour : aucun officier ne fut blessé ; une balle avait effleuré le général et percé l'habit du colonel Magnan. Dans la journée qui suivit nous remarquâmes un grand mouvement dans la plaine. Des Arabes arrivaient continuellement par le pont de la Seibouze : le canon les tint éloignés ; cependant plusieurs se glissant derrière les haies, échangeaient des coups de fusil avec nos avant-postes pendant toute la journée, sans nous faire éprouver aucun mal. Ils se ralliaient autour d'un drapeau jaune traversé d'une zone bleue, et ce signe, que nous voyions pour la première fois, nous expliquait le mouvement que nous avions aperçu. En effet, le chek de la Calle était arrivé avec environ mille cavaliers et Arabes à pied. Il écrivit à un de ses parents, habitant notable de Bone, le priant de venir le trouver, afin de mieux connaître les événements qui avaient amené les Français dans la Régence, et d'entrer en négociation avec eux.

« La commission municipale vint au soir avertir le général que la lettre du chek n'était qu'une ruse, et que nous serions attaqués pendant la nuit.

« Tel était en effet le projet des Arabes : ils

espéraient à la faveur de l'obscurité nous surprendre, se soustraire à l'effet meurtrier de notre artillerie, et pénétrer dans la ville. La soirée fut employée à prendre les mesures de défense nécessaires.

« Malgré les engagements précédents, les travaux avaient fait des progrès. Les parapets, encore informes presque partout, mettaient cependant les hommes à l'abri; des batteries ébauchées permettaient de mettre en batterie quatre de nos pièces à la porte des Arabes; les deux autres défendaient la première redoute. Le général fit doubler la garde de ce poste. Trois compagnies du 49^e bordèrent le parapet de la redoute n^o 2; le reste du bataillon se tint en réserve dans l'intérieur de l'ouvrage, et un bataillon du 6^e reçut l'ordre de prendre les armes au premier signal. Les canonniers se placèrent à leurs pièces; les avant-postes furent prévenus de doubler de vigilance.

« A onze heures et demie, quelques coups de fusil nous annoncèrent l'approche de l'ennemi; nos avant-postes lui répondirent par un feu très-vif. Quelques coups de canon, dirigés sur le pont et dans les agaves, semblent décider sa retraite; les cris s'éloignent et la fusillade cesse pendant une demi-heure. Cette retraite était simulée: malgré le clair de lune, nous ne pou-

vions suivre bien loin le mouvement de nos adversaires; les vergers qui avoisinent le pont et les agaves du bord de la mer leur permettaient de s'approcher en silence sans que rien trahît leur mouvement. Tout à coup, vers minuit, des cris innombrables retentissent près de nous, une nuée d'ennemis se précipite par le pont et par la droite du marais. Nos avant-postes cherchent en vain à les arrêter par un feu très-vif; leur ligne est traversée; ils sont forcés de rentrer en toute hâte dans la redoute. Les Arabes poursuivent leur course et se jettent dans un verger attendant qu'on n'avait pas eu le temps d'abattre; les cris et les coups de fusil redoublent; mais bientôt les balles et la mitraille inondent les abords de la redoute : l'ennemi arrêté par un feu terrible s'embusque derrière les bords élevés des fossés et des chemins qui avoisinent la redoute, et continue un feu très-périlleux pour les défenseurs. Pour le faire cesser, deux compagnies du 49^e reçurent l'ordre de déboucher par la première porte de la face du nord, d'enlever le bois de jujubiers occupé par un grand nombre de tirailleurs; et ce mouvement, exécuté avec vigueur, faisant craindre à l'ennemi de se voir couper la retraite, il se hâta de regagner derrière les marais l'abri de ses arbres et de ses fossés. Au jour, une foule dispersée couvrait la

plaine. Nos obus les poursuivirent jusque dans les vergers au-delà de la Seibouze, et bientôt tous eurent disparu.

« Malgré l'abri des parapets, trois hommes avaient été tués et deux blessés : parmi les derniers nous regrettons le chef d'escadron Foucault, commandant l'artillerie de l'expédition : au moment du feu le plus vif, monté sur une barbette, il dirigeait le feu de l'artillerie lorsqu'une balle lui cassa le bras droit.

« On trouva en avant de la redoute seize Arabes morts. Accoutumés à leur voir braver tous les périls pour enlever du champ de bataille leurs morts et leurs blessés, cet abandon extraordinaire était pour nous la preuve certaine d'une perte beaucoup plus grande. Les rapports de nos espions confirmèrent depuis cette opinion.

« La journée du 8 fut employée à abattre les arbres et les agaves au-delà des marais, et tout ce qui pouvait couvrir l'ennemi en avant de la redoute n° 2. Une compagnie du 49^e suffit pour protéger les travailleurs ; un officier et un soldat y furent légèrement blessés. Le lendemain, l'ennemi ne fit aucune démonstration. On profita de cette tranquillité pour achever les parapets des deux redoutes. Trois pièces amenées de la ville furent établies dans la première ; d'autres

furent élevées, à force de bras, sur la partie du rempart qui regarde la vallée. On commença à s'éclaircir à droite en abattant les arbres et brûlant les broussailles.

« Le 10, au moment où l'on reprenait le travail, les Arabes, embusqués derrière les haies moins rapprochées, commencèrent un feu très-vif. L'un d'eux vint, avec une rare intrépidité, malgré une grêle de balles, planter le drapeau de sa tribu à deux cents pas de sa redoute; d'autres se rallièrent à lui: il fallut pour les éloigner qu'une compagnie du 49^e se portât sur eux à la baïonnette. Le capitaine du génie Dausières, commandant l'arme dans l'expédition, officier aussi recommandable par son activité et son zèle que par sa rare intrépidité, fut grièvement blessé en dirigeant un mouvement. Deux soldats du 49^e furent tués et trois blessés. Le reste de la journée, la nuit et toute la journée du 11 furent tranquilles: les travaux continuèrent avec activité. La redoute n° 2 fut entourée de bons abatis et fermée avec des chevaux de frise. Mais quoi que l'on pût faire, le bois de jujubiers restait encore presque intact, et la première redoute ne put recevoir d'abatis.

« Cependant un mouvement plus grand encore que la journée du 7 se faisait remarquer au dehors: un passage continuels avait lieu sur le pont

de la Seibouze; nous voyions des groupes nombreux descendre des montagnes de l'ouest, et une foule d'Arabes se montraient sur la lisière des bois qui occupent le pied de ces montagnes. La veille, parmi les tirailleurs, plusieurs cavaliers bien vêtus s'étaient beaucoup avancés et avaient paru chercher à reconnaître les parties de terrain les moins exposées à notre feu, le nombre et l'emplacement de nos pièces. Tous ces indices d'attaque acquirent un nouveau degré de certitude; dans la soirée, nous vîmes arriver par la vallée de la Seibouze une tribu tout entière composée de sept à huit cents hommes. A cette vue, des cris et des coups de fusil se firent entendre dans la plaine en signe de réjouissance. Cette tribu était celle des Lerdyres, qui jouit dans le pays d'une grande réputation militaire. Son chek, Saper-Kalh (ou le Noir), est aussi un des guerriers renommés de la contrée.

« A la nuit, un Arabe, envoyé par le général, rentra et annonça l'arrivée de plusieurs cheks de la plaine, qui désiraient traiter. En effet, il ramena bientôt quatre Arabes qui entrèrent de suite en négociation : ils annoncèrent au général qu'il serait attaqué dans la nuit au moment du lever de la lune; ils estimaient à neuf ou dix mille hommes les forces que nous avions devant nous.

Ils promirent que leur tribu, placée à la gauche, ne prendrait point part au combat, et consentirent, avec une étonnante confiance, à passer la nuit chez le général.

« Toutes les précautions étaient prises : deux compagnies du 49^e gardaient la première redoute; un bataillon du même régiment bordait les parapets à la porte des Arabes : le général, instruit que l'ennemi cherchait à pénétrer par la face du nord, au-dessous de la Casbah, avait déployé le 2^e bataillon du 6^e sur cette partie du rempart, et placé aux deux portes des postes nombreux; tout ce qui se trouvait disponible du 49^e se tenait, massé en réserve, près la porte des Arabes. Le commandant de la Casbah devait être prêt à se porter, avec la moitié de son bataillon, aux marabouts qui couronnent la hauteur au-dessus de la première redoute. Un mamelon qui se détache de la colline au-dessous de la Casbah, et qui peut procurer des feux de revers sur l'ennemi qui chercherait à gravir, lui fut aussi spécialement indiqué comme un point important.

« A onze heures, la lune se leva; c'était l'heure indiquée : en effet, une vive fusillade éclaire tout à coup la première redoute, et des cris éclatent tout autour. A la faveur de l'obscurité, l'ennemi s'était glissé jusque dans le petit bois de juj-

biers; d'autres, se couvrant habilement du premier mamelon qui dérobe aux feux de la redoute une surface assez étendue, s'y étaient rassemblés en silence; mais à leurs premiers cris les canonniers de la porte des Arabes dirigèrent sur ce point les obus et la mitraille: leur feu et celui de la redoute forcèrent les Arabes à se retirer. Ils espérèrent alors trouver sans défense la colline qui commande la redoute et commencent à gravir en silence vers les marabouts: mais au premier coup de fusil, le commandant de la Casbah, M. Corcenay, avait occupé les postes indiqués. Les compagnies laissent approcher l'ennemi à demi-portée, alors un demi-cercle de feu l'environne: les deux compagnies descendent du mamelon et vont le prendre en flanc. Il regagne précipitamment le fond de la vallée en abandonnant une partie de ses morts.

« Tout semblait terminé, et pendant plus d'une heure le silence le plus absolu régna en avant de nos positions. Vers une heure du matin, le capitaine Renaud des voltigeurs du 49^e, qui commandait dans la première redoute, croit entendre du mouvement dans le petit bois et dans une partie du chemin creux qui borde la redoute, où la hauteur de l'escarpement ne permet pas de porter la vue; il donne ordre à ses soldats de se tenir prêts et de ne se découvrir

qu'à son commandement. De la porte des Arabes on a cru distinguer des hommes marchant dans l'ombre. Deux fusées à la Congrève sont dirigées en avant de la première redoute : à leur vive lumière, les défenseurs commencent un feu très-vif sur les Arabes découverts; ceux-ci s'élancent avec des cris affreux; malgré les balles et la mitraille, plusieurs se jettent dans le fossé et se font tuer à coups de baïonnette en escaladant le parapet. Saisissant le moment du recul des pièces, trois sautent dans une embrasure; deux des canonniers tombent frappés de leurs balles : le capitaine Renaud, qui a choisi ce poste d'où il peut tout observer, reçoit un coup de pierre qui lui fait une forte contusion à la cuisse, et n'a que le temps de rejeter, avec une pique qu'il trouve sous sa main, l'assaillant déjà debout dans l'embrasure.

« Voyant l'inutilité de leurs efforts, les Arabes fuient de toutes parts; l'artillerie de la place et du fort unissent leur feu à celui des redoutes et augmentent encore le péril de leur retraite.

« Au jour, aucun ennemi ne se montrait à la portée du canon. Vingt-deux cadavres étaient restés dans le fossé ou sur le bord de la contre-scarpe de la première redoute, quatre-vingt-six furent trouvés sur toute la position : malgré l'extrême péril, aucun blessé n'avait été abandonné.

Le lendemain, nous sûmes, par les Arabes qui rentrèrent dans la ville, que le Kaïd de Quella-el-Morad, beau-frère du bey de Constantine, était au nombre des morts, et que l'ennemi avait perdu plus de quatre cents hommes, tués ou blessés. De notre côté, nous n'avions que cinq morts et douze blessés.

« Nos soldats attendant avec calme derrière de bons parapets que l'ennemi arrivât à bout portant, ne s'étaient découverts qu'au moment décisif, lorsque l'ennemi s'était dégarni sans fruit d'une partie de son feu. Cette conduite, due au sang-froid du capitaine Renaud, lui valut de justes éloges; c'est à elle, non moins qu'aux effets meurtriers de l'artillerie, que l'on doit attribuer l'énorme disproportion des pertes.

« Les jours suivants furent employés à perfectionner encore les moyens de défense de la ville et des redoutes; le bois des jujubiers fut abattu en grande partie, la première redoute entourée d'abatis; on disposa en avant d'elle trois fougasses de cailloux; on continua de niveler le terrain à l'entour, et de brûler et de couper les broussailles.

« Cet effort des Arabes fut le dernier; dès le lendemain la plupart s'éloignèrent découragés; trois ou quatre cents seulement erraient dans les environs, arrêtaient les vivres, et venaient

de temps à autre donner l'éveil à nos avant-postes. Cependant la bonne conduite de nos troupes, l'exécution légale de toutes nos promesses, nous conciliaient de plus en plus l'affection des habitants. Déjà une troupe, conduite par le Cadi, s'était jointe aux voltigeurs pour faire entrer une barque chargée de grains; ceux qui s'étaient éloignés à notre approche commençaient à rentrer, et tous les jours des chefs de tribus venaient nous demander paix et amitié. Si quelques-uns tardaient davantage et nous empêchaient de profiter, pour la subsistance des troupes, des productions du pays, cette circonstance ne pouvait cependant nous inspirer d'inquiétude. Le général s'était mis en relation avec le consul de France à Tunis, et avait reçu de lui l'avis que deux bâtimens, chargés des denrées les plus nécessaires au soldat, allaient lui être expédiés; à tout événement un approvisionnement complet de quatre mois de vivres avait été demandé. Il n'était pas douteux qu'avant ce terme nos relations amicales avec toutes les tribus ne fussent complètement établies. Enfin un travail non interrompu avait fait de Bone un poste où nous pouvions braver sans crainte les efforts de toutes ces peuplades mal armées. Nos soldats allaient jouir, après dix-huit jours de fatigue, d'un repos nécessaire. On commençait à suppléer, à force

d'industrie, au peu de ressources de la ville ; notre établissement n'avait plus qu'à se consolider par le temps.

« Tel était l'état des choses, lorsque, le 18 août, une division navale de quatre voiles parut en vue de Bone ; bientôt le brick *le Cuirassier*, devançant les autres bâtiments, vint au mouillage. Ses dépêches apportaient au général à la fois la nouvelle de la révolution survenue en France et l'ordre de se rembarquer pour Alger.

« Les mesures les plus promptes furent prises à cet effet : dès le soir, l'embarquement des vivres et des munitions commença et fut continué toute la nuit. L'agitation de la mer força de le suspendre pendant une partie de la journée du lendemain ; mais au soir le travail fut repris avec une nouvelle activité. Le 20, à la fin du jour, les troupes seules restaient à terre. Pressé par les termes de l'ordre, qui lui paraissait devoir être un résultat des graves événements de France, dont les suites lui étaient imparfaitement connues, le général résolut de profiter de la nuit. L'ordre fut donné aux premières troupes pour sept heures du soir. Ce choix permettait d'ailleurs de cacher plus facilement aux Arabes, encore assez nombreux, l'instant et le lieu précis de l'embarquement. Il se fit, avec ordre et promptitude, dans une petite anse au nord de la ville, au pied de

la Casbah. Les compagnies d'élite des deux régiments, restées dans les redoutes, dans la Casbah et dans la ville, sous les ordres du colonel Magnan, les évacuèrent successivement, après avoir encloué les pièces, noyé les poudres et enterré les projectiles. Quelques pièces seulement furent laissées en état avec une certaine quantité de munitions, pour procurer aux habitants le moyen de se faire donner des conditions meilleures en se défendant quelque temps. Elles servirent à éloigner les Arabes jusqu'au dernier moment. Déjà cependant ils s'approchaient avec précaution de la première redoute, lorsque l'explosion des fougasses, auxquelles des mèches bien calculées avaient été adaptées, jeta l'effroi parmi eux, et l'évacuation se fit sans inquiétude.

« Le 21, à 11 heures, les cinq dernières compagnies s'embarquèrent à la fois dans le port de Bone. Alors seulement quelques cavaliers, accourus sur la grève, tirèrent sur les embarcations sans blesser personne. Les chaloupes armées de pierriers empêchèrent le plus grand nombre d'arriver.

« Nous quittâmes ainsi, au moment de recevoir le prix de nos fatigues et de nos dangers, une ville que nous espérions avoir pour toujours acquise à la France. L'inquiétude que nous emportions sur le sort de cette population, dont

nous avons reçu tant de preuves d'amitié, augmentait encore nos regrets. Il était à craindre, en effet, que notre départ ne livrât les malheureux habitants à la vengeance des tribus ennemies et de celles qu'une pacification trop récente ne nous avait que faiblement attachées. Cent vingt des plus notables s'exilèrent et partirent avec nous. Nous laissâmes aux autres quelques tonneaux de farine et de riz. Cinquante hommes s'enfermèrent dans la Casbah, et s'y mirent en défense.

« Le lendemain on entendit de la flotte une fusillade assez vive ; quelques coups de canon partirent de la Casbah. Enfin à 8 heures le vent s'éleva et nous partîmes sans pouvoir connaître l'issue du combat qui se livrait à terre.

« Le 25 nous arrivâmes en rade d'Alger ; là seulement nous apprîmes que les événements politiques n'étaient pas le motif de notre rappel : l'amiral Duperré avait déclaré ne pouvoir fournir les bâtiments nécessaires pour transporter à Bone l'approvisionnement indispensable, dans l'état incertain de nos relations avec le pays. Cette déclaration et l'avis qu'il y joignait de faire rentrer les troupes avaient entraîné la détermination du maréchal, et étaient la seule cause de l'évacuation. »

Beaucoup de personnes ne pensent pas com-

me M. de Créni relativement au rappel des troupes envoyées à Bone, et on en attribue la cause à un plan concerté par le maréchal. Il est cependant très-possible que cet officier ait raison, car depuis son entrée dans la baie d'Alger, l'amiral Duperré ne cessait de répéter tous les jours que la flotte n'était point en sûreté, et que le moindre vent du nord ou de l'ouest la mettrait en perdition. Il concluait de là, que tous les bâtiments de guerre devraient quitter cette baie dans les premiers jours de septembre, pour ne pas se trouver exposés à être jetés à la côte par les vents d'équinoxe. D'après cela, il est évident qu'il fallait retirer les troupes de Bone, puisqu'on n'aurait bientôt pas un seul bâtiment pour communiquer avec elles.

La conduite des habitants de Bone à l'égard de l'armée française pendant son séjour dans leurs murs fut très-louable, et en cela ils se placèrent à la hauteur des nations civilisées; M. de Créni leur rend toute la justice qu'ils méritent. Quelques détails qui nous ont été donnés par le capitaine Crouset du 6^e de ligne, ajoutent encore beaucoup à l'estime que nous devons avoir pour eux, les voici :

Les habitants de Bone apprirent avec beaucoup de peine le départ de l'armée; la conster-

nation était peinte sur leurs visages, et plusieurs versèrent des larmes.

L'embarquement était terminé et on se préparait à mettre à la voile, lorsqu'on vit faire des signaux de la ville pour demander qu'on envoyât une embarcation à terre. Aussitôt des marins se jetèrent dans un canot et gagnèrent la plage, malgré les coups de fusil qui se faisaient entendre tout autour de Bone. A peine eurent-ils abordé que plusieurs habitants se présentèrent conduisant un canonnier qui avait été oublié dans la ville, et le remirent entre les mains des matelots. Ce fait prouve que l'humanité n'a point encore déserté la côte d'Afrique. Quelle différence entre la conduite de ce peuple et celle des Algériens! Après l'avoir compromis avec tous ses voisins, désarmé ses remparts, détruit ses munitions, nous partons en l'abandonnant, presque sans défense, à la merci de hordes sauvages qui lui feront payer cher les témoignages d'amitié qu'il nous a donnés. Un des nôtres, oublié parmi eux, sera la première victime si l'ennemi entre dans la ville; déjà ses tirailleurs s'avancent de tous les côtés, nos embarcations sont toutes rentrées à leur bord, on n'a aucun moyen pour reconduire le canonnier à la flotte; et lorsqu'une embarcation est

venue pour le prendre, il se trouve des hommes assez courageux pour exposer leur vie en l'accompagnant jusqu'au bord de la mer.

A Alger, des forces imposantes occupent la ville et la campagne; aucune contribution, aucune gêne n'a été imposée aux habitants; pas un ennemi ne menace de les punir pour leur amitié envers les Français, et aussitôt qu'un soldat désarmé s'éloigne à 200 pas des postes, il est impitoyablement massacré. La race algérienne est la pire de toute la Régence; nous en aurons quelques autres exemples plus tard. Lorsque nos colonnes victorieuses eurent franchi l'Atlas, elles trouvèrent encore un peuple hospitalier et scrupuleux observateur de la foi jurée.

Les deux régiments revenus de Bone furent casernés dans l'intérieur de la Casbah, que le maréchal avait quittée depuis quelque temps, pour venir occuper, dans la partie basse de la ville, une maison charmante qui appartenait au Dey.

La Casbah, naguère hérissée de canons, où le Maure et le Turc n'entraient que pied nu et en courbant le front jusqu'à terre, où les caprices d'un despote réglaient le sort d'une nation, où tant d'ambassadeurs européens étaient venus conclure des traités honteux, se trouvait maintenant à la merci du soldat français! Au lieu d'o-

daliques couvertes de leurs longs voiles, respirant le frais sous ces galeries élégantes, on voyait nos grenadiers appuyés nonchalamment contre les colonnes, fumer tranquillement leur pipe et peigner leur moustache. Les nymphes de ces lieux se réduisaient maintenant à quelques cantinières, qui cherchaient à faire oublier à nos braves les fatigues de la guerre en leur prodiguant leurs liqueurs et leurs caresses. Plusieurs compagnies du 49^e occupaient les appartements du Dey; les pièces du harem étaient devenues le partage des voltigeurs; la mosquée, ce lieu saint dont tout chrétien payait de sa tête la profanation, fut transformée en une vaste caserne. La chaire, du haut de laquelle les imans répétaient les paroles du prophète, servait d'entrepôt pour les sacs et les capotes des soldats; enfin dans la niche où se consummaient les plus sacrés mystères, aux crochets qui servaient à suspendre les reliques et ces beaux œufs d'autruche éclatants comme la neige, pendaient les briquets des sous-officiers. La rose et le jasmin ne parfumaient plus ces lieux.

Je ne pus revoir la Casbah dans cet état, sans faire de tristes réflexions sur la fragilité des grandeurs humaines, et déplorer le sort de tous les princes vaincus.

L'amiral Rosamel rentra à Alger le 30 août

avec sa division; à son arrivée devant Tripoli, le chef de cette régence ayant appris la chute du Dey d'Alger, craignit pour lui un sort semblable, et envoya faire sa soumission à l'amiral; il paya sur-le-champ une assez forte contribution qui lui fut imposée. Il suffisait à nos vaisseaux de se montrer devant les ports barbaresques pour mettre les anciens pirates à la raison : le Bey de Tunis avait envoyé des ambassadeurs pour demander au maréchal l'amitié de la France, et l'assurer qu'il était prêt à faire tout ce qui pouvait nous être agréable.

Les maladies continuaient à exercer leurs ravages dans l'armée : les hôpitaux, malgré les évacuations continuelles, étaient toujours trop petits. Dans le mois d'août, 139 officiers et 3015 soldats entrèrent dans les hopitaux; 2 officiers et 335 soldats y moururent. Cette proportion, qui résulte du relevé exact des registres des hôpitaux, est bien moins forte qu'on ne l'aurait supposé d'après le grand nombre de malades, et celui des morts qu'on voyait transporter par la ville.

L'incertitude qu'avait répandue dans toute l'armée la position précaire dans laquelle elle se trouvait par la suite des événements de Paris et le remplacement du maréchal, le grand nombre des malades, enfin les courses et les fanfaronnades

du bey de Titerie, avaient ranimé le courage des Algériens; ils levaient la tête plus haut que jamais, coudoyaient nos soldats dans les rues et soutenaient de fréquentes disputes avec eux.

Le général Clauzel était attendu avec grande impatience par toute l'armée; à chaque voile qui paraissait, on croyait voir le vaisseau qui l'apportait. Le 1^{er} septembre, vers midi, un vaisseau américain se montra dans la rade, fit un salut de 17 coups de canon, et s'éloigna ensuite. Le bruit s'étant répandu que c'était celui du général Clauzel, beaucoup de monde était accouru sur le port pour voir débarquer le nouveau gouverneur.

ARRIVÉE DU GÉNÉRAL CLAUZEL EN AFRIQUE ET DÉPART DU MARÉCHAL.

Le 2, dans la matinée, un vaisseau français avec toutes les voiles dehors gouvernait directement sur Alger. Bientôt on sut que c'était *l'Algésiras*, monté par le nouveau général en chef. Vers midi, il tira 21 coups de canon pour saluer la place, qui lui rendit aussitôt son salut.

Beaucoup de monde, Français, Maures et Arabes, était allé sur le port pour voir arriver le général, qui débarqua à une heure avec un nombreux état-major, en partie composé d'officiers de l'empire, qui depuis 15 ans goûtaient dans

les bras de leurs épouses les douceurs de la vie privée. Le bon général Delort, le chef d'état-major, malgré ses 60 années et plus, conservait encore tout le feu et l'activité de la jeunesse; plusieurs autres moins ingambes semblaient être venus en Afrique plutôt pour satisfaire leur curiosité que pour combattre les Arabes; enfin la face imberbe de quelques jeunes gens portant l'épaulette d'officier, contrastait agréablement avec celles des vieux grognards de Napoléon.

Celui qui avait conduit l'armée à la victoire vit avec infiniment de peine qu'il fût forcé de quitter cette armée sans avoir pu lui accorder une seule récompense pour les hauts faits qui avaient illustré la campagne; son cœur en fut vivement affligé, et il témoigna ses regrets aux soldats, en leur faisant ses adieux dans cet ordre du jour.

ORDRE DU JOUR.

Alger, 2 septembre 1830.

« M. le lieutenant-général Clauzel vient prendre le commandement en chef de l'armée. En s'éloignant des troupes dont le commandement lui a été confié, le maréchal éprouve des regrets qu'il a besoin d'exprimer. La confiance dont elles lui ont donné tant de preuves l'a pénétré d'une vive

reconnaissance. Il eût été bien doux pour lui qu'avant son départ ceux dont il a signalé le dévouement en eussent reçu le prix ; mais cette dette ne tardera pas à être acquittée, le maréchal en trouve la garantie dans le choix de son successeur : les titres qu'ont acquis les militaires de l'armée d'Afrique auront désormais un défenseur de plus.

« Le maréchal de France,

« COMTE DE BOURMONT. »

Un autre ordre du jour, de la même date, prévenait les troupes que, le 3 septembre, le lieutenant-général Delort remplacerait le général Desprez dans les fonctions de chef d'état-major-général de l'armée d'Afrique.

A son arrivée à Alger, M. Clauzel fut reçu et traité par le maréchal. On a dit, mais je n'assure pas, qu'après les compliments d'usage, le nouveau général en chef prévint le ministre que le gouvernement lui avait donné l'ordre de le faire arrêter, comme membre du ministère qui avait rompu le pacte constitutionnel et fait mitrailler les citoyens français dans les rues de Paris ; mais en même temps il dit au maréchal qu'en lui donnant cet ordre on lui avait fait comprendre qu'il pourrait ne point l'exécuter rigoureuse-

ment , et laisser le vainqueur d'Alger fuir sur une terre étrangère.

M. de Bourmont crut d'après cela qu'il ne devait plus penser à revoir la France , où se trouvait encore cependant une partie de sa famille. En conséquence il s'occupa sur-le-champ de ses préparatifs de départ, et fit demander à l'amiral de mettre un bâtiment à sa disposition. Celui-ci répondit que toute l'escadre était à la disposition du maréchal pour le conduire en France , mais qu'il ne pouvait lui donner un seul canot pour le transporter dans une autre contrée. Il aurait beaucoup mieux valu dire franchement qu'on refusait; car M. Duperré savait mieux que personne que le maréchal ne voulait pas retourner en France dans les circonstances présentes.

Après la réponse de l'amiral , M. de Bourmont alla trouver M. Schneider , agent de la maison Sellières , et ils se rendirent ensemble sur le port pour chercher un bâtiment. Ils s'adressèrent d'abord à un capitaine napolitain , qui refusa , en disant que son navire était frété pour le consul de Naples. Après avoir cherché pendant quelque temps , ils ne purent trouver qu'un petit bâtiment autrichien (1), fort mal équipé , et qui

(1) Le brick *l'Amatissimo*.

s'engagea cependant à transporter de suite le maréchal à Mahon.

Le 3 septembre à midi, suivi de ses aides-de-camp, qui l'accompagnèrent jusqu'à l'embarcadère, M. de Bourmont monta sur son frêle esquif avec les deux fils qui étaient restés auprès de lui; l'aîné avait été envoyé en France pour porter au Roi les drapeaux pris sur l'ennemi. Un salut de vingt et un coups de canon annonça à l'armée le départ de son général, et, avant la fin du jour, le bâtiment qui l'emmenait avait disparu.

Trois mois auparavant, celui qui fuyait maintenant sur la vaste étendue des mers dans une chétive embarcation, les avait traversées avec quatre cents voiles; deux armées formidables étaient sous ses ordres, et dans vingt jours une puissance, qui depuis tant de siècles imposait des lois à l'univers, avait été renversée!

Un pareil résultat immortalise un homme, malgré tous les efforts de ses ennemis : l'histoire est là pour rendre à chacun ce qui lui appartient; et quand bien même l'art d'écrire n'existerait pas, son nom, transmis de père en fils chez les peuples qu'il a délivrés d'un ennemi cruel qui menaçait constamment leurs personnes et leurs propriétés, passerait à la postérité la plus reculée : les habitants des îles et des côtes

de la Méditerranée conserveront long-temps le souvenir de la chute d'Alger et le nom du vainqueur de cette cité guerrière.

L'expédition d'Afrique est une des plus difficiles qu'on ait jamais entreprises : une armée de trente-sept mille hommes, avec tous les approvisionnements nécessaires pour vivre et faire la guerre pendant plusieurs mois dans un pays aride, devait traverser la Méditerranée et venir débarquer sous le canon des Algériens. Un parti puissant, soutenu par les députés de la France, s'opposait de tout son pouvoir à cette entreprise. Le ministre éprouve toutes les difficultés possibles ; un acte de vigueur le débarrasse pour quelques instants de ses adversaires (1) : dans deux mois tous les préparatifs sont faits, et l'armée, amplement pourvue de tout ce qui lui est nécessaire, est prête à s'embarquer.

Les dispositions faites pour la campagne sont certainement les plus beaux titres du maréchal à la gloire. Cette guerre était tellement son affaire qu'il y vint accompagné de ses quatre fils et de plusieurs de ses amis. J'entends beaucoup de gens s'écrier : « Il leur réservait des grades et des décorations. » Oui ; mais les enne-

(1) La chambre des députés fut dissoute.

mis leur réservaient des balles et des boulets, et la fin tragique du brave Amédée en est une preuve irrécusable. Plus tard la perte de Trélan vint encore porter l'affliction dans le cœur du maréchal.

Lorsque nous fûmes devant l'ennemi, la conduite de M. de Bourmont ne répondit point du tout à l'attente de l'armée : son peu d'activité et son extrême prudence attirèrent sur lui tout le blâme d'une jeunesse pleine d'ardeur, qui ne respirait que les combats.

Les singulières combinaisons de l'amiral le placèrent dans une position extrêmement critique : il voulait, avant d'attaquer, avoir réuni tous ses moyens. Le temps qu'on perdit à attendre l'arrivée des chevaux et du matériel de siège fut cause que les circonstances l'entraînèrent, et que l'armée s'avança, pour ainsi dire, malgré lui. Devant l'ennemi il montra toujours beaucoup de courage et de sang-froid : sur une colline à demi-portée de canon du fort de l'Empereur, il faisait tranquillement ses dispositions au milieu de la mitraille et d'une grêle de bombes et de boulets.

Dans la description des combats je n'ai point caché les torts de M. de Bourmont ; mais j'ai trop d'impartialité pour ne pas lui rendre aussi toute la justice qui lui est due. Ses actions ont

prouvé qu'il n'est pas un grand général d'armée; mais, malgré tout, c'est lui qui commandait les bataillons français dont la valeur, surmontant tous les obstacles, a détruit dans vingt jours une puissance dont l'existence fatiguait, depuis trois cents ans, toutes les nations civilisées.

La France devra toujours une grande reconnaissance au général en chef de l'armée d'Afrique, pour avoir conduit ses soldats à la victoire, enrichi l'État avec les dépouilles des vaincus, et enfin, pour avoir ajouté une page de plus à l'histoire de ses hauts faits.

Au lieu d'aller, comme un homme à qui sa patrie refuse l'eau et le feu, chercher un asile sur la terre étrangère, le maréchal aurait dû se rendre en France, se présenter devant ses accusateurs, et, après leur avoir prouvé qu'il n'avait pris aucune part à l'attentat que ses collègues venaient de commettre, demander, pour toute récompense de sa victoire, un réduit ignoré où il pût vivre en paix avec sa famille; personne n'eût osé lui refuser cette faveur, et plus tard le vainqueur d'Alger aurait recueilli le fruit de ses travaux.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

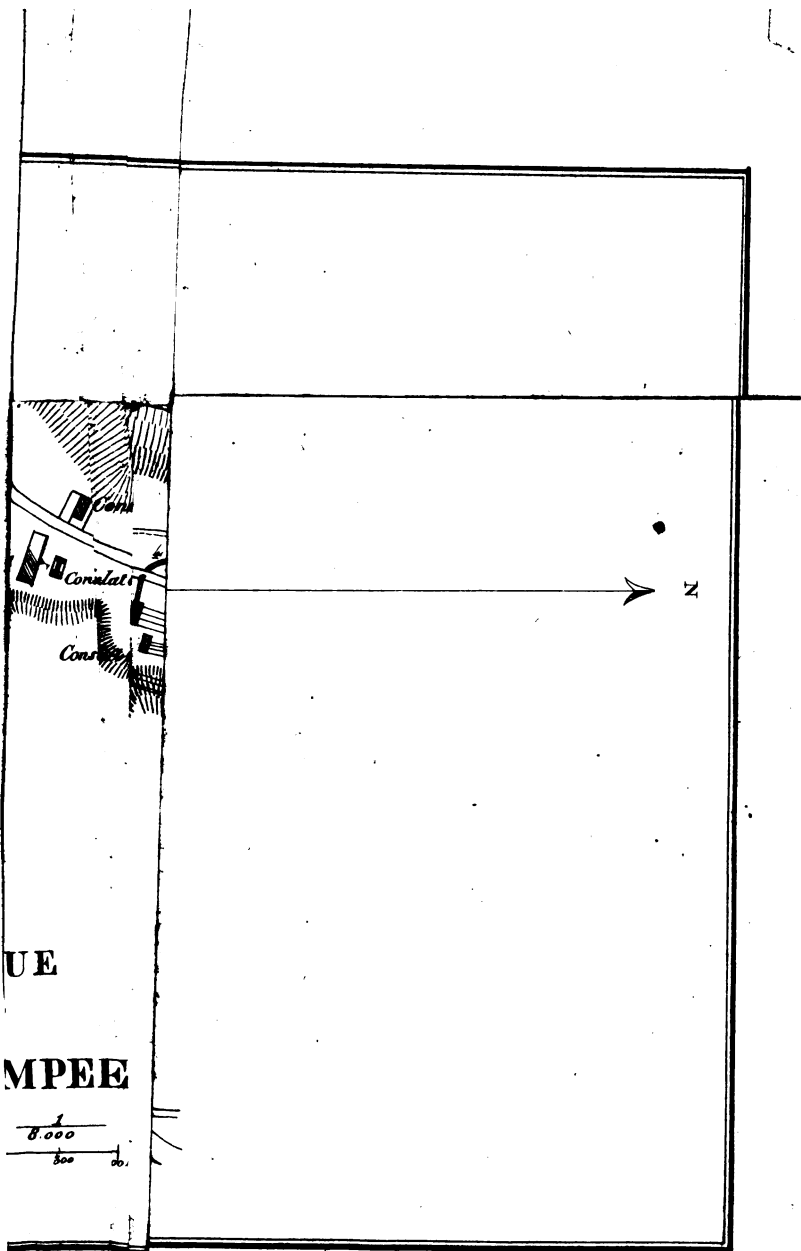
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Armée de terre	Page 13
Armée navale, sa force.....	53
Artillerie, sa force.....	16
Arrivée de l'armée sur la côte d'Afrique.....	106
Arrivée de l'armée dans la baie de Sidi-el-Ferruch..	108
Arrivée du général Clauzel.....	382
Attaque du camp de Staoueli.....	176
Combats depuis le 14 juin jusqu'au 19... Pages 115, 116, etc.	
Campement (objets de).....	31
Camp arabe de Staoueli.....	168
Capitulation d'Alger.....	254
Cavalerie, sa force.....	15
Chute de Charles X.....	334
Débarquement de l'armée en Afrique.....	114
Départ de Toulon.....	67
Départ de Palma.....	98
Départ du Dey.....	299
Départ du maréchal de Bourmont.....	382
Désarmement des Turcs.....	276
Expéditions contre Alger avant 1830..... Pages	1 à 5
Expédition de Bonne.....	352
Expédition de Bleida.....	308

392 TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES.

Expédition d'Oran.....	Page 330
État-major-général, sa composition.....	13
Évacuation des Turcs.....	326
Gendarmerie, sa force.....	15
Génie, sa force.....	20
Hôpitaux militaires.....	27
Hôpitaux de Mahon.....	323
Infanterie, sa force.....	14
Intendance militaire, sa composition.....	24
Investissement du château de l'Empereur.....	199
Marabout de Sidi-el-Ferruch.....	131
Médicaments.....	29
Personnel de santé.....	27
Position de Sidi-Abderakman-Banega (24 juin)....	279
Préparatifs de guerre contre Alger.....	5 à 33
Prise d'Alger.....	257
Prise du fort de l'Empereur.....	238
Prise des couleurs nationales par l'armée d'Afrique.	341
Retour des troupes d'Oran.....	348
Richesses, artillerie, munitions de guerre, etc., trou- vées dans Alger.....	286
Séjour à Toulon.....	33
Séjour dans la baie de Palma.....	83
Siège du château de l'Empereur.....	215
Substances militaires, la quantité.....	25
Staoueli (bataille de).....	145
Taher-Pacha, sa rencontre.....	72
Train des équipages, sa force.....	25
Visite du Dey au général en chef.....	279





UE

MPEE

8.000
500 100

Laurent.

